Où est le pont,
Duquel je sauterai ?
Où est le fond,
Du courage que j’ai ?

Pourquoi rit-on,
Des imbéciles heureux ?
Pourquoi ces cons,
Les envient-ils un peu ?

Comment peut-on,
Croire ces conneries ?
Comment un nom,
Peut déformer la vie ?

Quand finiront,
Tous mes rêves d’enfant ?
Quand s’éteindront,
Mes cases de néant ?

Tu m’as remarqué
Je t’ai aimé
Je t’ai parlé
Tu m’as quitté

Tu as attiré mon attention
Je t’ai donné mon nom
Tu m’as pris pour un con
Je te laisse à l’abandon

Ta lueur me fait peur
Tandis qu’ailleurs c’est pas meilleur
Je ne voudrais pas que tu meurs
Je t’aime quel bonheur

Tu t’obstines à me croire
Eternel chien des neiges
Mais je ne suis que chat
A l'orée du bois

Depuis que je t’ai rencontré
Je tourne comme un lion en cage
C’est si difficile d’aimer
Tu me fais vivre et j’ai la rage

Maria

Maria, pourquoi ce prénom en A?
Noblesse ou prétention?
Sonnante caresse que cette prononciation…
Qu’un cœur entier emportera!

Maria à accentuer à l’italienne,
Pour que la mélodie se maintienne...
Et qu’elle se laisse ensorcelante,
Pleine de malice non bienfaisante…

Maria c’est la personne...
Maria c’est la faiblesse...
Maria sait s’en servir...

Maria pense être personne…
Maria est une déesse...
Maria te laisse partir...

Pour toi je tombe!
Pour toi je vole!
Tu me fais fondre!
Tu me rends fort!

Viendras-tu sur mon rocher?
Viendras-tu sur mon nuage?
Me rendras-tu hommage?
Me feras-tu tomber?

J’accuse ton cœur...
Qui me fait peur...
J’accuse ton esprit...
Qui me pétrit...

A tort je pense à toi!
Car je ne te connais pas!
J’ai dû penser t’aimer...
Et toi tu m’aimes sans y penser!

C’est tellement plus beau quand il fait chaud!
Tellement plus gai quand il fait frais!
Tellement plus fou quand l’ciel est saoûl!
Quand j’le voudrais ce sera beau...
Quand j’le voudrais ce sera gai...
Et quand je le voudrais je serai fou!

Pourquoi croire en toi de si loin?
Partant en train je prends sur moi...
Perdre le choix de mon chagrin,
Pouvoir être malin sans loi!

Quelle est cette chose

Quelle est cette chose pénible et contrariante?
Gravissant en temps et mordant mon naturel...
Qu'aucun appel ne rendait ma vie si enivrante.
Jusqu'ici car c'est bien elle qui est si réelle

Dans mes tripes, mon cerveau et ma libido,
Sur ma petite étoile j'entends son visage...
Longs rivages sans elle se perpétuent dans l'eau.
Petite au teint pâle, comme mes nuages...

Quelle est cette chose entre cette fée et moi?
Une toile d'araignée où je suis moustique!
Va t-elle me manger, me garder sous son toit
J'aimerais être elle pour enfin qu'elle me pique

La douleur Angelique que de se savoir...
En ses pattes, englouti, salivantes et sucrées!
Sacrifice gagnant pour sa reine noire,
M'emplit de douleur, quel bonheur d'aimer!

Prise à contre sens...
Notre vie calculée,
Triste existence,
Que de ne pas changer!

Sans assez d' errance...
Voies déjà empruntées,
Quelle espérance,
Quand tout a été fait ?

Que dois-je

A ce visage?
Qui m'offre un paysage,
Qui n'offre qu'un présage...
A ce sublime passage.
Jouons nous à être sage?
Vouons-nous à n'être qu'orage!

Tombe la neige

Venant du ciel
Et caressant nos corps
Infiniment et lentement
Tombe la neige

Qu'un bonhomme tout rond
Accueillera dans ses bras
Le vent d'hiver
Qui nous rend gai

Poudre d'eau
Tu es blanche
Quand tu fondras
Tout sera moins beau

Alors nous t'attendrons
Comme on guette
Un cerf

La saison blanche

Poudre d'eau
En flocons
Tu nous glaces le dos
Mais nous rend moins con!

Car tu es mystérieuse
Et rends les jeunes filles heureuses
Tu rends les choses autrement
Tu fais de nous des enfants

Et que trépassent
Les limaces
Jusqu'au mois de mars !

Nous, nous glissons
Le long de cette saison
Elle chantait dans mes nuits
Je l’aimais au réveil
A minuit très loin d’elle
J’attendais d’ennui
Que la lune m’apporte
La portée équivoque
De ma force morte

Part à blague

A part des autres
Et autre part

Plane mon âme
Au dessus des platanes

Et je vis, je ris
C'est risiblement
Visible

Par ailleurs,
Je pleure, j'ai peur
Cet effroyable menteur

Mais quel cul !
Je calcule
Mes cas

Quand la nuit ment
Je m'ennuie
Elle devient celle qui me nuit

L'apologie du poème

Mots de moi
Sentiments caméléons
Qui nous mentent des fois
D'une fausse foi bidon

Chantent mes pensées
Du bout de mon stylo
Une idée lancée
Une rime en primo

Poètes, poètes
Faites nous planer
C'est souvent plus chouette
Que des chanssons panées !
La vie balance des claques
Et des regrets gratuits
Et quand je peux je fuis
Pour une plus grande flaque
Mais un jour je reviens
Armé et affranchi
Un jour il faut qu’ça chie
Aujourd’hui je vous préviens…

Fragments d'esprit libre

Ca y est,
Je suis libre,
J'ai trimé

Et c'était
Inutile,
C'était laid !

Maintenant,
C'est fini,
gentiment.

Attention !
Nous unis
Aversion!

Pourquoi?
J'en suis là!
Je n'sais pas...

Reviens!
Ne pleure pas...
A toi je tiens!

C'est con!
Que l'amour
Ait un nom!

Pour une soupirante...

De rêves érotiques à pornographiques
Pas d'antiseptique je suis un pauvre type
Que font tous ces drôles coincés dans leurs groles ?
Ils rient de confiance accordée en France
A un autre ventre pour une soupirante !

Faim d'un autre monde et d'autres étoiles
Mon gros ventre gronde et ma pauvre poêle
Pour combien de jours pleurer mon détour ?
Que dire de la vie, dire que c'est l'amour ...

Le temps

C'est le temps
Celui qui passe
Et dure longtemps

Le long des jours
Et laisse des traces
Qui restent toujours

Et ces regrets
De tout quitter
De notre plein gré

C'est le temps
Qui nous emmène
loin d'antan

Si près de Dieu
Qu'on a de la peine
En devenant vieux

Et ces larmes
Pour des femmes
C'est notre arme

Retour
D'états d'âme
Par amour

Pauvre concubine appelée copine
Tu croyais en moi
Drôle de médecine gelée en sourdine
Je croyais en toi
Merde à la colline qui nous accueillit
On ne la retrouvera pas !

Envie de ne plus habiter

Envie de ne plus habiter
Une vie plus que hâtée
Même qu'une femme m'aime
Calme ou absent
Ou plus que blême

Envie de ne plus habiter
Où la hi-fi te fait chanter
Sans sœur pour gueuler !
Ou que la lune te fait rêver
De lait, de prunes ou de rosée

Qui humidifierait nos pieds…

Envie de ne plus habiter
Que dans les champs
Que dans le vent
Où vont les fous
Et les aveugles
Cools, borgnes à tout
Et toujours seuls

Le destin

Nous irons voir
Si nos couloirs
S'agrandissent
Quand jadis
Etaient ceux
Qui voulaient
Des allées
Escarpées
Parcourues
De pas nus
De capes et d'épées

Nos chemins
Parallèles
Prennent leurs ailes
Nos matins
Nous rappellent
La chandelle
Les câlins
Au soleil
En sommeil

Le destin

Je suis con

Je suis con et en désespère
Comment le taire ?
Te fuir et poursuivre
Ce lamentable câble
De vie
M'a conquis quel ennui
Pauvre conne je te haï
Tant je te regrette
Et ma crête ...
La normalité est pire
Sans rougir
Je suis con
Je suis con est m'en rends compte
Comment m'en cacher ?
Ce quartier n'est que pire
Pourquoi le dire
J'en suis le fou
Le fou du septième
Qui ne bouge pas
Qui ne s'installe pas
Parfois grince et puis s'en va
Quand il revient il recommence
Et déjà on ne l'entend plus...

Voyage ennuyeux à péages

Pervers
Que firent les sages
De la terre
M'on constat m'épate
Par delà mon trépas
Je cours à mon tour
par amour des vautours
A ma drôle fin
Qui confine
Ma pauvre carcasse

La menthe sale

Joyeux étages en voltige, ils m'inspirent
Dangereux prodiges en voltage, dire
Qu'une foule d'allumés en respirent

Pour quelques calèches sans monture
Coiffées de vitesse vers l'air pur
« Marginalisé » comme « verdure »

En croulant d'espace on s'est regroupé
Y vouloir sa place, autant se scalper
Â bout de nos traces, en somme découpés

Oh fond infini, ne parle plus
Hymnes de fourmis chantent l'avoir lu
Une menthe sale, infusée d'élus

Peu de mots
Pour te dire
Que au pire
Jeu de mots

T'as gagné
Mon départ
Notre cafard
Le regret

Libre encore et à mort
Mon sort et le tort
De l'erreur d'une meilleure
Que l'odeur qui ne meurt
M'inspire cette déchire
Qu'un rire la mette pire

Nuisance de volupté

Seul de moi
Quand gueule d'effroi
Mon cœur sournois

Voilà mon chagrin
Poils à la main
De le noyer

J'aimerais ...

Comblé par ce verre
J'en écrit
Si Dieu comme mon père
En crient

Ignorance ou lâcheté ?
Arrogance ou méchanceté ?
Méfiance de l'étrangeté
Font nuisance de volupté

Où en suis-je
Après toute paix ?
Puis-je
Mais (...)

Je conçois mon échec
Et convoite demain
Qui revient en tempête
Comme commun

L'ais-je voulu
Avant ce retour ?
Conçu
Pour

Il fallu un voyage dans l'ombre de mes rêves
Pour revenir déçu du soleil de l'éveil
Il faudrait un retour au départ des merveilles
Que cache mon détour d'une pauvre vie qui crève

Quelle douce tyrannie que chante politique
La mienne en est vaincue d'existence anarchique
Faute à un consensus de trop d'individus
Contre qui moi comme arme frôle d'être convaincu

13/8/00

La volonté

Ma vie est triste comme la volonté
T'es pris en piste des deux côtés
La possibilité n'a que deux branches
Manche attention à la revanche
Balaye bien assure ta planche
Touche du bois même mouillé

Fouille la foule et foule bien
De tes deux pieds même estropiés
Soit apathique pour faire bien
Et misanthrope quand ça va pas
Dans tous les cas pas comme papa
Sinon ta vie tu la connais

Sans grande joie ni intérêt
Tous toujours ensemble nous sommes un cas
Fous de nos semblables, quel mystère
Taire ce miracle qui fit la terre
Pour prendre un peu de notre sommeil
Profitons en c'est Dieu qui paye !

Provoquant moi même mon propre sort
J'évoque ma douleur qui m'aime à tord
Epoque pour mes pâleurs de mort
Je poque un coup et je m'endors
Loque à mon tour que dire alors
Moquerie descente de ma mort
En cendre, fumée ou viande de porc

Pauvre chagrin coffre mon cœur
Qui n'offre rien comme bonheur
Homme je suis un malfaiteur
Puis-je vous dire mes malheurs
Je vous ferais rire à cette heure
Demain pleurer à la même heure
Et puis comme ça jusqu'à plus d'heure
Qui m'aimera comme une sœur
Un frère saint sans sa couleur
Puisque mort-né avant ma sœur
Qui fait l'affaire pendant mes peurs
Mais traître aussi puisque auteur
Ne me plaignez pas je suis menteur
Bien souvent on me dit acteur
Saoulant mes aides avec sueur
Mazot j'épargne mes douleurs

Que j'ose j'ai le droit
Puisque j'ai si froid

Elle avait la beauté
En plus de son charme

Je ne peux que me lamenter
J'ai comme perdu mon arme

Dont je n'avais pas le droit
Mais le droit d'avoir froid

19/1/1

Ce monde que je croyais mon ami

Ce monde que je croyais mon ami
Ce monde que je croyais plein d'amis
Mon monde pour vous dire merci
D'un monde fait comme ceci

Mondain fut un peu mon amie
Moutons furent surtout mes ennemis
Monde ; De rien même si
Je t'aime car tu es mon souci

Monde pourquoi je souffre dit ?
Monde, joue t-on à Jacques-à-dit ?
Monde, connaît-tu meilleures galaxies ?
Monde ne me laisse pas ici.

27/12/00

Même pas méritée

Peur de sécurité

Peu de bonheur
Assuré
Par de la sueur
Endurée
Maintenant le beur
Dévalué
Vaut ce qu'une fleur
Peut apporter
J'aime ma douleur
(Même pas méritée)

La lamentation

Du fond de mon couloir noir
Brillent quelques lampadaires
Je préfère les nuits noires
Dans ce drôle de repère

Je n'en n'ose dire l'endroit
Et en ai-je le droit ?
De ma petite chambre
Je pense encore à elle

Qui se shootait au chanvre
Mais rendait ma vie belle
Je n'ose pas dire pourquoi
Et en ai-je le droit

Sa chevelure de paille
Ses yeux bleus univers
Il fallu que je m'en aille
Pour en faire ces vers

Qu'as tu vu

Qu'as tu vu dans mes yeux fous
De l'enfer, de l'enfer
Qu'as tu vu dans mes yeux fous
De l'enfer de chez nous

As tu vu cette merveille
De mes airs de misère
As tu vu cette merveille
De misère de mes airs

Qu'as tu vu chez mes amis
Des Gangsters, des Gangsters
Qu'as tu vu de mes amis
Des gangsters de chez nous

Une autre licorne

Drôle de ciel bleu
Croule le ciel gris
Grandiose ciel rouge
Dans une nature verte
Une pauvre feuille blanche
Tirée de l'arbre marron
Jaune la vie de con
Cocu le célibataire
D'une seule corne mauve
Tant il s'aime morose
Peut-être t'il un jour
En offrir une nuit
A une autre licorne

Entre lune et chat

Miaule la lune
Et éblouit le chat
Plein d'amertumes

Bredouille il pêcha
Que des couilles
Des couilles
Téméraire dans sa fouille
Sa proie courageuse
Contemplation élogieuse
Entre la lune et un chat

Envie de ne plus dormir

Envie de ne plus dormir
Pour des nuits étoilées
Enroulé dans du cachemire

Où un linceul voilé

Jusqu'au seuil de mourir
Les neurones décollés
Quand pensant un sourire
Je me mis à chialer

Juste envie de périr
D'une grippe bien calée
Je peux toujours courir
Pour qu'on m'aide à y aller

Envie de ne plus dormir
Pour des rêves endiablés
Dernier petit délire

Et quand même y aller

A l'aide

La peur au ventre, j'angoisse
D'un meurtre à trente, la poisse
Pour être un cancre, jouasse
Que même l'encre, la chiasse

Ne peux aider, à l'aide
Même bien chiader, ne m'aide

La peur aux tripes, c'est dur
Pire qu' une grippe, j'endure
Ce que bonne pipe, n'assure
Et même chipe, un dur

Ne peux aider, à l'aide
Aimez m'aider, merde

La peur au cœur, m'écœure
Tard de bonheur, à l'heure
Marre des malheurs, ma sueur
Fond comme du beurre, je meurs

Ne pas m'aider, à l'aide
juste céder, mon aide

Un éveil de sommeil
De merveilles et d'abeilles
Au lever du soleil
c'est l'été des merveilles

Mais nous sommes en hiver
Et les moineaux aussi
Ils papillent dans mes vers
C'est grâce à eux aussi

Un sommeil au couché
D'un soleil émietté
Par de grosse bêtes grises
Blanches et cerises

Mais retour au matin
Le clocher sonne bien
C'est comme si tous les chiens
Laissaient place au câlin

Accoudé au soleil

Accoudé au soleil sans sommeil
Ce qu'il m'émerveille et me paye
Chaleur et bonheur sans erreur
Seulement pas l'odeur de mon beurre

J'aimerais être lune pour nous voir
Eclairés douze heures jusqu'au soir
Arrosées d'idées de projets
Mais déjà la pluie à grands jets

Nous offrant l'envie d'être couchés
Bien au chaud sous la couette et du thé
Réchauffés au feu de cheminée
Et lire Alexandre envoûté

C'est l'heure d'aller voir à la fenêtre
Quel couplet suivre à la lettre
Et puis ré-aimer notre cas
Vent, pluie, ou soleil c'est fracas

Attendant ma belle
A l'appel
Je conçoit sa selle
A l’échelle
Bien qu'elle n’est pas celle
Qui chancelle
Non elle est timide
Elle aime Gide
Je lui montre mon bide
C'est un bide
Elle est intrépide
Moi morbide
Nous-nous trouverons bien
Et créerons des liens
Si solides tiens
Que même les crétins
Apporteront soutien
Comme chez les indiens

Faux malade, vrai semblant, ballade et vent

D'en être au rendez-vous de la fracture vitale
Mon être en est tout fou, saoùl d'eau minérale
Qui purifie mes envies et même mes délits
Pour l'instant je m'étends, véritable pacha
Comme cet animal hypocrite le chat
Et que chasse le pauvre chien miséreux de son maître
Suivant souvent l'ordre se fait envoyer paître
Or dans mon propre cas ma planque est un asile
Pour être loin des gens, préférant les débiles
Allez venez badauds admirer mon fardeau
Trouvez moi de l'amour qui manque à ma fraîche eau !
Faux malade, vrai semblant, ballade et vent

L'homme avec un petit h

L'homme sans sa hache
Mâche
Comme sans son hasch
Crache
Prône sa moustache
Fach'
Clone femme apache
Lâche !

Refuge sans juge
C'est le poème
Quand chantent même
Quelques déluges

Sans muse ou presque
Jusqu'à demain
Puisque mâlin
Cent ans d'une fresque

N'empêche qu'une belle
Pimbêche et brune
Me fait rebelle
Comme la pleine lune

Une voix

De parlottes en bougeottes
Flottent mes pensées
Grondent mes idées
De profondes en immondes
Rengaine de ma crise
Refrain de ma méprise
Que mon terrain s'étend
A présent ou bientôt
Dans un près bien plus tard
Dans le temps qui est bien
Bref je m'émeus de moi
En griefs de vœux
Une voix

Renaissance

Mollement physique
Rude de psychique
Follement mystique
Nue en ma relique

Je la veux toujours
Qu' elle m'émeut d'amour

Croustillant décor
De la voir qui dort
Roussement j'adore
Ses cheveux encore

Qu'elle me veuille un tour
Je me meus toujours

Mouillement grincheux
Shtroumpfement shtroumpfette
Pouilleusement en fait
S'aiment les amoureux

Je meurs en ce jour
De son vœu d'amour

L’éternel trottoir

Ne veut pas qu'on s'attarde
Celui qui peut sans moutarde
En son nez s'échauffer
Du piège des bouffées
D'explosion de questions
Que l'autre fier et sans parapluie
Invite de l’œil un bastion
De haine sans bruit
Peine alors quand à la victoire
Du premier profitant de mémoire
Un soupçon qui rassure et ça dure
Loin du pur murmure du martyr

Comme le champ d'alternative
Chantent ou altèrent les convives
Vive ceux là, sonne en cela
L'élan conspirant d'une révolte de là
Galants à tout vulgaires à rien
S'en trouvent jaloux et c'est bien
Moi je ne joue, je ne triche
Et me voue à ma niche
Voilà ma vie inspirée d'échecs
Joies retirées je suis un poète

Mon chat a disparu
Tel un aventurier
Pacha de l'inconnu
Rebelle à mon terrier

Peut-être n'étais-je doux ?
Fallait-il être mou ?

Plus qu'avec une fille
Qui veut du bien viril
Chien dans un jeu de quille
Mon chat en valait mille

Peut-être n'étais-je mou ?
Fallait-il être saoûl ?

Le chat s'est fait la belle
Préfère la liberté
Comme quand je quittait celle
Qui me le préférait

Ca c'est pas moi

Depuis que tu me prends pour ton amant,
Que puis-je du rang de remplaçant?
C'est si long d'être vivant...
Et d'être bon par tous les vents...
Etre brut pas tout le temps...
C'est quand même doux d'être aimé,
Depuis qu'on est marié...
On s'en fou à moitié!
Nous plaindrons nous souvent?
Pourquoi tout est regret?

Bruit de bouteille dans l'oreille d'une abeille

Ce bruit de bouteille
Envoûte ton oreille
Et elle t'appelle
Pour t'amener à elle
Jusqu'à sa petite boîte
Tellement étroite
Que t'aime moite

En manque de toi
Alors que je ne te connais pas
Tu es dans toutes celles
Charmantes ou belles
Que je convoite
Dans ma petite boîte
De tête

Tu sèmes
Je t'aime
Tu jettes
J'encaisse

Fuis la haine
Jouis de peine
Mais par Dieu

Fais pas mieux
Luis de rêves
Cuis deux fèves
Pour nous rois
Cours j'ai froid

Dépressif ou poète
Passif ou prêt à la fête
Agit pour l'odorat
Du pollen à l'aurore
Du pure des yeux
Des innocents rares
Par tous les vents
Vivants ou d'antan
Pieux du futur

On aime
Nos différences
Tout de même
On y pense
On se sème
Et nos tendances
Un peu blêmes
Font notre assurance

Quand t'a lu André Gide
Tu peux aimer Marie-Astrid
Quand t'a aimé Marie-Astrid
Tu comprends plus André Gide

Quelques fois dans le noir
On s'embrasse en rêvant
Et le soleil se levant
Nous chantons jusqu'au soir

Notre force vient de l'écorce
Qui enveloppe notre amour
Il nous arrive à force
De sentir les griffes de vautours

Ils chatouillent nos corps
Emmêlés dans le vent
Nos dépouilles même morts
Feront rire les enfants

Plus tu me parles
Plus tu me charmes
Parleras-tu de ce qui t'as plu ?

Me charmeras-tu jamais plus ?

Je te conterai mes idées
Tu m'aimeras comme figée

Quel sera notre affaire ?
D'être accrocs sans escrocs
Ou si peu, ou envieux et affreux

Notre jeu, en un mot, la chandelle
Vaut la peine qu'elle éclaire
Même à-même la chambrette
Où on ne sait
S'en passer
En pensant
On s'aimait

?

Exactement tel qu'il n'est pas
Bêtement celle qu'elle est
Vivent violents dans un cœur
Et
Pèsent à des sœurs ces
Saintes fioles aillées en veulent
De l'air des autres de l'amer
Mer au ciel des Dieux
Leur terre gèle au soleil
Que l'abeille colle au lieu
De bourdonner en éclair
Qui éclaire le pareille
De l'ombre de l'esclave
Et s'esclaffent : Adieu !

Au lieu d'être clean comme une feuille blanche
Tu es la clé de ma démence
S'il te plaît feuille pliée
Rend moi la joie d'être souillée
De la fantaisie d'un dépouillé
Victime de la normalité
Au lieu d'être clean comme une feuille blanche

Simple plaisir
Comme la haine

Je ne fais qu'écrire
De la peine
Faites moi plaisir
Dites j'aime
Ou bien au pire
Aimez quand même

Paysages font visages

Snobs on the snow
Bourgeoises en bourgeon

Prolos au printemps
Nobles en vignoble
Plaît le simplet
Comme gays en été
Les vers en hiver

Paysages font visages

Re-naît l'aîné
Quand amie fait belle
Mais bêlent mamies
Alors à l'or !
Lors d'une occase
En vain s'extase
Jeune écrivain

Paysages font visages

Change t-on ?
Dedans, dehors
Une chance non ?
Et alors ?!

Y songent-ils ?
Pourquoi pas
Même pile
N'y changera !

Quand ça nous mène
Sans lieu et sans temps
Cent ans de voyage

Nulle part ; sous les nuages

Qu'est-ce que la raison
Durant quatre saisons ?

Si on perd l'existence
Ou qu'on fait pénitence
J'y vois du charme
Et du carnage

Qu'est-ce que la raison
Durant quatre saisons ?

Dans la secousse du frisson attendu
Te contemplant dormir étendue
Réflexion de pensées ou de rêves défendus
Me font envie d'écrire des chansons entendues

Tu m'incites à rester même si c'est mouillé
Tu voudrais que l'on parte pour s'aimer au sec
Bref, tu voudrais que l'on soit ce que l'on est déjà
Et moi je vois le comble d'être insomniaque

Maniaque quoique quand même patraque
Matraque le petit juge qui veille quand tu sommeilles
Toi grand content qui entend la chanson
Tu m'incites à parler moi qui suis sans pensées

Tu voudrais que l'on chante sans musique et sans voix
Bref tu vénères de moi ce que je ne t'offre pas

Dans le frisson suivant j'étais devenu Jésus
Me regardant veillé je me croyais déçu
De n'être que frustré de n'avoir vécu
Pour certains convaincus que l'amour est certain

Et toi tu râles déjà avant même d'avoir lu
Ta chevelure m'en dévoile
Un caractère austère
Quoique pur

Pour quelques mots

L'autre paraissait si fier en lisant son livre

Qu'il m'a donné l'amer dégoût d'écrire
J'en suis à peine à mes idées
Que dans cette gène je suis vidé
Pourquoi ces êtres si normaux
M'envoient-t-ils paître pour quelques mots ?

En prenant Saint-Germain
Pour un chemin
Promenade de malin
Un peu câlin
Et c'est à Saint-Lazare
Que l'on repart
C'est toujours dans les gares
Tôt ou tard
Qu'on commence l'écart
Puis on s'égare
C'est bien pratique
Et c'est mon tique

Y' a même l'image
de ton visage
Dans mes voyages
Sur mon nuage
Qui m'ont couvert
Envers le vent
Plus que souvent
Quand j'étais saoûl
Mais bien vivant
Maintenant
Les nuages
Semblent
Bien bas
Je devrais être las
d'être encore là

Le jeu de l'oubli

Tremblement de désirs

Vibration de tendresse
Envie de te saisir
Et d'être à la redresse

En pensant un câlin
Je me suis oublié
Jeu d'enfant de malin
Je te suis oublié

Considère ma folie
Tu l'as engendré
En errant dans mes nuits
Telle une salamandre ailée

Tant que l'on s'aimera fort

Que l'univers s'emmerde
On ne le voit pas
Mais que la terre se perde
Marchant au pas
Où iront nos efforts
Et la survie
Tant que l'on s'aimera fort
Y' aura de la vie

Souvent partant en train
Ou en taxi
Couvrant tantôt chagrin
Errance maxi
Un jour il n'y a plus rien
Et c'est l'exit
On est toujours un grain
de la galaxie

Comme des durs

De couleurs, de lueurs
De reliefs, mes griefs
Sont inspirés des uns
Et de tes autres pires envies

J'en ris, j'en vis

Et toi tu m'accompagnes
Dans cette campagne
Telle ma compagne
Et où gagnent

Les autres ?
Hôtes-les !
Sauvons-nous
Sauvages…

Loin des cages
Serrons-nous
Nous semer

Dans l'air pur
Comme des durs

Un somptueux gâteau

Un somptueux gâteau
Et le chant de deux oiseaux
Libres et jolis, entre
Deux roses qui grimpent au ventre
D'un univers noir
Douloureuse mémoire
Que se partagent
Plusieurs Dieux d'avantages
Les chats s'en moquent
Comme mes équivoques

Somnambulisme inquiétant
Pour nostalgique débutant
J'en crains un qui est moi
Et crois l'autre, le même
Encore pour quelques mois
Ou une longue semaine
J'aimerais être sans haine

Pareil aux gens du sommeil
Et les chats de gouttière
Et les chats de gouttière...

Voici ce qui s'en dit

Un mélange amoureux
Touche tous ceux
Qui de leur langage
Affectueux commerce
Leur volonté de l'âge
Ils s'aiment et se pressent
De vivre dans une cage
Drôle de petite personne
On me l'a souvent dit
Je gel et je frissonne
Au contact d'un ami

Et en ce jours d'automne
J'espère l'être pardi
Où bien je te tronçonne
Te croque comme un radis

Alerte de cafard hante tous mes cauchemars
Pourtant sa voix m'appelle même du haut d'un phare
Toujours trop haut pour moi qui ne suis pas une vague
Mais un rouleau ouillé s'échouant sur le rivage
Je crois en la rivière qui me ramènera en mer
Même à contre courrant notre amour est un père
Qui aimerait ses enfants jusqu'à les dévorer
Qui vit pour ses enfants et nous à fait content

Pauvre enfant de misère
Tes ongles sont des nuages
Et ta vie une colère
Aussi loin de la plage
Nage ton langage bâtard
Tu seras toujours à part

Le cyclone de symptômes

Un novembre en automne
De symptômes incertains
Tombe sur moi en cyclone
Sans même l'air marin
La montagne viendra

Et son vent crachera
Ma figure qui endure
Ce cyclone de symptômes
Bien loin d'un bon câlin
L'hiver a sa consonne
Et le printemps revient

02/12/00

Vieilli le temps
Et moi depuis
Tant que pourtant
Je suis dans ce puis

Qu'est la détresse
Et l' S.O.S. ?

J’envie souvent
Les vrais titis
Renie aussi
Les faux normands

Qu'on est sans cesse
Et en détresse...

Cons de normands
Con de Paris
Qu'on dit pardi
C'est peut-être moi

Une bête chose
Que l'on commet souvent
Reste la dernière chose
Qu'on savait faire avant

Une production énorme

Une production énorme
A peine aux normes
Sous toutes les formes
Pire qu'un chewing-gum
Américains trans-géniquains
Les vaches folles

Et la chaire molle
Pour des pit-bulls
Complètement nuls
Profits mesquins
Putréfaction tournée en fiction
Pue oui, sans nom
Les responsables
C'est probable
Restent impalpables

De passage en routine

Le temps de sortir les copines
Et Marie la rouquine
Petite frangine
Dans le coup de Marie
Les vacances où l'oubli
On ira égailler la chance
De passage en France
En cadence
On verra THIEFAINE
Sur une cynique scène
A vingt deux heure quarante trois
Et RENAUD reviendra en 103
Perfecto/Bandana
On se marrera, on choquera
Vieux et lois acquiesceront
Et chanteront, la Marie, la Rouana
Marie-ra, marions-nous, Marie-Jeane, la Rouana

Même en enfer

Humeur à plaire
Envie de celle
Qui fait ma paire
Sœur m'appelle
Pour prendre l'air
Et m'ensorcelle
Et j'en suis fière

Parce que le ciel
Toute la terre
Peut-être Axelle
Tout l'univers
Et nos grands-mères
Aiment notre miel
Ne coupent nos ailes
Même en enfer

Amour-prison

Changement d'humeur
Venant du cœur
Ou bien d'ailleurs
Jusqu’à meilleur

Trouble écrasant
Vêtu de blanc
Ou grisonnant
Ou scintillant

Double horizon
Comble le ton
Ouvre notre prison
Nous comme mâtons

Les matins gris

En marchant à travers les bois
L'homme aperçut un tigre
Tout frissonnant son charme l'attire
Comme il était câlin il le couvrit du froid

Mais vite l'homme se reprit
Cherchait-il un ami ?
Moins fauve plus humain

Chevauchant les chemins

Ombrés de brume les matins gris
"Je te salue mon compagnon
Faisons bonne quête
A notre tête

Je pars retrouver la raison"

Mais quelle envie de continuer
Fait mon mépris des choses sensées ?
Quand le reste est immunisé

De tant de pestes volatiles
Rendant les vestes réversibles
Il faut pourtant qu' je reste habile

30/5/00

Souvenir

Il n'y a plus rien qui va
Plus rien de gay
Plus rien n'ira
Même s'il te plaît

Le soleil part
Mais re-démarre
Toujours plus froid
Toujours plus loin

Loin de ta joie
Loin de tes soins

Il n'y a plus l'espoir
De te revoir

Comme en vacances
Maintenant la chance

Est d'en finir
Souvenir

Tu peux écrire

Tes souvenirs
Voir l'avenir
Et revenir
A tes soupirs
Faire des sourires
Ou même mentir
Et dans leur rire
Sentir le pire
Penser à M.I.R.
Que dire ?
Je me retire

Si je chantais, tu dansais
Si je partais, tu pleurais
Si je restais, tu m'aimais
Si je parlais, tu écoutais
Si je pensais, tu attendais
Si je criais, tu te cachais
Si je t'aimais, tu riais
Si je le voulais, tu mourais
Comme tu le voulais, je suis resté

Le plaisir,
Que prend le fumeur
Qui roule

Le tabac et le filtre

Qui roulent
Sous les doigts
Et l'odeur
De fumée
Chaude et brûle
Incandescente
L'extrémité
De ce jouet
De ce joint
Qui aide et détruit
Qui plaide et s'enfuit
Celui qui fait parler
Celui qui fait pleurer
Et donne une excuse
Comme muse
Pour recommencer
Un verre de lait
Qui fait tousser
Plus que penser
Mais qu'on désir
Que l'on paye
Deux fois pour être Popeye
Mais sans les bras !

Dieu

La mérites-tu ?
Cette poésie
Qu'ils ont faite

Par leur gestes
De leurs vies
Qu'en dis-tu ?

Tu la vois
La convoite
Dans des boîtes

Un peu de joie
Que refoule
La cheminée

Sur une foule
Morte-née…
Que fais-tu ?

Morbipoévie

On achète notre vie

Et on paye notre mort

On vend notre espoir
En investissant dans le quotidien

Donnez-moi un crédit
Pour un petit extra

Je vendrais bien ma mort
Pour rembourser ma vie

Et prendrais pour associé
Une femme plein au as

Qui financerait mes déboires
Et avant moi en bière

Elle payera ma vie
J'achèterai sa mort

Le soufflement du temps
Sur une lande accueillante ?
Un gouffre malveillant
C'est un temps important !

Que celui de la fuite
Que de celle qui se cuite

La douceur froide en herbe
Caresse les plantes de pieds
Paresse de détente superbe
A l'abri des casse-pieds

Que ceux qui vous racontent
Qu'une vie dont j'aurais honte

Affrontement atomique
D'un système infini
Ou tout-droit d'Amériques ?
La tranquillité bannie

Que ce qu'on se prendra
Qu'un tout petit dégât ...

La fac

Je trouve plutôt marrant
Qu'on m'est livré à moi

Tout juste après neuf mois
Et dix-huit ans
Depuis je fais du manège
Tous les jours dans les parcs
Pas très loin de la fac
C'est là mon privilège
Et quand je serais vieux
C'est moi qui fera tourner
Les gosses dégénérés
Et bientôt dans les cieux
On parlera de moi
Quelques années encore
Pour tout ce qu'avant ma mort
J'entreprenais pour toi
Puis un jour réunies
A jamais nos deux mains
Venise en Italie
Guideront nos lendemains

Peut-être que
Les autres ne savent pas ce que
Moi j'apprécie
Et n'ont nulle opinion
De ce qui me soucis
Et peut-être
Qu'à mon tour j'ignore
Et sous-estime
Leur soif de haine
Et leur besoin de vengeance

Ma guise

De toutes mes envies
Qu’elles brillent ou qu’elles m’ennuient
Celle qui guide ma vie
Qui me suit même la nuit
Est d’être son ami
C’est qu’elle soit dans mes jours
Peut être même deux jours
Mais pour un bel amour
Et qu’à la fin du tour
Je tombe de fatigue
Que je meurs à ma guise

J'suis tout p' tit

J'suis tout p' tit
C'qui fait gris
J'suis tout p' tit
Même dans mon lit

J'aime la pluie
J'suis tout p' tit
C'qui fait gris
Même au soleil

J'ai sommeil, j'ai sommeil

J'suis tout p' tit
C'qui fait gris

Mais j'aime une fille, une fille

Elle est toute triste
Même avec moi
Tous les mois
Dans mes bras

On est tout p' tit
On est tout triste
On est tout triste
On est tout triste

A Jacquy

Nous naviguons sans dériver
Vers horizons plus distingués ?…
J’adore notre voyage sans naufrage
Plus qu’une page une œuvre d’art
Tu es la truite qu’on ne prend qu’une fois !
Tu es la loi que je m’applique
Envie de toi mais est-ce permis ?
Je t’ai pourtant mise dans mas vie…
Je t’aime libre et attirée
Je t’aime îvre et excitée
Tu es la cime de ma pensée
Et quand je pense qu’on est enfant
Un fleuve d’amour pour éléphants
Nos proches amis resteront gris

J'adore ta mort
A tord encore
Oh sort, mon or
Mord à l'aurore
Et redort mort

Je t'attendais toujours
Sur un morceau d'amour
Un rocher surplombant
La vallée accueillante
Ou je te retrouverai

Ta robe était trop large
Et quand je te voulais
Me gardait tout au large
Où je préfère couler

T'emmener là bas
Le temps de t'aimer
Tant et tout bas
J'en ai rêvé

Cigarette

Douce et légère
Tousse et digère
Ce fumet
De dîner
Déjà consommé
En une consonne
Malsaine
Gène morne
Et s'écrase
Victorieuse

Ecorce sèche
Enveloppe tronc
Et flotte illuminée
De flammes chaudes
Bientôt incandescente
Dans un souffle violent
Dans une délicieuse odeur
Et avec crépitement
Brûle ton cœur
Dans ce confort
Et s'endort
Mort ?
De rien d'avance
A tous les fous
Qui me remercieraient
Comme chance
Qui eut atteint tous
Et s'éparpilleraient

Cadence respective
Silence captif
Errance parasite

Que rien est impuissance
Dans les puissantes hauteurs
Qui poussent sur le ciel
Là où des étoiles dansent
Pour draguer nos petites sœurs

Et un bon goût de miel
Et un bon goût de miel

Cadence respective
Silence captif
Errance parasite

Le bruit d'aspirateur
De son petit moteur
Eveille ma sieste
A cause de miettes
J'en arrive à penser
Ne plus acheter de pain
Mais cette perspicace
Aspirerait les tâches !

Le saint

Je ne peux pas mieux
Faire avec les cieux
Ce que vous faites au pieux
Merveilleux !

Perdu

Excitation teigneuse
Sortie étranglante
De conspiration haineuse
Une petite vie méchante
A qui veut naître un jour
Et qui pourtant échoue
Dans le trou des amours
Perdus

Le tour de mon jour

Un jour où je croyais mourir
A force de le vouloir
J'eus tout à coup le désir
De continuer mon histoire
Qui était alors film
Dont j'étais le héros
Qui était alors l'hymne
Que je clamais si haut
Depuis chacun de mes jours
Est du plus beau discours
Et comme je ne suis pas sourd
Je vous répond ce tour

11/4/1

Pour Julie,

D'un historique soir
J'ai fais ton cauchemars
Tel un pauvre connard
Au milieu de ce couloir

J'ai voulu t'embrasser
Et cela ne se fait
Contre aucun gré
Je voudrais te débarrasser

De ce mauvais souvenir

Qui ne devrais pas être
Qui changera notre avenir
Tu peux m'envoyer paître

J'ai raté cette fête
Je m'en veux d'être si bête
C'est le mot qui convient
Pardonne moi bien
Tranquillement coule la pluie
Qui noie pourtant la peau qui luie
Avec vent sans que s'envolent
Les pauvres hommes
Qui pourtant veulent

Aller toujours plus loin
Sur des parcours où on a faim

J'adore cet or qu'est la pluie
Je pense alors que tout fleuri
J'aimerais encore un vol
Mais sans danger grâce à la colle

Qui me tient ferme
Qui me rend terne

Du fond de mon petit nid
J'ai parfois froid et puis
Reviens la douceur
De la pluie

Alexandra,

J’ai crû que tu portais mon prénom
Car tu étais si ressemblante
A ma façon, mais élégante
A celle qui portera mon nom

Une splendeur envahissante
Emanait tout en rond
De ta personne et faisait ton
Ami inégalable dans son attente

Et je regrette ce faut-bon
A cet instant de jalousie géante
Toutes mes pensées peu élégantes
Envers ce gentil compagnon

J’aime être une personne attirante
Mais pour toi j’aimerais être un pont
Qui surplombe les horizons
Où tu te pose en conquérante

A Virginie 14/4/4

C’est le choix qui désintéresse
Suivre la croix ou la presse
Chez Calvi ou aux states
L’huître est cuite sauf sa perle
Et moi qui fait le merle !

D'un sentier de rosiers
Où des femmes chantaient

Je suis le petit homme
Qui croyait en son chemin
Et qu'à tourné au rhum
Parce qu'il était lointain

Des autres et des bruyères
Me contentais de bières
Quand le froid repartait
Arrivait escarpé

Un sentier de rosiers
Où des femmes chantaient

Plus que belles et pourtant
C'est la rose qui m'eut
En son gentil piquant
J'étais encore déçu

Alors je les quittai
Pour arrêter la bière
Et me remis au rhum
Pour mon frileux bonhomme

D'un sentier de rosiers
Où des femmes chantaient

Peut-être sera-ce toi !

Mon bar est un coffee
Où de nombreux voyageurs
Viennent s'emplir de shit
Et moi comme eux je meurs

Ils ne me parlent qu’à peine
Peut être que leur périple
Leur donne beaucoup de peine

Héros ou trafiquants ?
Qu'importe ils sont errants !
Et moi si sédentaire
Dans mon triste repère

Je crois que je leur plaît
Mais ils croient que la clé
Est dans leur drôle de quête

Prétexte à fuir le possible
Ils retournent je ne sais où
Ou reviennent un jour
Encore moins accessibles

Encore plus étrangers
Encore plus envoûtés
Mais moins illuminés

Moi je n'aime plus mon bar
Je n'aime plus cet endroit
J'ai maintenant le droit
D'être de ces routards

Pour plus loin un autre coin
Qui m'offrira cet être ?
Pareil à mon émoi

Peut-être sera-ce toi !

J' ai plongé trop longtemps
Trop tôt

Et nagé trop longtemps
Sous l'eau
Il est des fonds qui sont
Superbes
De lumières volubiles
Des herbes
Des mammifères disgracieux
Tout curieux
Mais de sombres espaces glacials
Aussi
Et d'énormes carnassiers
Pressés
Ils te menacent, te pourchassent
Avides
Et du sous univers limpide
Couvert
Je remonte en surface
Pour voir
Pour voir, respirer et parler
De mer
Sur ce monde énorme
Et ferme
De végétaux et d'animaux
Possibles
Où pourtant tout est agité
Horrible
Et ce son clair d'activité
Qui germe
D'amour de joie de lâcheté
De gain
Un fourmillement élégant
Humain ?
Et quelques éléphants
En ferme
Qui me rappellent pourquoi
J'ai plongé
J'ai simplement plongé
Trop tôt
Parce qu'en haut le ciel
Si beau
Me faisait croire qu'en il dévoile
Ses étoiles
Qu'une liberté triomphale
Aboutirait
Dans un espace si léger
Immense
Où tout ce qu'on pense
Est passé

Il n'y a que d'innombrables
Lumières
Toutes abritant de la terre
La mer
Des milliards de façons de vivre
D'aimer
Et quand tout ça c'est bousculé
J'ai basculé
J'ai simplement plongé
Trop jeune
Et maintenant pas assez âgé
Je meurs

novembre 2003

Bien fait

Ils ont pourri la nature
De leur humanité
Ils aimaient la vanité
D’un côté si mâture
Qu’ils en sont dégueulasses
Oublient que dans la classe
Il fallait se révolter
Que passaient récoltées
Des tonnes de baffes
Sur les anges des rues
Des vagabonds déçus
Et que d’autres s’esclaffent :
« Bien-fait ! »

Y’a qu’ le vent qui est pareil
Qui me procure du sommeil
Quand sûr de moi je crève
Au soleil qui s’élève
Et donne aux autres leur chance
De rester dans la cadence
Avant qu’un flic n’arrive
Ou un autre convive
Me rappelle l’humanité
Et toute l’honnêteté
Basée sur le vicieux
De vivre une vie à deux

Chansonnette de rien (Le Malheurien)

Je sais qui ne se passera rien
Parce que j'écoute Boris Vian
Voir Boby Lapoint.
Euh…je sais mais vlan !

Je sais qu'elle n'existe point
Parce que j' m'encroûte risquant
Voir quasi à point
Euh…je sais mais vlan !

J'suis un p' tit cri
Je crie ma p'tite vie

Je sais qu'il existe un
Presse–toutes pourtant
Voir blasé certain
Euh…je sais mais vlan !

Je sais qu' je serai malheurien
Parce que j'aime tout
Voir toute putain
Euh…je sais mais vlan !

J'suis un p' tit cri
Je cri ma p'tite vie

Et j' m'ennuie et j' mendie et j' maudis
Les p'tites filles de Paris
Les aimant
Voir à point
Euh je sais mais vlan

Je n' suis qu'un p' tit cri
Le cri de ma vie

22/3/4

Combat

Je ne sais pas comme les autres
Pourtant si savants
Lisant Nietzsche, Marx ou Freud
Et maintenant un ou deux autres
C'est affreux, je suis content
Et j'ai peine dans ma lutte
A penser être l'un d'eux
Une chute
Dans un jeu

Un penseur_ Un artiste_ En vapeur_ Anarchiste
Si fatal_ Si certain_ Importun et vital

Je ne suis pas comme personne
Pourtant tout vivant
Croyants Christ, Mac ou pseuds
Que maints géants braconnent
J'attaque ce jeu, impertinent
Et j'aime quand ma lutte
A pensées paître leur jeu
Une chute
Entre nous deux

Il y a des jours qui sont plus longs
Parce qu'ils sont bourrés d'actions
Et puis des jours qui sont plus courts
Parce qu'on manque un peu d'amour

Moi je vis une p'tite vie
Soit vide mais sans envie

Il y a des filles qui passent en bas
Parce qu'elles savent que je suis là
Et des hommes qui savent pas pourquoi
Elles ne les regardent pas

Moi je vis une p'tite vie
Je dois vite faire envie

Il y a des fois où je vais dehors
Parce que des lois me font du tord
Qui visent qu' les artistes aient plus rien
Alors je compose des refrains

Moi j' vis une petite vie
J'crois qu' vivre c'est avoir envie

J’aimais qu’elle soit fragile
Mais elle était habile
Et elle m’aimait agile
Pourtant dans mon asile
Avec d’autres débiles
Et nous étions dix-mille
A vouloir être sa bille
Misée pour une vie d’ quille
Et d’amour myrtille
De détours qui brillent
De vautours hybrides
Pourtant elle s’est enfuie
Entre deux belles nuits
Et nous sommes tous partis

18/3/4

Maintenant que le temps manque
Ou que tout soit terminé
Où le naturel est en attente
Fint et fainéant ; coi et tout miné
J’attends aussi, quoi de bizarre ?

Je suis de retour

Si loin de chez moi je suis de retour
Au soin de mes bras je suis mon amour
Après tout ce tumulte, la moitié de ma vie

J’ai tant médité sans accepter son devis
Qui vaut que l’on paye de soit-même
Et pour continuer d’aimer ceux qu’on aime

Je suis de retour tel je fus un jour

Tout heureux d’être, de méconnaître
La méthode du gain, toujours malsain
A l’approche pourtant de bien tous les mettre !

Songeant à Messrine ou Saco et Vanzetti
Sergents de la vérité comme elle craint
Et nous fait rêver bien sûr d’Anarchie…

La nostalgie des gueules

Il y a des jours plus durs que d’autres
Parfois l’amour, parfois j’ me vautre
Ce qui est sûr c’est qu’ l’interphone
Ne sonnera pas plus qu’ le téléphone
Et tous ceux que je ne verrai pas
Qui m’auraient plus en tous les cas
Et moi suis-je si détestable
Pour dîner seul à ma table ?
Et tout à coup je pense au reste
Dans le passé que je déteste
Parce qu’il me fait être seul
Un jour où j’aimerais tant de gueules

20/4/4

L’amour de l’anarchiste

J’ai froid chez moi
En manque de ce que je ne connais pas
A cause des lois
Qui flanquent ceux qu’ils ne connaissent pas
Loin de chez eux, près de ce que je veux
Loin de chez moi
Trop doux comme le lilas et trop heureux
J’ai chaud chez eux où souffle un vent sérieux
D’exploitation de moi
Où tout ce qui vaincra sera mon jeu
Drôle de cas
J’ai revu, ré-entendu de vieux complices
Je bois du coca
D’autres en snifent, ont cru leurs vices
Et je m’éloigne
Me soigne mal et m’enivre
De tout ce qui m’apaise et blâme
En larmes, je crame
Des monceaux de chanvre indien
Dans des vêtements miteux en compagnie d’oiseaux
Tout aussi chatoyants
Et dans un milieu accueillant
D’une liberté volée et si bien profitée
De souvenirs les pires
Et jamais sans soupire
Je courtise l’avenir, conquérant du passé
Et j’aime à tout bout de chants
Cette vie de vagabond
Où tout sent si bon
Qu’une maladie ou un soucis
En mélodie se remercie

De contacts si élogieux envers soit
A ceux qu’on offre en dieu de vers là
Et tous les liens de rien des jours
Que j’ai bousculé et raccommodé
Dans mes amours
De pardonner, de réparer
Re-consommé
Et critiqué, amélioré
Re consumé
Haï et respecté comme il se doit
Loin des lois
Que je bannis depuis mon nid
Tout système, ordre établi, démocratie
Doctrines religieuses
Je les conchis et leur dédie
Ces insultes élogieuses
En poète
Et ne respecte que l’homme
Tout en chacun en somme
Pour le parcours de cette terre
Père

25/4/4

Mon rintintin

Je me souviens bien
Ce jour si loin
Où j’étais si certain
D’être très près du bain
Du moule si lointain
Encore demain
Où l’on est serein
Et qu’au milieu du chemin (…)
Je me souviens du mien
Comme de quelqu’un
Qui ne partait de rien
Et qui courut certain
Sans doute plus malin
Vers un pire déclin
Peut-être trop saint
(Même sans chien)
Ou sans tenir de main
(Seul et commun)
C’est mon rintintin
Mon petit chemin…

Un jour
A la mer
Il y eut un homme
Qui savait tant de la terre
Et tant il était sincère
Et sans jamais croquer la pomme
Il sut que la suite même salée
Serait sucrée sur des flots emballes
Aux vents de son grè en peine
Et de croire à choir aux sirènes
Et puis qu'un autre jour
Où s'envolent goélands
Tournent les courants
Reviendrait un enfant
Prêt

Pays celte

Icône libertaire
Par terre, sans alerte
Ne propose que la mer

Un repas, un frelon
Une bigoudène lesbienne
Bigoudis aux étalons
Allemands, Anglais en graines

Et nous qu'on est d'où
On s'en fout d' partout

Le nucléaire éclaire
Il reste encore à plaire
Quelques bruns de bruyère
Et du pâté de cerf

Deux Normands tout con
Feu dormant, coulons
Mensonges en songes
En chaleureuse éponge

Et nous qu'est -qu'on veut ?
On a juste un p' tit creux

En attendant l’ami
Je prétends être artiste
Et je m’étends sur ma vie…
Un ami achète pour son futur gosse
Un petit pull sans négoce
Sa femme l’attend depuis trois mois
Le vague à l’âme et plus pour moi
Je vois les gens que j’aime se mordre
Et ce que je haï me tordre
Des crampes et des soucis me gâtent
Sans parler de mon pull qui me gratte(…)
Je préfèrerais être à sa place
Je préfèrerais être à ma place

Je préfère soupirer sans cesse
Que de venger mon cœur qu’on blesse

Des vieux couples parcourent les lieux
Et les jeunes essaient de travailler
On jeûne, on pense et on s’ fait chier
J’espère un jour être vieux
On ne peux rien faire contre la pensée des gens
L’ami s’excite avec des cartes postales, content
Les remarques des autres m’agacent
Y’a rien qui m’intéresse plus qu’autre chose
Comme dit ma sœur ; « c’est des limaces »
Et mon pote continu sa prose

Chaque fois au moment de fuir, je me trouve bien
Pourtant jamais je ne pars et m’en trouve mal
Je ne crois pas divaguer, loin du pur, du saint
Pourtant je m’en vais chaloupant, le cœur sale

Moi-même je ne comprends et je suis à cran
Mon cerveau si grand, n’est pas très conquérant
Analyser l’horrible fait naître un poète
Que d’arnaques malhabiles on maltraite en fête

Et à tous les échelons mon sang rancit de coups
Force qu’à tout moustique je serai indigérable
Et quand le plus long taon sera vu galopant à cheval
On pensera en même temps : où est passé le fou ?

CASABLANCA

Elle venait, elle parlait, elle fumait
Je la voyais me regarder…
Et puis fuyait…Et puis fumait

Moi je cherchais, ne f’ sais qu’ chercher
A prolonger cette amitié !
Amidonnée dans des fantasmes réciproques ?

Et dans nos masques, est-c’ qu’on se moque’ ?
De nos efforts à jouer si fort.. !
Quand nos cœurs rêvent’ de s’entre-’mordre’.

La mort est dans nos gênes et non dans l’oxygène
Et le refus du temps dans nos peines nous saigne’
A nous tenir entre-fumés, regards croisés

On s’aime d’amitié et de fumée

Je n’ai que ce frisson quand je pense au passé
Je n’ai que ce frisson quand je n’ veux pas pleurer
Frisson de reconnaissance envers mes idées
Envers mon vécu et pourquoi pas le raté

Je ne sais pas comment
Elle ne me regrette pas
Si je pouvais comprendre
Je n’en serais pas là

On s’aimait tendrement
Nous unissions nos sens
J’étais idiot je pense
Elle me croyait marrant

Car je voulais attendre
Et elle voulait m’entendre
Sur ce que savent les gens
Qui n’ont jamais d’argent

Non ! Je rigole ! Mais par contre
Frivole à toute rencontre
Je l’oublie à l’encontre
D’une foutue crampe d’escompte !

Le manque d’amour monotone

On glande ou on flambe
Déchets de rêves, d’illusions
Elle venait en vision
Entre deux vents de brèves tourmentes

Car nous étions les seuls
Qui voulions faire la gueule

En fracas d’idioties, des révélations
En fracas de révolutions consenties
Il partait en vision
De part et d’autre une longue flânerie

Car nous n’étions jamais
Que d’autres pions camés

Et de fierté tant reprochée
Rien a permis de se rapprocher
Qu’un croc de joie dans l’amitié

Car nous n’étions que des hommes
En manque d’amour monotone 12/8/4

Le cœur qui bat
En arpentant cette rue
Où de vieux rats
Disent qu’ils n’ont rien bu

Une enseigne repeinte
Luie, et claquent contre la vitre
Des bagues de doigts de saintes
Bouches, saints et yeux m’invitent

J’entre, déjà elle me roucoule
Des histoire de sous, de coupe
Même si j’ai l’air cool
Faut pas me mettre le corde au coup !

Elle a raison dans le fond
Et pour mon porte-feuille
Si on est mieux au fond
C’est moi qui bande à l’œil

Enfin ce petit joint
Nous contemple en son coin
De cendar plus loin
Qui sait si je l’ai rejoint ?

La météorologie des faits

En un printemps déjà présent
Le vent est froid presque grinçant
De ce qui craint de sous les toits
Et le souffle en train le soir

Depuis les gares toutes en alerte
Aux places, aux routes, aux salles' des fêtes
Qui diffusent les rassemblement
Encore' dans les appartements

Ce cri de tonnerre de l'époque
Où le monde moderne se moque
En un business d'informations
De l'histoire, de messes et de pions

Qui comme de fait commettent des crimes
Ca leur prouve qu'ils sont fait pour suivre
Les cyclones en anti-syndrome
Symptômes d'une maladie d'hormones

Pourtant un rayon de soleil
Montrant un bastion de merveilles
S'efforce d'apparaître en force
A la fin aux fenêtres amorphes

Me prouve que je voyais en mal
Ce trouble qui n'est pas si mal
Un gâchis de vies et de joie
Pour qu'à chaque nuit l'on croit

Nos cauchemars n'être que névroses
Notre chemin sera tout rose
Apprécier cette fleur bleu
Remercier ce chanteur courageux

Et puis rester couvert tout de même
A l'approche d'un vert été qui sème
Son espoir en chaleur et sans labeurs
Qu'on se recouvre en automne de bonheur

12/5/4, après le journal du soir

L’impossible maîtresse

Elle est celle qui luie dans mes rêves sans pluie
Elle me joue de la lyre même sans être musicienne
Elle apparaît sereine là où je meurs solitaire
Et se plaît à me voir dans le noir des nuits

Elle est douce, invincible et me couvre de peine
Si par malheur idiot, je m’étouffe de joie
Elle est là quand toi, on ne sait pas où tu vas
Elle s’en va quand t’arrive sans jamais un brin de haine

Quand je suis sûr de moi se blottie innocente
Elle me remet debout quand je tombe sous les lois
Elle se met à genoux sur la tombe de ma mère
Elle remet à leur place les gens qui me tourmentent

Qu’elle soit réelle ou pas
En tout cas ne t’en fais pas
Puisque toi non plus tu n’existes pas !

20/7/4

Elle était individualiste
Comme son corps portait sa peau
Juste en or par modestie naturaliste
Dans un pays qui à peur de l’eau

Elle était belle sans être grande
Comme sa culture était illogique
Par volonté de plaire sans élégance
Quand d’autres déplaisent aux Amériques

Et moi qu’aurais-je pu faire ?
Avec ma gueule bâtarde, amère
A part briser en elle ces vers…

L’enfant doux

Un enfant doux est né un jour
Dans une famille unie d’amour
Il a crié, il s’est délié
D’une volonté oubliée

Une famille unie contre tout
Dans un monde qui inverse tout
Elle a crié, elle s’est déliée
D’une volonté d’oublier

Un monde uni contre rien
Dans un univers qui manque au gamin
Il était muet, il s’est allié
D’une volonté rappelée

A l’homme sévère aujourd’hui
Qui ne fait que regretter depuis

POEME inspiré du groupe « LA TORDUE »

La complainte des apparences

Elle était blonde effacée
Et semblait rêver éveillée
Femme de l’an deux mille
Endiablée et naïve
Parfois sourit puis grimace
Parce qu’un gars l’agace
D’un regard poétique
Quel drôle de type !
Fragile instant parisien
A qui tout bonheur revient
Même à demi partagé
J’aime sa peur du danger…
Avec son envie d’être gentille
De m’ignorer, habile
Je suis décoloré !

Et si c’était pire…

Je voulais juste lui dire je t’aime
Un mot injuste puisqu’il promet
Et quand bien même il n’est pas vrai
Et puis il suce même les regrets
De l’avoir dit ou bien mentit
Prémédité – Trop bien lancé

Mais pour moi c’était un totem
Un rêve de prince, de poète
Pour moi lui dire « je t’aime »
Voulait dire fête mais à vrai dire
Je suis martyr ou vraiment bête
Car à sa tête c’était malsain

Même pas succin

A qui le redire ? Et si c’était pire ?

A laquelle dois-je faire
A laquelle dois-je dire
A laquelle dois-je plaire
Et parfois taire
Ce discours sincère
Quelque fois mentir
En disant mes secrets
En comptant mes talents
Etre présent et discret
Tendre, meneur, rassurant
Cœur d’une ogresse galante
Etre à laquelle sa viande
Et sa victime d’état d’âme
A laquelle de ces dames
A laquelle de ces filles
A laquelle de ces femmes
Dois-je dévouer toutes mes rîmes ?

Fac de Nanterre, (2002)

Voilà que je m’attaque
Doucement avec trac
A chantonner en vrac
Mes poèmes patraques

J’en viendrais jusqu’à dire
Que mille de mes soupires
Sont pour mes désirs
Echoués sur la rive

Rive n’est pas garage
Elle est pour les naufrages
De rêveurs en voyage
A tous les paysages

J’aimerais encore pouvoir
Plus que d’un long devoir
Devoir à grand couloir
Et bientôt même tantôt
M’y choir

J’aurai essayé de vous dire
A la fin de ceci
Pour l’instant je veux rire
Du refrain que cela

Je commence c’est dit
Je suis un drôle de cas
Y’a pas une pharmacie
Qui ait le remède exact

Alors avec mes tics
J’improvise une attaque
Alors avec mes briques
Je me fais une baraque

N’importe où et partout
Qu’importe saoûl et content
J’implore et je pleure surtout
Tout ce qui m’attend…

Tout, tout le temps

Création vaine

Ce qui coule dans mes veines
Me donne la force pourtant
Avec le printemps

Et mille fois je dois avouer
Que je ne suis pas voué
A créer des rîmes
Du haut de belles cimes

Oui il est bien l'heure
De mettre un peu de beurre
Dans ma friture
Dans mon écriture

Comme je les aime
Quand bien même
Ils font mon chagrin
Mon fardeau sur les reins

De toutes mes déceptions
J'avais pris cette option
Spéciale pour le diable
Déjà dans mon cartable

Alors merci l'école
Surtout pour les tubes de colle
Parce que le reste était piment
Comme les profs à tout moment

Désespérance

Il voulait calculer son Q.I.
Qui coulait immaculé dans le passé
Il se dit qu'il suffisait de penser
Qu'il n'y avait pas d'intelligence dans la vie

On paye de soit-même avant tout
Jusqu'à se racheter une conduite
Avec les restes qui nous entourent
Et se lancer dans une nouvelle fuite

Moi j'ai récupéré mes tâches perdues
Les ai réabsorbé toutes confondues
Je pars et reste le long de l'histoire
Un esprit blanc recouvert de noir

Peut-être seul et méchant
Mais bien vivant avec ma gueule

Je calculerai mon Q.I.
Pourvu qu'un jour ce soit gratuit
Et je dirai sans un cri
A quoi me sert-il en oligarchie ?

19/8/4

Je ne pensais pas être si nul, ou si complètement laid !
Moi qui croyais avoir mal au cœur sur cette mer agitée
Qu'est-ce qu'elle va foutre en France cette mal élevée ?!

Je me lamente, je sais, comme tout homme il me manque la clé…
Il fallait lui parler en Français…Mais moi je ne l'aurais pas cassé
Moi qui connaît la vie je ne pèse pas à vue…
Moi qui perd de la vue, je gagne sans ennemi !

Finalement je l'a vis rejoindre ses complices ou juste de la famille
Quand moi seul et fort je ré-affrontais mes terres !
Je compris en passant qu'elle était nulle et laide, peu sincère
Et à tout jamais je m'aime et ma peine, mon cœur brille

10/10/4

Une émission d’informations hautement informative
M’apprend à mon téléviseur des évènements interactifs :
Des éléments introspecteurs des leurs ont été fait captifs
Tandis qu' une reporter sublime à l’endroit en question s’active

Et tout à coup un son d’avion couvre son ton d’affirmation
Je me dit « zut », la belle est en danger, « flûte » pour l’information

Mais en fait c’est au-dessus de ma tête où je suis censé être bien
Qu’un engin de commerce fait son buisness serein
Dans ce genre de concept il faut se demander combien
Entre consensus du lucre et fléau d’idéaux coûtent des humains

Je ne sais pas le temps

Combien psychoter sur le champ des choses
Troublé d'écouter des sens
S'adresser aux rêves presque sans s'y prendre
Leur semblant décor pousse et se flétrit
Dans un tri morose
Avec un cri tendre
Flanqué des rebrousses qui font un vent doux
Et pourtant au fond
S'affole tout un dôgme de sciences vaudoues
Des jets de tourmente m'en passent à l'esprit
Puis dans un mépris
Ils deviennent de l'encre contre l'incompris
Ne blessent désormais
Qu'une fresque damnée
Sue ou ignorée, à l'épreuve d'ennemis
De l'oeuvre d'aimer

A la douceur du froid
Et dans des couleurs claires
Le monde calme, étroit
Fourni encore de l'air
On m'emploi un instant
Je sens les gens contents
Mais vite le ton chauffe
Et dans les mêmes étoffes
L'avenir semble sévère
Qu'il vente ou qu'il soleille
Jusqu'au prachain hiver
On contera les merveilles
Qu'entre cent vingt problèmes
Un aspect de bonne crème
Avant le retour gris et morne

Avant quand il faudrait qu'on dorme

Rien

Encore un jour pour rien/Dans une vie qui sert à rien/Sans même retour au bien/Pas de besoin et rien qui tient/Rien qui ne vient que de pauvres miens/Tout une victoire dans un gros lien/Une jeunesse qui meurt d'un rien/De rien à rien, de rien en rien/Il n'y a rien/Rien avant, rien pendant et rien après/Ou des prisons ou des gardiens/Parfois un chien/Mais sinon rien, rien de rien

Les écrivains s'organisent
L'un d'entre eux, loin longtemps
S'éprit d'un écrin dangereux

Renfermant dans la brise
Le réconfort comme printemps
Comme un lecteur heureux!

De jeunes lapins tiraillent
Sur ce que permettent
De vieux cannards miraculés

Moi je ne cours, ne piaille
Loin d'un bazar immaculé
Je l'affronte, honnête

Bécon Les Bruyères, le 16 octobre 2004

Pascale,

Elle est grande et belle
Elle flambe ma chandelle
Fine et élégante
Mine de savante
Qui sait me toucher
Qui sait me quitter
Sa peau de velour
Me cache bien des tours
Elle est immortelle
Dans ma p'tite cervelle
Je l'adore garce
Garce et contrariante
Mais toute confiante

Pour lui jouer des farces!

NEW YORK 25/07/05

La violence de la beauté

Sous une peau lisse et chaude
Au formes rondes et douces
Un regard noir me repousse
Des cuisses élancées, des genoux tout ronds
Des mollets racés, déjà m'échaffaudent
Sur des aiguilles comme des éprons
Telle une anguille, fonce loin de mon ameçon
Me laisse des soupçons
De coeur émietté, de bile, de nausée
Peuvent-elle penser?
Peut-on les lècher?
(San Francisco)

Il est venu, il a tout vu
Mais y avait rien à vaincre
Sur cette terre où des indiens
Dansent, dansent pour quelques gusses

Y avait des paumés, des blacks camés
Et des chevrolets
Y avait des salopes, des pauvres cloportes
Et des porshes!

Il est v'nu avec sa tente, son duvet
Il les a planter dans... Une poubelle
Dans une ville si haute où les nuages flottent
Autour, des tours, des tours et des bottes

Y avait des shootés, des pauvres affamés
Et des hamburgers
Y avait des obèses, des fontaines de dr peppers
Et des Hiltons où crècher

SIDA

Les choses ont une taille parce qu'elles ont un effet
Et ces putains de préservatifs... qui glissent
Sournoisement
C'est l'amour qui n'a pas de taille, ni de contour,
Il ne peut pas s'emballer, ne peut pas se cacher
Honnêtement
Ce que tu regrettes c'est ce que t'as tant voulù
Si tôt que t'as mordu, le jour où la roue tourna
Précipitament
Aimes ce sort qui t'apporta, l'effet de récompense
Peut-être volé, surement hérétique, athée
Joyeusement
Et si ce poème n'a pas de rimes, il cherche
Comme toi la voie de la paix, des pauvres damnés
Justement

(L.A., U.S.A)

Mon amour est terminé aujourd'hui
Et plus jamais je n'aimerai
Car comme dit Brel; une femme jamais
N'aimera guère plus haut qu'un puis

Et c'est entre hommes malheureusement
Que vous verrez la plus belle oeuvre
D'épenchements et d'ébats qui ne meurent
Des idiles de paix d'amants

Moi aux compagnes qui n'offrent qu'un corps
Des putains je ferai affaire
Elles sont à l'homme le plus franc port
De tendresses en retour sincères

21/08/05

Une petite vie écoeurante
Flippe et fuit à 230
Entre mille joints
Et deux frangines

Entre le soin
De la médecine
Et rien qui tient
Rien qui ne vient

L'abandon de tout courrage

Me laisse avec ma rage

Me force d'écrire
Dans un petit fou rire
Lorsque revient
Ce que je deviens
Les membres fragiles
Manquent d'un asile
Reste l'effet
D'être un peu gonflé
Et pendant quatre jours
Survivre sourd
Alors dans le rôle
De grand second rôle
Dans Vaurien lache Paumé

Le débile profond

Je rentrerai chez moi
En construisant un vaisseau
Je rentrerai chez moi
Loin de ce fardeau
Sans plus être débile profond

Je vais construire un vaisseau
Pour rentrer chez moi
Je vais rentrer chez moi
Pour fuir ce fardeau
Tout mon peuple me consolera

De cette vieille boule là

Le clopporte

Qu'est ce qu'on doit dire au délaissement ?
Que répondre au désintérêt ?
Quand celle qui vous disait qu'à jamais...
Vos vies seraient unies sans autres croisements,
Vous affable d'un « bon, j'vais m'coucher, bonne nuit! »
Après cinq' minutes' de conversation consenties'
Et qu'elle prétend maintenant être partagée
Après avoir juré fidèlité
Aucune' n'est à l'abri d'être une salope!
Et à ce jeu je suis le clopporte
Qui les collectionne, les suporte
C'est injuste comme d'habitude
Mais ca semble être une coutûme

Nuit du 23 au 24 novembre 1998 :

Je connais encore la date, c'est un bon point !
Je n'ai pas écrit plus tôt car j'ai du prendre une mauvaise décision : celle de ne plus aller au lycée. Je suis resté deux jours seul dans ma petite chambre à Rouen où j'ai lu du Freud. Je crois que je perds le raison. C'est triste à mon âge. Je repense à une chanson de Renaud qui dit : « on m'a jamais dit je t'aime et bien tant-pis ! ». Je ne me souviens pas l'avoir dit non plus.
Je n'ai jamais réussi à participer comme il l'aurait fallu à l'école, timide ou réservé le cannabis m'a beaucoup aidé pendant trois ou quatre ans et maintenant j'attends qu'une place se libère à la clinique psychiatrique d'Y à P d A. Motif : dépression nerveuse.
Je ne sais pas quand j'ai craqué. Je me souviens avoir souvent pleuré étant petit dans ma chambre par frustration peut-être, car tout le monde s'amusait en bas.
Depuis que j'ai arrêté le cannabis je me sens bête. Peut-être que je cherchais trop à comprendre des détails sans importance en cours alors je me perdais et n'avais pas le courage de poser des questions. Il faut dire que ceux qui en posent ont souvent l'air bête. Le dernier cours dont je me souvienne est celui du professeur de français ; Elle critiquait Rousseau qui fit une autobiographie : Elle nous expliquait qu'en son siècle (18 ème), Rousseau aurait du s'intéresser à la révolution par exemple et que pourtant il préféra parler de lui.
Je suis sur un point de non retour, j'irai à la clinique quand ils m'appelleront, je les laisserai faire leurs expériences sur moi car de toute façon il ne pourront pas me voler mes souvenirs, mes projets, mon idéal.

Mercredi 25 novembre 1998 :

Aujourd'hui, un bon ami futur gendarme est venu me trouver et m'a sortit, il m'a dit de reprendre le dessus, de redevenir comme j'étais avant. Je resterai en contact avec lui pendant mon hospitalisation comme il est sérieux.
J'appellerai aussi mes soeurs et mes parents qui pourront venir.
J'aimerais qu'une jeune fille douce au traits fins avec de grands yeux marrons et de longs cheveux bruns vienne à moi pour me dire « tout est pourri » d'un air triste. Alors je lui sourirais, l'inviterais à s'asseoire près du bar, je commanderais deux portos avec tact et lui demanderais :
-Si la vie est pourri, si l'amour est pourri, c'est parce que les rencontres prometteuses sont si artificielles qu'elles sembles souvent éphémères.
Serais-je plus pessimiste à la clinique ?

Jeudi 26 novembre 1998 :

J'écris en somnolent à cause des dizaines de médicaments que j'avale par jour. Malgré leurs airs d'adultes sages et responsables je dois leur faire

confiance...
Les programmes télévisés sont de plus en plus idiots car moi j'ai la chance d'avoir une chambre seule avec douche et lavabo.

Vendredi 27 novembre 1998 :

Je suis maintenant à la clinique psychiatrique d'Y depuis deux jours. Le personnel est charmant.
Les dizaines de médicaments que j'ingurgite par jour me rendent légume alors que je suis déjà un navet dans la vie.

Samedi 28 novembre 1998 :

Je me sens beaucoup mieux mais de plus en plus confus. Par exemple, si j'appelle une de mes soeurs je la prends pour l'autre ! Je confonds aussi le personnel. Mon problème avec le temps ne s'arrange pas, je crois que je n'aime pas l'heure.

Dimanche 29 novembre 1998 :

03H00 :Le tertian ne me fait plus effet. Mes notes ne sont pas lisibles cette nuit là (le samedi 30 janvier 1999) à part ceci : cela ne m'étonne pas, d'où vient le vent?, l'homme joue toujours aux petites voitures et la femme (...), hier soir quand une infirmière et un psychiatre sont entrés (...), je suis intrigué depuis parce que personne (...), bon à plus tard il faut bien que je dorme un peu. Les calmants sont chiants parce qu'on en devient à croc.
Hier soir, j'ai écrit des choses bourrées de fautes d'orthographe, j'ai appelé successivement mes deux soeurs qui m'ont dit que je reprendrai goût à la vie. Puis, j'ai écrit et ne me souviens plus de rien! Si ce n'est que j'ai arraché les pages du programme télé pour donner les commentaires, les articles et les pubs à une infirmière qui m'avait dit : « tiens un télérama! Il y a longtemps que j'en ai pas vu ». peut-être qu'en fait elle voulait simplement dire que la personne qui était là avant n'avait pas le même programme. De toute façon je ne me souviens plus de qui il s'agissait.
Il est maintenant 10H00 du matin, je fixe une toile d'araignée et suis une émission de télé qui critique Hitler. C'est incroyable comme je deviens avide de culture.
Je n'ai aucune notion du temps qui passe, j'ai des troubles visuels et des déséquilibres.
Dehors, l'automne est magnifique, les arbres sont éclairés sur leur droite et l'ombre se perpétue à gauche et au fond (je suis plein ouest).
Une infirmière vient de rentrer dans ma chambre, elle a pris ma température, ma tension, et dit que tout va bien. Et c'est vrai, tout va bien ici ; j'ai le choix des menus : crudités, soupe, brocolis, épinards, steak, fromage, salade de fruits, banane avec crème au chocolat...
C'est tout de même mieux que d'entendre : « est ce que vous avez fait vos

devoirs, montrez moi ça, vous n'avez rien compris, arrêtez de bavarder, travaillez individuellement, vous viendrez en retenue... »
Mais le plus répugnant avec les enseignants, c'est qu'à cause de leurs stages pédagogiques ils croient bien cerner les élèves et les frustrent.
J'espère qu'on pourra me relire car j'ai moi même du mal. ça va merci. A bon derien! J'ai des troubles visuels; je ne vois bien que d'un oeil, si j'ouvre les deux c'est le bordel! Je n'arrive plus à lire correctement, j'ai des troubles de la mémoire ; je dis souvent bonjour et aurevoir aux mêmes infirmières dans la même journée!
Je suis fatigué, je ne vois plus les lignes, ne tiens plus debout mais ai du mal à dormir. comme je suis sur mon lit je vais m'endormir en regardant une émission sur Antoine.
Les cachets m'anesthésient complètement, je ne sens ni chaud ni froid.
Ce soir s'il y a des étoiles je ne fermerai pas le store.
Ce qui me marque le plus, c'est qu'il y a un règlement intérieur, comme à l'école, comme en entreprise et comme les lois de la vie en société. Je crois qu'on devrait revivre en communauté, chacun aurait une tâche qui lui semblerait nécessaire à accomplir. Ce qu'il y a de bien dans cette clinique, c'est qu'il n'y a pas de contraintes.
Grâce à freud, je ne suis pas sûre mais je crois que j'arrive à comprendre une partie de mes rêves. Par exemple, le premier soir une infirmière ma fait visiter la clinique et on est passé devant une table de ping-pong, un tableau d'affichage avec les différentes activités sportives proposées (squash, tennis, gym, randonnées à pied, randonnées à V.T.T., piscine et groupe de paroles) et un petit salon-bar près d'un atelier de peinture, poterie etc... et là, j'ai laissé l'infirmière pour discuter avec une patiente qui m'avait accueilli à mon arrivée. Et bien la même nuit, j'ai rêvé que c'était moi qui faisait visiter la clinique à mon père, et on jouait au ping-pong (d'ailleurs, je me prenais une raclée).
Il est 21H30, décidément, j'ai beaucoup écrit aujourd'hui. J'attends mes calmants, mes somnifères, mes anti dépresseurs, ensuite je lirai la fin de Freud sur les rêves et quand je me réveillerai ça fera : « bonjour, votre petit déjeuner, bon appétit ». Et moi, une fois la porte refermée je dirai : « euh...merci » et je me rendrai compte que quelqu'un aura éteint la lumière à ma place la veille.
Je me rends compte qu'à force d'écrire, je me fais du bien à moi même, qui pourrait être intéressé par de telles conneries ? Peut-être de la famille, des amis ou moi car j'aime bien me relire! Je voudrais donner à ce journal un sens. enfin on verra.

Lundi 30 novembre 1998 :

08H30 : Dans ma chambre, tout est aménagé de sorte que l'on ne puisse pas se suicider. Mais c'est illusoire car il y a des prises de courant, des antennes sur la télé, un verre et une baignoire. Les fenêtres sont bloquées ; elles coulisses soit l'une soit l'autre de cinq centimètres sur les cotés.

12H00 : Je reviens de chez le cardiologue, mon coeur va bien, j'y ai été conduit dans un beau taxi avec une infirmière et une autre patiente en plus du chauffeur qui roulait très vite.
Je viens d'apprendre en téléphonant chez moi que j'avais belle et bien fait visiter la clinique à mon père et que nous avions joué au ping-pong. Suis-je schizophrène?, idiot?, je n'sais pas.

17H30 : Ma mère est venue me voir, nous avons parlé de mon avenir, de mon séjours ici, à un moment donné une infirmière est entrée et ma dit qu'il fallait changer mon lit. Pendant ce temps j'ai fait visiter la clinique à ma mère cette fois et nous avons discuté avec l'animateur en bas. Quand on est revenu dans ma chambre, j'avais un beau lit et une belle table de nuit. Nous avons rephilosophé avec ma mère puis je l'ai raccompagné jusqu'à la porte et suis redescendu au petit bar dans l'espoir de discuter, mais je m'y suis mal pris ; il y avait un petit groupe de personnes autour d'une table avec un siège vide. J'ai demandé si je pouvais m'asseoir, je m'y suis assis mais n'ai pas parlé. Là, une dame d'une quarantaine d'années qui portait des lunettes de soleil est venu, les autres se sont dispersés, elle s'est assise à coté de moi en me collant et m'a dit : « vous n'êtes qu'un petit croissant qui sera mangé tout chaud! ». Je regrette d'être parti sans rien dire, j'aurai du lui demander pourquoi elle portait des lunettes de soleil et pourquoi elle me prenait pour un croissant... Bref, je suis allé ensuite dans une salle de visionage où il y avait deux filles côte-à-côte, un vieux sur la même rangée mais à droite et un type au fond. Je me suis approché de lui et lui ai demandé si c'était en direct ou bien si c'était une cassette. Il ma répondu que c'était une cassette et il est parti. Je suis parti quelques minutes plus tard car il s'agissait d'images psychédéliques avec des paroles étranges. Je suis revenu dans ma chambre triste de ne pas avoir fait de connaissances.
Une infirmière-psy vient d'entrer dans ma chambre pour me donner des pilules comme d'habitude, elle ma demandé si ça c'était bien passé avec ma mère, je lui ait répondu qu'on avait parlé de la clinique. Je crois que je vais arrêter de détailler autant ma vie pour mieux comprendre ma dépression.

Mardi 1er décembre 1998 :

Ce matin je suis en pleine forme, je le serai moins tout à l'heure quand je reviendrai de la gym. Il faut vraiment que je trouve quelque chose d'intéressant à écrire.
La gym c'était nul!
Dans la vie, il n'y a que la nature, les animaux et la musique que je trouve agréable. J'ai sûrement été trop gâté.
J'ai quatre fois par jour des médicaments : à 8H00, 12H00, 18H00, 21H00 OU 22H30.

17H30 : Mon père vient de passer me voir ; il m'a expliqué de ne pas faire attention aux autres, que pour réussir il faut avant tout penser à soit. Je pense qu'il a raison mais je suis trop attentif à ce que les gens disent autour de moi. Ma mère ne va pas tarder à arriver. (ils travaillent tous deux dans des endroits assez éloignés).
Je crois que je ne me suicide pas pour ne pas faire de peine à mon entourage et en plus ça choquerait le personnel !

19H00 : Ma mère vient de partir, cette fois je ne l'ai pas raccompagné jusqu'à la sortie parce qu'il aurait fallut que je me promène dans la clinique et je n'aurais pas su vers qui aller.
Je viens d'appeler une de mes meilleures amies qui bossait pendant que les autres étaient partis s'amuser. Je lui ai raconté ma vie à la clinique et on a ri beaucoup.
Il est un peu plus de 21H00, j'attends avec impatience que l'infirmière me donne mes pilules. Je n'arrive pas à lire longtemps et les programmes télé sont toujours aussi nul.
La liberté est dans nos têtes, l'égalité dans nos coeur et la fraternité dans nos gestes.

Mercredi 2 décembre 1998 :

D'où me vient cette timidité ? Je ne trouve jamais rien à dire et mes gestes sont désordonnés. Je suis niais et inintéressant et en plus je n'ai pas de conversation et un humour bête.
Le psychiatre va venir me voir tout à l'heure. Qu'est ce que je vais lui raconter ? J'ai l'impression d'être dangereux.

Jeudi 3 décembre 1998 :

05H40 : J'ai rêvé que ... Et merde, le temps de me lever, de prendre mon stylo et mon carnet et j'ai oublié. Je vais me rendormir et faire un nouveau rêve, c'est dommage l'autre me plaisait.

06H00 : Je n'arrive pas à me rendormir, je ne trouve pas le mot thérapie dans mon petit dictionnaire.

06H20 : Je me demande si être normal, c'est rester chez soit à regarder la télé ou être dans la rue à chercher un interlocuteur.
Une infirmière vient de rentrer dans ma chambre, elle m'a dit : "Ca va?"
En fait je ne sais jamais ce que je dois faire, j'agis souvent faisant l'opposé de ce que l'on me demande. Cette conduite me perdra, je le sais.
Mon père m'a aussi ramené un dictionnaire et un livre de grammaire ainsi qu'une lettre de soutien de deux filles de la classe avec un petit mot du prof principale, elle dit : « recevez tous mes mots de prompt rétablissement, bon courage à vous. »
J'ai écrit plus haut que je ne savais pas qui j'étais, et bien, je suis tout simplement Alexandre H.

Je vais appeler une fille de ma classe.
Il est évident que je veux voir le soleil se lever et se coucher tous les jours.
Pourquoi ai-je commencé à fumer ? Parce que j'en avais envie. Je suis curieux. Qu'est ce qu'il se passe dans mon inconscient ? Un besoin d'écrire, de me poser des questions, de fuir... J'ai déjà trop souvent changé de coupe et de couleur de cheveux, de style de vêtements et par conséquent de comportement.
Une chanson d'Hubert-Félix THIEFAINE dit qu'il se sent coupable d'avoir méprisé tous les petits barbares qui courraient en culotte courte derrière un ballon dans les cours de récréation, et d'avoir continué à les mépriser beaucoup plus tard encore alors qu'ils étaient devenus des banquiers, des juges, des dealers, des fonctionnaires, des proxénètes...
J'adore la fin des B.D. d'Asterix et Obelix quand tout un village se réuni autour d'une grande tablée pour faire la fête.
Je viens de voir une émission où un prêtre disait qu'il y avait Satan, le mal et Dieu, le bien. Il n'était pas capable de dire où était la barrière. Est-ce qu'une conscience peut la trouver ?

21H00 : Il y a une émission sur l'exclusion. Je ne comprends pas bien le système de la bourse mais si je le pouvais je donnerais de l'argent aux pauvres en leur demandant ce qu'il compte en faire. Je me souviens d'un allemand que j'ai rencontré un soir dans Rouen ; il voulait de l'argent pour manger, je lui ai tendu mon kebab que je venais à peine de commencer et il l'a refusé en disant "fucking right class"!
A DEMAIN.

Vendredi 4 décembre 1998 :

Il est deux heure du matin et je n'arrive pas à dormir parce que la vie et belle et moi je suis moche. pourquoi je ne dors pas, qu'est ce qui me tracasse ? L'infirmière de nuit vient de me donner du proleptant, il parait que c'est très efficace mais je reste excité. Jusqu'à présent je croyais que c'était les autres qui étaient fous, maintenant je sais que c'est moi. Je viens de manger un petit chocolat d'un carnet chronologique qui va du 1er au 24 décembre ; chaque jour on ouvre une petite fenêtre et on trouve un petit chocolat qui nous fait patienter jusqu'à Noël. On a tous besoin de vieilles traditions pour oublier notre misérable quotidien.
Mes parents sont des parisiens venus s'installer en Normandie. Il ont réussi leur vie, réalisé leurs rêves sauf qu'ils s'inquiètent pour moi maintenant. Moi je me sens mal à l'aise, je comprends les fils d'immigrés, on se sent à notre place nul part.

09H30 : Ce matin j'ai la pêche mais je tremble. Cette fois quand mon p'tit dèj est arrivé je l'ai pris et me suis recouché. Mais je n'ai pas refermé l'oeil. L'animateur est venu pour me proposer d'aller participer aux activités. Je le ferai et posterai la lettre à M. après qu'on est pris ma tension. Je crois que je suis vraiment bien ici, je fais ce que je veux, le

personnel m’apporte de l’attention et c’est relativement confortable.

10H00 : Le psychiatre sort à peine de ma chambre, il me donne rendez-vous à 11H00 et modifie un peu mon traitement.

12H00 : Je ne me suis jamais senti aussi crispé en sortant du cabinet ; mes membres s’étriquaient, mon coup et ma mâchoire se tordaient un peu plus à chaque mot que je disais. J’ai dû demander un calment aux infirmières.
Il faudrait que j’explose un bon coup, que je casse quelque chose.

18H00 : Ma mère vient de me rendre visite pendant trois heures. La plupart du temps j’ai dormis. Je viens d’appeler mon lycée pour les remercier de m’avoir envoyé mes cours. Le soleil se couche à travers les arbres devant ma fenêtre. Les nuages avancent doucement pendant qu’à la télé les bruitages et les voix des dessins animés attirent mon attention.
Il n’y a plus de nuages, je vais pouvoir contempler les étoiles cette nuit.
Je suis à la clinique pour suivre une thérapie ou un sevrage. J’espère être d’un mental équilibré. J’éprouve de l’hystérie. Je suis souvent en désaccord avec moi même. J’envie les gens croyants, car il n’ont pas peur de mourir, il doivent vivre heureux.
L’infirmière de nuit va m’apporter mes médicaments à 22H30. J’ai réussi à joindre M. par téléphone, elle est vraiment gentille.
J’aimerais m’exiler, mais être étranger, n’est-ce pas insurmontable ? Je crois que je suis vraiment fermé à ma culture. J’était si bien l’été dernier en Ecosse, j’était si triste de revoir les français.
Pourquoi j’écris tout ça ; de toute façon même si ça intéressait quelqu’un il faudrait tout retaper !
Et si j’essayais de parler de mon passé. Je suis d’une des plus belles familles possibles, je ne parlerai pas d’elle ; Je regrette simplement de ne pas avoir pris part plus souvent dans les discutions. Je ne disais que oui, non, bof, ou critiquais ce qu’on mangeait ou bien l’école.

23H50 : Malgré les calmants et les somnifères je ne dors pas. Je ne peux pas lire et je tombe de fatigue.

Samedi 5 décembre 1998 :

06H00 : Je viens d’être réveillé brusquement par la pleine lune, très en hauteur, éclairée de manière à voir les cratères et son contour bleuté qui lui donne l’allure d’être habitable. J’aimerai la regardé jusqu’à ne plus pouvoir la voir. Il va faire beau aujourd’hui. Avec son spectre, la lune semble se moquer des nuages qui passent avec leurs formes mystérieuses, ils doivent avoir différents poids dessinés par le vent. Le vent doit venir des vagues de la mer qui est attirée par la lune. tout vit. Un avion est en train de troubler ma contemplation.

Tout à l’heure, l’infirmière est rentrée et ma dit : « déjà debout », je lui est répondu : « regardez cette belle lune! », elle a fait quelque chose comme « oui c’est sûr! », pour ne pas me contrarier et elle est partie. C’est drôle comme on peut avoir des intérêts différents dans la vie !
Maintenant, la forêt s’éclaircit, les oiseaux chantent ; en fait, il doivent s’engueuler comme nous!
Ce qu’il y a de bien aussi c’est qu’il n’y a pas de jardinier pour ramasser les feuilles mortes. Je me sentais bien jusqu’à ce qu’on me donne mes médicaments et maintenant ça ne va plus. Je suis fier de mon père, il m’épate; il a un entrain incroyable, ne renonce jamais à un problème, il semble toujours heureux, il doit seulement être triste que son seul fils ne soit capable de rien.
Je vais essayer de faire des maths maintenant. Comment travailler en ayant de si beau arbres illuminés à sa fenêtre? Pourquoi travaille-t-on?
Une émission à la télé vente les mérites du Général De Gaule.
Cette nuit en regardant la lune j’ai remarqué que quand on ferme un oeil, on voit les rayons de la lumière arrivés jusqu’à soit. Je viens de voir un truc révoltant à la télé qui vente Internet, quoique cela peut en motiver certains de communiquer après le boulot. De toute façon la génération future de ceux qui « surfent sur le web » fera une autre génération qui préfèrera faire des petits feux de camps dans les bois en jouant du jumbé!

10H30 : Je viens de voir un petit écureuil roux sautiller d’arbre en arbre. Ma tension a augmenté et je vais manger pour la première fois avec les autres dans la salle, je suis un petit peu stressé, j’ai demandé mon traitement en avance. Je suis de plus en plus mou, je n’aide plus la femme de ménage à pousser les objets. Je ne me rappelle pas pourquoi on change le nombre de jours dans les mois. Ma mère est d’une intelligence peu commune et mon père est un acharné du travail. Mes parents viennent de passer me voir, ils m’ont regardé dormir puis nous avons discuté de mes idées noires. Deux copains vont passer me voir de 17H00 à 18H00, car les visites sont réglementées. J’appréhende leur visite.

19H10 : Je crois que je suis raisonnable. Je veux être écrivain mais ne sais pas quoi écrire!
Peut-être que ce qui me plaît est de rester devant la machine, passer mon temps chez des éditeurs etc... Et puis que ce qui m'ont connu à tel ou tel endroit puissent dire : "Je vous jure que je l'ai vu"!
Je viens de sortir de ma chambre pour demander quelque chose à l'infirmière et ne la voyant pas à son poste, j'attendais et là, au bou du long couloir, j'entrevis une jeune fille toujours habillée en noir.
Elle m'a regardé, je lui ai fait signe de la main, elle a fait de même, a dit salut, j'ai fait de même, enfin elle me fait signe de venir, je suis venu lentement à elle (le couloir est très long). Elle m'a demandé mon prénom, Je lui dit : "Moi c'est Alexandre, et toi (...)", elle m'a dit « viens, on va faire la fête dans ma chambre! », alors je suis entré et j'y ai vu, affalée sur le lit, une autre jeune fille et une dame âgée assise dans le fauteuil à côté. Il y avait un poste de musique avec des disques .

La fille en noir m'a dit de m'asseoir sur le lit. Elle racontait que son ex-petit ami voudrait bien ressortir avec elle, si elle sortait de la clinique. Moi, je ne parlais pas, alors elle m'a dit : « si je te fais chier, vas t'en! » Alors je suis parti.

21H00 :

L'infirmière vient de me donner plein de pilules, je vais bientôt m'effondrer et je me réveillerai sûrement dans la nuit.

Dimanche 6 décembre 98 :

08H45 :

J'ai été réveillé en sursaut par l'infirmière qui donne les cachets en même temps que le petit déjeuner, c'est bien énervant ce mélange enrobé d'un grand "Bonjour".
J'ai pris ma douche. Je viens de vérifier l'exactitude de la date en allumant la télé cinq minutes. A partir d'un certain moment on voit de moins en moins la lune.
Je viens de refaire mon lit.
Je n'ai aucun raisonnement logique et je ne fais rien pour m'en sortir !
Dehors, il y a un woody wood picker qui chante; le spectacle est le même tous les matins. Ca commence à m'énerver.
Vu que je tiens mon journal d'un côté du calepin et que de l'autre, j'écris mes pensées, il va arriver un moment où les deux vont fusionner...
Le soleil éblouit les arbres tandis que l'on voit encore la lune.
Je vais me brosser les dents.

10H00 :

Je me demande comment on fait pour devenir écrivain.
Il y a quand même un progrès puisque maintenant je parle avec les gens.
Je m'ennuie aujourd'hui et je n'arrive pas à me relire. Je vais dormir un petit peu.
Je pense que je vais continuer ce journal et le faire éditer; je suis sûr qu'il peut aider des gens.
J'ai dix-sept bouquins à lire, une télévision et une bibliothèque en bas .
Bref, je ne peux pas m'ennuyer.

Lundi 7 décembre 98 :

Il est cinq heure du mat.
Je vais écrire plus gros maintenant pour pouvoir me relire.
Je me vois bien dans une chambre de bonne à écrire avec un meilleur moyen que le stylo.

13H35 :

J'ai bien mangé ce midi. Le restaurant de la clinique se trouve au rez-de-chaussée. Au sous-sol se trouve une cafétéria, un espace ping-pong, une salle de télévision, la partie consultation des psychiatres et un atelier d'art plastique.
J'ai fait la connaissance d'un nouveau et je viens de manger chez moi.

15H40 :

Je reviens de l'atelier d'arts, j'ai essayé de reproduire un tableau : un chevalet portant une toile vide devant une fenêtre. J'ai choisi ce tableau parce qu'il représente l'absence de l'artiste ...
La France est la poubelle de l'Europe, quoique je n'ai pas encore vu l'Allemagne.
J'ai l'impression que la terre tourne plus vite que d'habitude, j'ai le tourni

15H55 :

Ma mère est là, elle est partie régler un truc à l'accueil.
Ma mère vient de repartir, je suis comme un petit garçon qui devant son carnet cherche une réponse ... En fait, quoi écrire ?

20H30 :

J'ai vu des infirmières bricoler des liquides.

21H10 :

Un reportage à la télé sur les mines anti-personnel me fait me sentir mieux, moi qui suis à peu près entier !
Je viens de comprendre que ma dépression venait d'une paranoïa provoquée par l'arrêt du cannabis...
Maintenant je vais faire en sorte de ne plus écouter ce qu'il se passe autour de moi et je vais faire ce que j'ai toujours voulu faire; écrire.
Bon je viens de prendre mes pilules, je dois donc aller me coucher, sinon je vais passer la nuit sur mon coin de lit.

Mardi 8 décembre 98 :

Je ne dors plus depuis cinq heure du mat. à peu près.
Comment travailler quand on vit sur une si belle planète ?
Le soleil est rouge, de sorte qu'il éclaire une partie des nuages bas et plus haut, au dessus de ma tête, le ciel est bleu.
J'entends une conversation dans le couloir entre deux femmes. Le nouveau médicament que je prends est parfait, je n'ai plus mal à la tête.
Je me demande si les infirmières parlent de moi ; sûrement que oui, pour me soigner ...
Cela peut paraître idiot mais je viens de faire chanter un oiseau en battant son rythme à l'aide de mes cinq doigts.

Je ne sais plus me servir de mon dictionnaire. Du coup je regarde la télé, une émission.
Le ciel est bleu pastel derrière les arbres et bleu-nuit en hauteur.
J'entends un homme dehors avec son chien ; il dit : "viens ici" comme tous ceux qui ont un chien. Quelque part il doit prendre du plaisir à se faire mener par son chien ... Il dit encore : "viens là" mais son chien est moins bête, il préfère aboyer pour communiquer avec les autres chiens du voisinage.
Mes parents mon apporter une loupe pour y voir plus clair quand je lis, mais c'est fatiguant.
Mon père m'a proposer de jouer au ping-pong mais j'ai refusé.
J'ai des sauts d'humeur, j'ai peur d'être psychopathe !
J'ai vu une dame de service donner une talôche derrière la tête d'une patiente désagréable et qui gueulait dans toute la salle à manger.
On vient de frapper à ma porte et un homme avec des classeurs à la main me demanda si j'avais bien dormi.
Je lui ai dit que oui. Le monsieur est un psychiatre. Il vît le livre de Claude Allègre "Dieu face à la science" et dit : cela doit être intéressant.
Je lui ai répondu que j'aimais lire.
Je dois être prêt pour aller manger en salle à 12H30.
Je repense à la patiente qui demandait tout haut plein de choses et qui se faisait engueuler par l'infirmière ; consciemment ou inconsciemment, elle cherchait sa talôche !

16H40 :

Mes parents viennent de partir. Je me suis un peu accroché avec ma mère parce qu'elle veut toujours avoir raison.
J'aimerai avoir conscience de mon inconscience.

18H00 :

Je vais aller manger en bas avec les autres dans la salle à manger.

19H20 :

Je viens d'essayer de me regarder dans la glace avec la loupe de mes parents et je me voyais à l'endroit. Et c'est bien ce que je pensais ; je ne suis pas beau !
Cher journal, je vais te laisser un peu pour philosopher un peu plus.
Je n'ai pas d'idées ça m'énerve.
Il est 21H00, l'infirmière ne va pas tarder à me donner mon traitement, ça y est, le temps de l'écrire et elle est arrivée. Elle me propose de les prendre quand je le souhaite, c'est à dire un peu plus tard si je veux, mais dans ce cas , il faudra que j'aille la voir.

J'y suis allé mais elle n'était pas à son poste alors je l'ai attendu.

Mercredi 9 Décembre 1998 :

Je sui en pleine forme ; mais il faut que j'arrive à soigner ma paranoïa. L'infirmière est passer me demander si j'avais bien dormi et m'a parler de ma main toute rouge. Je dors beaucoup mieux depuis que j'ai compris d'où venait mon problème ; la paranoïa. Maintenant je n'ai plus qu'à m'en guérir.
Selon mon petit dictionnaire, paranoïaque comprend que je suis probablement maniaque, orgueilleux et susceptible.
Dans l'ordre : Pourquoi suis-je maniaque ? Sans doute suis-je trop confus et cela m'aide de façon concrète à ne pas l'être.
Pourquoi je suis orgueilleux ? Peut-être que j'ai été trop gâté et que je suis fier de mes parents.
Pourquoi suis-je susceptible ? Sûrement parce que je suis mal dans ma peau.

16H00 :

Ma mère me dit que je ne suis pas paranoïaque. Quand elle est partie, je l'ai raccompagné jusqu'à la sortie.
Elle s'inquiète beaucoup pour moi. Mon père aussi, mais cela se voit moins.

21H45 :

Je cherche à rassembler mes idées, à me rafraîchir la mémoire.

Jeudi 10 décembre 98 :

J'ai dormi d'un trait.
Les gens qui fument ou qui boivent disent qu'il préfèrent ça plutôt que de finir vieux et grabataires alors qu'ils le sont déjà.
Une infirmière est venue me chercher; je bégayais en lui parlant.
Je n'ai rien à faire alors je fais mon lit.
Je suis allé à la piscine ce midi, j'ai beaucoup nager. Je suis entrain de reclasser tout mon ouvrage qui est tombé par terre.
Je me souviens avoir écrit sous l'effet du Haschich que l'homme se suicidait quand il avait fini de savoir qui il était.
Je regrette d'avoir brûlé tout ce qui me passait par la tête ; J'ai voulu tirer un trait trop vite sur mon passé.
Je vais regarder une émission sur le PACS (grande polémique sociale d'actualité). Le débat n'a abouti à rien.
Une infirmière de nuit m'a dit d'aller la voir quand je voudrai dormir (pour le traitement), et comme elle n'est pas là j'ai sonné l'alarme au dessus de mon lit, si bien qu'on entend cette alarme dans tout l'étage à cause de moi. Ca y est, j'ai fini par me déplacer, ma voisine du couloir s'inquiétait de ce bruit.

En revenant dans ma chambre, j'ai la désagréable impression d'avoir besoin d'être guidé dans la vie, alors qu'il est tellement plus agréable de prendre ses propres décisions et ainsi de savoir où on va .

Vendredi 11 Décembre 98 :

16H15 :

J'entends les hirondelles qui se préparent à partir vers des pays chauds.

Samedi 12 Décembre 98 :

Je viens d'être réveillé par le chant des oiseaux, il est six heure vingt minutes, il fait toujours noir

10H35 :

J'ai pris la décision de me faire enlevé la télévision. Grâce à ça je vais être moins fou !
Je suis entrain de classer mon journal et mes idées ; c'est un sacré merdier.

14H35 :

J'attends mes parents et de la famille. Il y a de moins en moins de feuilles aux arbres mais c'est toujours aussi beau.

Dimanche 13 décembre 98 :

15H00 :

Je classe mes papiers, tandis que j'entends jacter dans le couloir.
Je viens de voir mes parents. Il y a un superbe soleil qui se fond dans le petit bois.

Lundi 14 décembre 98 :

08H40 :

Je classe mes papiers avant d'aller à la gym.

09H10 :

Une infirmière vient d'entrer dans ma chambre sans mot dire à une vitesse incroyable pour récupérer mon plateau de petit déjeuner.

11H30 :

Je reviens de la gym ; Je me sens poussière sur une grosse poussière.

Mardi 15 décembre 98 :

Je pars à la piscine dans vingt minutes. Je ne ferai pas mes abdos les jours de piscine. L'infirmière me bricole une dose moins stressante.

17H40 :

Je rentre à peine du cinéma, nous avons discuté du film avec le petit groupe qui y est allé (tous patients de la clinique). Je retourne en rond dans ma chambre comme je le faisais à Rouen.
En fait j'ai du mal à supporter le fait que mes parents et maintenant mes deux soeurs réussissent dans la vie et pas moi.
Aujourd'hui, j'ai fais dans l'ordre : Gym, piscine, cinéma, ping-pong. Je constate qu'être actif rend heureux.

Mercredi 16 décembre 98 :

08H00 :

Aujourd'hui, j'ai un emploi du temps chargé, je vais à la gym, puis je ferai des abdos, ensuite j'irai manger et pour finir je retournerai au cinéma. Mais pour l'instant, j'attends mon petit déjeuner.
J'attends Noël avec impatience pour avoir la collection des livres de Nietzsche.

08H30 :

Je termine mon petit déjeuner, à la fenêtre, j'ai un paysage paradisiaque : la forêt dans la brume. Qu'est-ce qu'on peu espérer de plus?
J'irai à la gym pour faire surtout des abdos à dix heure moins le quart.
La brume commence à devenir rose, on dirait qu'il y a quelque chose de mystérieux ; on a presque envie de le chercher, d'avancer dans le bois... Il y a de surcroît quelques petits lampadaires qui font toute la splendeur de ce décor.

09H30 :

Il y a une promenade d'organisée justement, aujourd'hui. Il faut que je trouve J (l'animatrice) avant dix minutes alors que je ne sais pas qui elle est.

11H25 :

Je reviens de la promenade dans les bois :
C'est plus beau à décrire qu'à faire!... J'exagère.
Mon psychiatre sort à peine de ma chambre, il me donne rendez-vous

dans dix minutes en bas, aux consultations.

17H15 :

Je crois que je vais arrêter mon journal, car il faut le classer.

15H00 :

Je reviens d'un groupe de paroles où j'ai observé, été attentif, mais n'ai pas dit mot.

Jeudi 17 décembre 98 :

Les branches des arbres se balancent dans un bleu pastel.
Je suis fermement décidé à sortir où à me faire parvenir mes cours pour reprendre le lycée début janvier. (fin des vacances de Noël).
La vie est tellement triste qu'elle en est belle.

11H11 :

Je m'apprête à aller à la piscine à contre coeur alors que lorsque je serai dedans je serai heureux.
Je ne me supporte plus.
Notre société française va atteindre le summum du fascisme car elle range toute personne dans une catégorie.

17H00 :

Je vais me remettre dans mes cours avec l'autorisation de mon docteur.

Vendredi 18 décembre 98 :

Pourquoi suis-je si distrait ? Cela doit venir du peu d'intérêt que j'ai à faire ce que je fais. Pourtant je veux mon bac pour être libre de faire différents métiers et voyager ; surtout voyager ; voir si les suédoises sont vraiment si belles ou bien les japonais si pressés...
J'aime lire et je pète sur Internet!
Il va falloir que je face l'intello en cours pour rattraper. Je me demande si c'est moi qui aime tout le monde ou si c'est moi qui m'aime ; pourtant devant une glace je me déteste, quoi que ...!

Samedi 19 décembre :

05H10 :

Je suis en pleine forme. Je voudrais m'avancer dans mon programme scolaire mais j'ai peur de faire trop de bruit si tôt. Je me demande si je vais rester à la clinique pour suivre mes cours par correspondance où si je vais quitter la clinique dans deux semaines, à la fin des vacances

scolaires pour reprendre les cours.

07H00 :

Chaque chose en son temps ou chaque temps à sa chose !?

08H40 :

Par ma fenêtre, j'aperçois qu'un arbre est tombé pendant la nuit et il coupe la petite route.

17H50 :

J'ai beaucoup tourné en rond cet après-midi, jusqu'à ce qu'une psychiatre vienne me poser des questions. Ensuite, j'ai ranger mes affaires de classe.

21H40 :

Bonne nuit !

Dimanche 20 décembre 98 :

08H10 :

Je suis en pleine forme.

10H10 :

Je constate que plus on pense, moins on est intelligent.

11H30 :

Je me lamente sur mon sort depuis quelques minutes.

18H00 :

J'ai eu les visites successives de mes parents puis de quatre amis.

Lundi 21 décembre 98 :

10H45 :

Je reviens de la gym.
Je suis dans un paradoxe infernal : je n'aime pas les cours que je suis au lycée mais j'ai un petit studio idéal à dix minutes à pied.

12H12 :

Mon psychiatre vient de passer. J'ai réussi à lui dire exactement ce que je ressentais (enfance parisienne en Normandie)

17H38 :

La vie est trop belle pour moi...

Mardi 22 décembre 98 :

06H00 :

Je n'ose pas appeler l'infirmière pour lui dire que je ne peux plus dormir, sinon elle va me redonner du Valium.

10H45 :

Je reviens de la gym et je vais à la piscine à 11H30.
J'ai écris une lettre à un de mes amis, lui proposant de faire le tour du monde à pied en étant sponsorisé mais je crois qu'il ne sera pas aussi motivé que moi.

18H00 :

Je commence mon premier roman. (Chriss)

20H37 :

Je viens de me souvenir pourquoi j'avais commencer à fumer ; c'était pour mes insomnies.

Mercredi 23 décembre 98 :

07H30 :

Bonjour !

08H00 :

Je viens de prendre ma douche, mon petit déjeuner va arriver : Vingt centimètre de pain, un échantillon de beurre et un de confiture avec du chocolat chaud.
Je ne me souviens pas de mes rêves.
Je vais aller faire la promenade tout à l'heure, à dix heures, avec l'animatrice, J.

11H15 :

Je reviens de la promenade.

12H45 :

Je reviens de déjeuner.

14H55 :

Je reviens du groupe de paroles.

19H35 :

Je me prépare pour ma permission de demain, chez mes parents, pour le réveillon de Noël.
Une infirmière de nuit vient d'entrer dans ma chambre et a dit : "Alors Alexandre, on prépare ses affaires, c'est bien !"
J'allais lui dire que j'emporterai une bonne partie de mes affaire mais elle est trop vite partie en ricanant.

21H11 :

Bonne nuit !

Jeudi 24 décembre 98 :

07H12 :

Je pars tout à l'heure dans ma famille pour fêter Noël

08H40

Je te laisse, journal, dans vingt minutes mes parents viennent me chercher.
A demain soir.

Vendredi 25 décembre 98 :

20H25 :

Salut ! Me revoilà.
Ma famille vient de me raccompagner, c'est très dure.
J'ai envie d'écrire des chansons, je vais essayer.

22H00

Mon roman avance bien.

Samedi 26 décembre 98 :

08H40 :

Salut !

10H35 :

Je viens de me réveiller, je n'ai pas d'inspiration pour mon roman.

11H50 :

Mon psychiatre vient de passer, il m'a angoissé.

17H25 :

Je viens de faire une partie d'échec avec l'infirmière. Je continue de classer mon journal, il prend forme.

Dimanche 27 décembre 98 :

08H40 :

Je ne sais pas quoi écrire.

09H45 :

Une infirmière vient de prendre ma tension et m'a demander de choisir mon menu de demain midi et de demain soir, comme d'habitude.

11H20 :

Ca me gratte l'oreille gauche...

11H40 :

Je vais me gratter l'oreille droite !

12H45 :

J'ai mangé, j'ai croisé le psy; tout va bien.

14H00 :

Un de mes meilleurs amis vient de me téléphoner, on a bien ri.

17H00 :

Mes parents viennent de partir.

19H25 :

Juste après mes parents, quatre de mes amis sont venus me voir, c'était sympa.

21H25 :

Je vais prendre mes médicaments plus tard, pour ne pas être réveillé trop tôt.

21H35 :

Finalement je les prends quand même, je suis trop fatigué.

Lundi 28 décembre 98 :

07H15 :

Hello! How are you ? Fine thank you !

07H25 :

J'entends une femme chanter.

09H50 :

Je descends à la gym.

11H45 :

La femme de ménage fait ma salle de bain, elle me perturbe dans l'écriture de mon roman.

14H40 :

La plus âgée de mes grandes soeurs vient de me téléphoner.

16H50 :

Je reviens d'une activité V.T.T. et à ma grande surprise, M, une fille de ma classe que j'ai à peine reconnue est venu me rendre visite.

18H10 :

Je viens de téléphoner à mes parents pour leur demander de ne plus venir me voir.

18H25 :

Je vais aller dîner en larmes.

19H00 :

Je viens de manger, je vais parler avec l'infirmière.

Mardi 29 décembre 98 :

08H25 :

Aujourd'hui, je vais faire de la gym, de la piscine, puis je mangerai à treize heure ; et puis je rebroirai du noir etc...
Jusqu'à ce que je n'ai plus envie d'écrire. je suis angoissé.

10H50 :

Je reviens de la gym, il n'y a pas piscine. Je vais prendre ma douche. J'irai aux courses à treize heure avec l'animateur.

12H02 :

Je viens de prendre mon traitement, je vais aller manger, mon humour revient.
L'animateur vient de me dire que le centre commercial était fermé pour inventaire; donc pas de courses non plus.
Il y aura V.T.T. à quatorze heure trente.

15H50 :

Je reviens de la promenade de V.T.T. , ma mère vient de m'appeler. J'ai demander à l'animateur de me prévenir chaque fois qu'il y en aurait.

16H15 :

Je vais jouer aux échecs avec une infirmière.

16H40 :

J'ai encore perdu !

Mercredi 30 décembre 98 :

07H30 :

Aujourd'hui, un copain doit passer me voir à partir de quinze heure.

12H00 :

Je suis perdu dans mes notes.

19H20 :

Cher journal, je vais tellement mieux que je n'éprouve plus le besoin de te continuer!

22H30 :

Je te laisse jusqu'à vendredi soir.

Jeudi 31 décembre 98 :

07H00 :

Je pars de la clinique dans deux heures pour retrouver mes parents.

08H45 :

Hier soir, l'infirmière m'a dit que j'étais normal ; elle disait : " vous venez de recevoir de la visite, quand ils partent vous êtes triste, c'est normal, vous êtes normal, vous êtes normal..."

Bon allez, à demain soir.

Vendredi 1er janvier 1999 :

20H20 :

Me revoilà !
La solitude est dure.

22H15 :

Je regarde la télé, je m'embête, je vais aller prendre mon traitement.

22H30 :

Combien de temps encore vais-je rester dans cette P..... de clinique!
J'ai l'impression d'en être qu'à la moitié de ma guérison.

Samedi 2 janvier 1999 :

09H50 :

Je vais essayer de lire une B.D.

11H55 :

Je reviens de la cafétéria où j'ai discuter avec un type dont la mère et la soeur sont décédées et dont le père remarié ne voulait plus. Et qui reçoit des lettres de menaces et dont le chien vient d'être assassiné.
C'est peut-être ignoble mais ça me réconforte, de voir à quel point, en fait je n'ai pas de problèmes.

12H40 :

Je suis guéri.

J'ai écrit tout cela pour me battre, dès le début je savais que je m'en sortirai.
Je dédie ce journal à tous les dépressifs du monde entier.

Mardi 26 octobre 1999 :

Je suis sincèrement navré de ne pas être plus rigoureux dans la tenue de mon journal. J'y perds beaucoup.
Je ne sais pas par où commencer.
Aujourd'hui un bon copain est mort. Je ne vais pas dire que c'était un mec bien et qu'il ne le méritait pas car c'est un clichet. C'était un pommé, sans famille, sans argent, sans culture ; La dernière fois que je l'ai vu, il m'a revendu un double CD des « DOORS », tout neuf, pour 50 F. Ca restera un objet précieux.
J'ai envie d'un gros join, pour me sentir mieux, j'ai froid.
J'ai été soigné à la clinique d'Y où j'ai passé 6 semaines. Après je suis retourné en cours, plus fort.
J'ai eu mon bac de Français de justesse en trichant un petit peu beaucoup (5 à l'écrit et 14 à l'oral) et puis je suis parti seul en Irlande, où j'ai tenu un journal comme à la clinique. Je suis allé dans le même Eté en Allemagne (Cologne) pendant 3 semaines et j'allais alors régulièrement à Amsterdam…
Maintenant je suis en Terminale, je travaille, mais j'ai du mal.
Je suis aveuglément amoureux de Florence, une charmante jeune-fille du lycée que je côtoie assez peu.
J'ai même trouvé ce qui va peut-être faire ma vie : l'Ethnologie.
Bon, je promets de donner plus souvent de mes nouvelles.

Mercredi 27 octobre 1999 :

En réfléchissant, je pense que l'homme vient d'un croisement animal bipède et incestueux.
Je me demande même si l'intelligence est née de métissage ou d'inceste.
Je me demande ce qu'a pu subir la femme dans le passé. J'imagine le pire. Entre le viol et la dégradation physique subit par des grossesses prématurées et en trop grand nombre. Sans parler de leurs humiliations.
Aujourd'hui, la femme à le choix de s'humilier et elle le fait. C'est bien qu'elle cherche à retrouver instinctivement sa condition primaire. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle devrait être beaucoup plus sauvage et plus méchante à cause de ce qu'elle a subit.
Je me demande si la couleur des yeux et des cheveux a un rapport avec nos ancêtres.

Jeudi 28 octobre 1999 :

Si j'étais artiste, je serais chanteur, humoriste ou scénariste.
Mais pour l'instant je suis écrivain débutant.
J'écrirai plusieurs livres : un ouvrage ne contenant que des nouvelles, un

ouvrage philosophique, un recueil de poésies, un livre de maximes et un roman. Du moins je l'espère.
Bon, je vais au lycée, en sport.

Lundi 1er novembre 1999 :

Je suis dans le train pour Paris Saint-Lazare. Prêt de moi, une jolie brune est assise avec son chat tigré, fier de tenir chaud à sa maîtresse. Quand il m'a vu, il l'a immédiatement regardé comme pour lui dire : "regarde il y a un garçon de ton âge"!
Le controleur m'a fait payer mon billet 103 Fr au lieu de 75 ; et il a crût bon d'ajouter : "heureusement, c'est jour de fête, sinon ce serait 40 Fr de plus... » Je me demande ce qui m'a retenu.
Le chat miaule, il n'aime pas la fumée, c'est mignon. Quand je voyage, c'est plus fort que moi, il faut que je fume ; je ne conçois pas de prendre le train sans être dans un wagon fumeur.

Mardi 2 novembre 1999 :

11H00 :

Paris nord

Je suis dans le Thalys pour Bruxelles et Amsterdam. J'ai dormi chez Adrien. J'ai laissé chez lui ma page de journal d'hier. Il a aimé ma première nouvelle. Je fais en ce moment ce que j'ai toujours voulû faire : je voyage loin et seul sans que personne ne le sâche.
Un long voyage m'attend mais c'est à mon honneur.
"Attention à la fermeture des portes" _ J'ai chaud au coeur. Mon train passe par Cologne ; cela me rappel des souvenirs...

Mercredi 3 novembre 99 :

20H00 _ Amsterdam _ The Bull Dog

Aujourd'hui, j'ai visité le musé Van Gohg ; mon peintre préféré. C'est un peu pour cette visite que j'étais venu à Amsterdam, cette fois. Je fume et n'écris presque rien. C'est aussi un peu le contraire de ce que je voulais faire.
Hier soir, j'ai vu un concert sympa dans le cofee de mon premier hôtel. Ce soir, j'improviserai. Je me suis initié au tramway, c'est gratuit pour les touristes comme moi, d'ailleurs à Rouen et à Paris je suis le même touriste. Il est plaisant de ce promener dans tous les quartiers...
J'ai fais pas mal de boutiques et de grands magasins ; il me reste à voir Madame Tussaud. A l'hôtel, ils m'ont prêté une carte, j'y suis vraiment bien.
Je ne sais pas pourquoi, je regarde un match de foot de deux équipes qui me sont inconnues VAL - PSV : 0 - 0 ; c'est tellement passionant que je m'en vais!

Jeudi 4 novembre 99 :

09H45_Cofee de ma rue

Mon séjours se termine tranquilement. J'ai beaucoup fumé. Je pars demain matin à 08H00. Je n'ai vraiment rien écrit! Mais c'est enrichissant quand même et puis ca n'est pas fini...
Je vais quand même boire un peu! Les concerts que je vois sont de mieux en mieux. Je n'ai pas trouvé de timbre alors je donnerai les cartes directement à leurs destinataires. Je pense beaucoup à Florence. Ca me fait penser que mes parents y sont, à Florence! Mon père assure!

Vendredi 5 novembre 99 :

08H30_Amsterdam

Je suis dans le train pour Bruxelle et Paris. Tout va bien. C'est depuis le début du monde que l'homme s'est déchiré!...

Mardi 9 novembre 1999 :

Je viens de passer mes vacances de Toussaint seul à Amsterdam. J'y ai trouvé la rue où je voudrais habiter quelques week-ends dans l'année si j'en avais les moyens.
Je sorts du concert d'Hubert-Félix THIEFAINE. J'ai aussi discuté avec lui cet après-midi quand il signait des autographes. Quand je lui ait dit que moi aussi j'écrivais des chansons il n'est pas resté indifférent et m'a posé plusieurs questions alors que ça aurait dû être l'inverse. Sur scène, il est tout simplement de mieux en mieux.
J'aimerais être un peu comme lui. Mais je ne lui ait pas laissé l'occasion de le voir!

Samedi 13 novembre 1999 :

Je viens de passer un drôle de moment. Ne sachant pas quoi faire vers 19H30, j'ai entrepris la quête de sel chez les voisins de l'immeuble pour rencontrer du monde. J'ai commencé par la voisine d'à coté que je croyais seule. C'est un grand type bien soigné qui m'a dit: « Alors c'est toi qui écoute Brassens à fond, c'est bien. Tu veux du sel, pas de problème ». Ensuite, ce fut une fille très laide qui m'a dit : « Ah bas oui sans sel c'est pas terrible ». Ma troisième victime était une fille bien qui m'a dit : « Euh, du sel oui, attends voilà mais je vais bientôt en avoir besoin ». Et j'ai entassé les trois salières dans mes poches. C'est arrivé chez moi que je

compris que j'avais vraiment merdé. Laquelle de ces salières était à qui ? Comment faire pour rendre la bonne salière à la bonne personne ? Je croyais bien que j'avais mise à part la salière de la fille très laide. Je commencerai par elle. En plus si je me déchire ce ne sera pas trop grave. Je trouverai bien une grosse excuse. Alors je frappa à la porte. Un petit gars m'ouvrit.
- Bonjour, c'est bien ici que j'ai emprunté du sel ?
- Ah non.
- Ah bas excuses moi alors. Aurevoir.
Et je frappa à la porte d'à coté.
- Euh, tiens voilà ton sel.
- Ah merci.
Ouf !
Je frappa à la porte de la fille bien.
- Euh, tiens voilà ton sel.
- Mais ça n'est pas ma salière !
- Ah bon excuses-moi (...) Euh c'est parce que j'avais besoin de beaucoup de sel alors je me suis trompé (...) Enfin voilà le tient (...) Allez salut !
Et elle est restée bouche-bec.

Mardi 23 novembre 1999 :

10H00 :

Grand jour ! Je viens de demander à Florence si on pouvait déjeuner ensemble ce midi. C'était un moment insolite mais propice ; toujours est t-il qu'elle m'a dit oui avec un grand sourire. J'espère que sa réaction sera la même quand je la demanderai en fillançailles! J'ai fait le plus dur, maintenant elle sait qu'elle ne m'est pas indiférente. Pour le reste, j'improviserai... Je crois que je ne lui suis pas indiférent non plus. Quand je lui ai dit que je ne savais pas où manger, elle a tout de suite vu que c'était un prétexte.

Mercredi 24 novembre 1999 :

Aujourd'hui, c'était mon dernier jour triste. Demain je sortirai avec Florence et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes...
Je crois que je regretterai ma liberté et ma révolte mais il faut bien évoluer. Et puis si ça se trouve je ne vais pas devenir con comme tous ceux qui sont casés. On verra.
Quand je me remanifesterai je verrai les choses autrement.

Jeudi 25 novembre 1999 :

J'ai proposer à Florence de rester à boire un verre après les cours tous les deux et elle m'a répondu qu'elle n'avait pas le temps. C'est plus facile que de dire, "non tu ne me plaits pas"....
Je me sens terriblement triste. Je ne crois plus en grand chose et je n'ai aucun réconfort.

Mercredi 1 décembre 1999 :

Je me suis pris un vent cruel. Florence est méchante. Ce soir je retrouve Axelle, une jeune fille que je n'ai pas vu depuis trois ans. Ce sera une soirée agréable. Hier soir j'étais avec Steph au cinéma. Il ne s'est toujours rien passé. Il ne faudrait surtout pas que je change quoi que ce soit à ma personnalité pour qui que ce soit. Cela prendra le temps qu'il faudra mais quand j'aurai trouver chaussure à mon pied, elle sera confortable...

Dimanche 5 décembre 1999 :

Je suis sur mon rocher à H. Il fait frais et soleil à la fois. Je ne suis pas sûr d'aller trés bien, pourtant je suis satisfait. Les alléas de la vie ont un bon impacte sur moi. En regardant mon village de haut, je me sens supérieur. Je pense à toute la première partie de ma vie ; ma jeunesse, quoi. J'ai l'impression d'être un vieux loup seul qui connaît tout sauf l'amour...
Depuis quelque temps le vieux loup solitaire se rapproche des bandes sauvages et cherche une louve indulgente!
Je l'ai déjà croisé et laissé filer comme pour ne pas lui noircire l'existance, tant je l'aime.
Je suis comme un bon père, je pardonne....Je m'excuse même de ne pas avoir réussi à me diriger vers la raison. Plutôt que d'être sage, je m'éloigne des faibles. Je n'ai pas l'esprit de compétition ; pourtant au concours de lâcheté je serais bien classé!
J'espère qu'à mon procés, le jury sera impartial et de préjugés homogènes pour qu'ils ne regrettent pas leur sentence. Je suis coupable de ne pas prendre ma place dans le gigantesque conscensus social de notre peuple et même d'aucun autre.
Je vais fumer un join et peut-être que je vais trouver mon idéal.
J'écrirai mon récit en voyageant, je trouverai ma louve et nous finirons au fond de l'écosse heureux.

Dimanche 20 février 2000:

20H00 :

Mes vacances au ski avec Sophie et Jean-François sont finies aujourd'hui mais moi je continu le journal ! Je suis chez Charles, à A. avec Yann. Nous allons manger un plat (préparé avec amour par Charles), me dicte Yann ; qui doit me trouver fou sans le laisser paraître (parce que j'écris tout le temps). Charles crittique Venus à la télé ; les impressionantes

nouvelles nous font tout critiquer. C'est vrai qu'une lysteriose, une marée noire par çi par là et une poignée de connards opérationnels et opérationnés chez les Serbo-Croates font quand même trois grosses poignées de victimes qui aiment la vie. Mais heureusement Johny est invité pour nous faire rêver ; Rêver de rêves éveillés, banale sensation de l'honnête citoyen qui ne demande en fait qu'un peu plus de choix et qui se contente de compétences ouvrières au semblant fraternelles.
Je suis terriblement fort et désespérément faible à la fois. Je suis vraiment préoccupé par des sujets intellectuels pertinents et Gream Allwright me laisse à penser de jouer mon rôle, simplement. Je suis de passage et je le constate tellement que je veux laisser une trace qui donnera envie de l'effacer tant elle resortirait.
Je viens de tenter de lire ma chansson pour Marie à Charles et il est parti ! Le revoilà, il me parle de biscuits à tremper dans de la pâte à tartiner. Maintenant il zappe la télé en disant "t'es pas beau". Il crache par la fenêtre. J'attends qu'il me parle de la chanson sinon tant pis. Je trouverai bien un jour quelqu'un d'autre que Jacquy ou Rodolphe pour aimer mon art!
Je le prends au sérieux comme les autres font leur vie.
La mienne est à moi plus que la vie des autres leur est donnée. La mienne n'est pas vaine, elle purifira mon passage...

Lundi 21 février 2000 :

17H30 :

Je suis de nouveau chez Charles. Je viens d'arriver. Il dort, c'est souvent comme ça. J'écoute Graem Allwright. Quand Charles se réveillera, nous nous demanderons qui aller voir. J'ai honte de dire que nous ne faisons rien. C'est peut-être un clichet de le dire mais il y a tellement de choses à faire ; partout et en tout. Charles n'est pas si pessimiste quand il ne dort pas ; mais il est incompris aussi! Je vais revoir Jacquy cette semaine (Jacquy est un artiste inconnu).
Si une fois dans ma vie je dois représenter le pays d'où je viens et dire quelque chose au reste du monde en temps que français uni maintenant à l'Europe, et bien je dirais que nous ne sommes pas prêt pour une quelconque unification d'entente civile, non faute de bonne volonté mais de moyens intellectuels adaptés. Nous sommes de façon innée fermés à tout acquièssement sage et aucune confiance n'a jamais règnée entre peuples et Etats ou qui que ce soit. Si l'économie s'ouvre, la culture se ferme. Nous ne sommes pas prêt de voir un bon français pure soûche se taper sur le ventre en chantant des chansons avec un quelconque allemand, ni même un espagnol....
Il faut laisser les peuples s'enraciner et les rêveurs voyager.
A la télé : PSG/NANTES ; 1/0 à vingt cinq minutes. Les clichets de commentaires sportifs qui me viennent à l'esprit ne valent pas la peine que je me frustre à tenter d'en exprimer ma révultion en matière d'enjeux ou de fierté populaire.

Ce qu'il y a de vicelard avec l'art, c'est de faire rêver pour de la monnaie. Je veux rester du côté des minorités ; avec les gens qui ne se sentent pas bien dans notre système. Ce dont je me rends compte, c'est que je me démène tant bien que mal, en vain et pour rien à entrainer du monde avec moi. Mais comme je me complais trés bien dans mes échecs, je n'y arriverai sûrement pas.
Ca me fait du bien et me guerri, d'écrire tout cela. Ce qui me gène c'est qu'avec mes expériences psychiatriques j'ai malheureusement pris conscience que tout, mais absolument tout dans nos habitudes veut dire quelque chose et comme je ne sais pas l'analyser, je ne sorts pas de mes troubles interrogatifs. Il nous manque beaucoup de mots. En tous les cas je n'arrive pas à tout exprimer.
Pierro de Louviers vient d'arriver ; on dirait qu'il vient de poser pour le catalogue de la Redoute et qu'ils lui ont laissé les fringues!
Remarque, je ne suis pas mieux, j'ai l'air d'un gentil gars de bonne influence...
Je me surprends dans mes rôles de comédiens, sociable ou révolté... je ne suis ni l'un ni l'autre.

Mercredi 23 février 2000 :

15H50 :

Je ne suis pas sûr de la date! Je n'ai pas écrit hier. Ce sera facile de vérifier. Je m'apprête à partir à Louviers en scoot. Je suis dans ma piaule à Rouen. Je vais passer voir Marie au VDR. Hier j'ai invité Axelle à venir avec moi chez Jean-Marc qui faisait la fête chez ses parents. Sacrée soirée !

21H00 :

Je suis passé chercher Marie-Astrid au V d R. Nous sommes chez Charles qui comme d'habitude nous prépare à manger! On va se changer les idées. Marie me fait lire son journal. Elle est sévère avec elle même ; un brin mazo, comme moi. On partirait bien en vacances!... Marie attend trop de tout le monde. Mais je suis là moi! Comme nous rendons les choses dures et compliquées. Nous ne faisons que des erreurs ; mais ça endurci nos coeurs tendres... Si on se laissait aller, comme tout serait beau! Si beau qu'on ne l'écrirait plus tellement on le vivrait passionnément.
Tout à l'heure je jouais aux cartes avec les deux frangines : Marie-Anne et Marie-Astrid. C'était un moment pathétique.
Comme l'occasion était belle et forte. Presque paradisiaque ; ces deux soeurs que j'aime tellement différament ; Ce qu'elles sont belles et pures, comme l'amitié. Elles ne sont pas conscientes autant que moi de tout cela.
Marie est formidable et presque enfin à moi. Il ne faut pas qu'elle lise ça!
De quoi vont être fait mes poèmes maintenant que tout va bien ? Je veux

arrêter de fumer. Je prends une branlée aux cartes ; ca fait du bien après une bonne vrai victoire sérieuse.
Graem Allwright chante Cohen. Ca me fait chaud. Je pense au concert de Renaud dans sept jours à Rouen.
Ma mère m'a souvent appelé sa récompense, maintenant elle tente désespérément de la sauver. C'est dur comme histoire. Je pense à me guillotiner parce que j'ai vu Highlander! Je voudrais le rien, le vide, le néant. Au lieu de ça, j'ai tout ; les ambitions, les capacités, les défauts et le manque d'assurance en moi.
Pourquoi continuer ? Pourquoi pas tout jeter, tout arrêter ...
Ca ne sert à rien d'écrire tout ça. Mais j'y crois, je crois en mon échec, je l'aime, c'est tout ce que je veux et le sentir jusqu'au bout.
Ce soir je rentre à pied, ça va me les faire!

Jeudi 24 février 2000

13H30 :

Je suis avec Charles chez lui. Je vais voir Marie. Elle va passer à H. Mes parents sont parti au bord de la mère avec mon petit neuveux Antoine. Mon oncle Raymond m'a téléphoné du Maroc. On a parlé Judo. Le temps est gris, couvert et humide. Il n'y a pas d'oiseaux.
Charles parle d'aller acheter une chèvre au Neubourg ; il s'imagine qu'il est le premier à y avoir penser.
J'attends quelque chose qui ne m'arrivera pas. Ca a beaucoup à voir avec Marie-Astrid. C'est drôle, elle attendait de moi et maintenant c'est l'inverse. Nous sommes allés trop loin dans notre relation. La voici solide et confiante, et étouffante...
On se doit l'un à l'autre. Mais qu'est-ce qu'on peut encore suporter ? Je la veux un peu pour moi tout seul. Je veux continuer à la guider quelques temps. Je serai tranquille quand elle aura récupéré confiance en elle et qu'elle sera entre de bonnes mains.

Samdi 26 février 2000

16H00 :

Je suis chez Charles avec Rodolphe et Marie-Anne. Marie-Astrid va arriver. Je suis bien. J'ai bien cru la perdre mais elle reste belle et bien ma meilleure amie. Quand elle va arriver, je vais la prendre dans mes bras et le lui dire. Les vacances se terminent ; mon journal continu : Hier soir et cette nuit, propagande dans les rues de Rouen, avec Sophie, Jean-Marc, Julien et Jean-François. Affiches pauvres : "Papon va bien" sur le palais de justice; "Le Pape à le Sida" un peu partout sur les pannaux. Guerre si possible à la fédération Anarchiste ;
En république l'anarchie! En vallent-ils la peine...? Semer le malaise. Ne plus laisser passer les exclamations du genre :"Quel froid aujourd'hui!"
Mais plutôt entendre : "quels droits aujourd'hui"!

Lundi 28 février 2000

13H05 :

Je m'apprête à partir pour la seconde fois au lycée depuis ce matin. Je m'y suis pointé une heure trop tôt!
Les vacances sont vraiment terminées.
Marie-Astrid vient de m'appeler. Nous sommes un peu faibles et avons décidé par téléphone, de sortir ensemble à partir de tout de suite (...)
J'appréhende notre rencontre prochaine.

17H15 :

Je suis en cours avec Larsen. On s'est encore bien maré. Il m'a parlé de sa copine Anissa, algérienne aussi. Il veut que je m'en occupe s'il lui arrivait quelque chose.
Je dois vraiment attirer la confiance.
Je me demande quelle tournure va prendre ma vie avec Marie-Astrid.
Mais il y a toujours eut Marie, sous une autre forme...!
J'aimerai m'investir d'avantage dans mes écrits.
Ca va sonner.

Mardi 29 février 2000 :

07H30 :

Marie s'éveille.
Charmente nuit passer sans trop penser...

09H00 :

Déjà une heure de passée. J'ai bien suivit le cours d'anglais. Marie doit dormir. C'est long quand même! Je pense qu'elle va être souvent là cette semaine. Je ne suis pas initié à ce qui m'arrive! Si, j'exagère mais c'est bon. J'ai quand même quelques petites angoisses.
Je vais fumer à dix heure. Les choses ne sont pas si différentes maintenant. Il va falloir affronter les autres ; car Marie et moi sommes déjà détaillés et critiqués individuellement, mais alors ensemble on va faire parler les curieux, c'est sûr. De toute façon nous deux réunis sommes intouchables.

22H45 :

Marie vient de partir. Je vais trier, relire, ranger mes écrits en tout genre. Je suis amoureux de tous mes petits poèmes qui traînent partout, ainsi que mes nouvelles en cours, mes journaux etc... Les ressentir c'est s'aimer. Aimer ce qu'on fait sans regrets. Chaque objet, chaque place involontaire donnent du charme à mon bordel.

Je viens de relire le journal depuis dimanche vingt février. Il me manque des morceaux. Je ressens que si j'étais quelqu'un d'autre et que je lisais cela, j'aurais l'impression d'un malaise.
Mon navire peut dériver mais pas chavirer.
Nous allons faire chacun un dépistage avec Marie ; il serait temps. J'ai mal à le dire mais c'est trop tard. Il n'y a plus qu'à toucher du bois.

Mercredi 01 Mars 2000 :

16H45 :

Dernière heure de galère en cours. Je ne pense qu'à Marie et aux problèmes qui nous entourent. J'ai la mine déprimée. J'ai arrêter tous les médicaments à part ceux qui aident la mémoire et qui n'ont pas d'effets secondaires sauf un peu mal au coeur ; lourd... Elle vient ce soir, demain pas cours. Demain soir Renaud. Je fume un peu.
Je me souviens avoir écrit un jours dans un de mes journaux juste avant un insolite rendez-vous avec Marie-Astrid que mes chances de survie étaient de cinquante / cinquante! Et bien le malaise est toujours le même aujourd'hui. J'en serai plus dans quelques jours.

19H30 :

Je ne suis pas marin mais je trouve que la vie sur terre est amer.

Jeudi 02 mars 2000 :

16H00 :

Je suis chez Florent et zezette, je discute avec Florent. Renaud dans quelques heures, je suis excité. Il ne fait ni interview ni autographes. J'ai vu Larsen et Anissa ce midi.
Yann et Marie-Astrid ont dormi chez moi cette nuit. Ils sont repartis. Je la revois demain soir et on projette d'aller samedi au bord de la mer. Mes nuits sont merveilleuses en ce moment. C'est une semaine de récompense : Marie-Astrid et Renaud. Bientôt les résultats de nos dépistages.

Samedi 04 mars 2000 :

18H30 :

Je suis avec Marie-Astrid dans sa chambre, on revient de la pêche (dans les étangs de Fontaine-Heudebourg) , avec Marie-Anne, Sophie et Aurélie. Yann et Charles sont passés.
Ce soir ont mange chez les Maries, après on verra.
Les poissons sont terribles, et nous mal-habiles.
Marie a beaucoup écrit, elle aussi. Mais elle en a brulé aussi.
Moi je me déchire un peu chez elle ; tout à l'heure, je n'étais pas trés à l'aise dans la salle à manger ; Marie-Anne massait vite fait le dos d'un ami

de leur famille et s'est esclafée tout haut : "oh il est tout dure, il est comme Alexandre"... devant le père.

Lundi 06/03/00 :

01H45 :

Je n'ai pas écrit dimanche, j'avais trop à faire avec Marie : promenade, déjeuner chez elle, dîner chez moi et vadrouille avec les autres. La nuit dernière, on a tous dormi dans la chambre de Marie! Yann et Marie-Anne sortent provisoirement ensemble, au grand bonheur de ma belle frangine et Charles refleurte avec Aurélie...

mardi 07/03/00 13h30

On distribue les sujets du bac blanc de géographie.
Larsen est venu nous réveiller comme souvent. Il m'a dit : "oh ça m'emmerdait ce matin ; l'étude de cas de commerce, j'y suis pas allé ".
Je lui ai répondu : "non, toi non plus ! "
On s'est bien marré.
C'est vrai que je suis parti au bout d'un quart d'heure, écroulé !
Après on a pick-nické tous les trois devant la gare. Je retrouve Marie-Astrid tout à l'heure, dans une heure.

04H10 :

Marie-Astrid dort, moi je me lève dans trois heures. Trois heures de sommeil pour douze heures de cours! Plus une heure et demie de judo. Marie fait des mmm Je vais me tourner pour la regarder, ca va m'endormir.

Mercredi 08/03/00 :

22H00 :

Je vais me coucher, heureux. Marie ne vient pas ce soir. Nous ne pouvons pas partager la grande nouvelle : Marie est négative au VIH. Il n'y a plus que moi, il me faut attendre vendredi.
Axelle est libre maintenant. Elle me l'a appris en même temps que je lui dise pour Marie et moi!
Je ne suis pas allé au bac blanc de philo ce matin. Je me sens si bien maintenant, je voudrais que ça continu comme ca.

Samedi 12/03/00 :

Encore la nuit

Je suis chez Marie, elle dort, le chien aussi. On est retourné pêcher ce vendredi. Marie-Anne et Yann dorment ensemble dans la chambre de Marie-Anne. Tout va bien. Sauf pour Charles ; Il ne comprend pas qu'Axelle ne veuille plus de lui ; selon lui, elle s'est servie de sa gentillesse et a abusé de son innocence. Bref, le voila un homme maintenant.
Marie-Astrid m'a dit qu'elle allait arrêter le tertian. Comment ne pas être nostlgique.
Mon caleçon, que j'avais mis en abat-jour sur la lampe de chevet pour ne pas troubler le sommeil de Marie à pris feu. J'ai réussi à maîtriser la situation mais avec l'odeur de brulé, Marie c'est quand même réveillée, heureusement pour moi, dans son demi-sommeil elle ne pouvait pas m'engueuler. Je me désaltère à la bierre et je viens de pisser dans la bouteille vide.
Marie vient de se réveiller en sursaut et a crié : "Putain ca sent le cramé" ; je l'ai rassuré et elle s'est rendormie.
J'aimerai lui faire l'amour encore et plus longuement...
Sur son bureau, des photos d'identité d'amis, des plaquettes de tertian, des cendriers et un caleçon cramé!
La petite fenêtre est ouverte, elle laisse glisser le vent frais de mars et le calme de la campagne. Je voudrais fumer encore plusieurs cigarettes, boire un petit peu et écrire, écrire puis m'endormir bien prêt d'elle.
Je suis nu, j'ai légèrement froid ; les quelques bouteilles d'eau de toilette alignées sur le bureau me rappellent l'attention, le confort, la séduction ; déjà oubliés après l'action passionnée.
J'ai envie de quelque chose. Peut-être d'un join, je ne sais pas. Sur les murs, des cartes postales vieilles et pleines de nostalgie. Un miroir, une glace, de banales diplômes et sur le conduit de cheminée, une gravure ; Une jeune femme portant en hauteur un large plateau de fruits. Dans l'autre coin de la pièce, une simple bibliothèque accueille Jules Vernes, Hervé Bazin, Guy de Maupassant, d'autres et quelques biblos. Il y a une chaine HIFI, quelques disques et un radiateur.
Hors des couvertures, le froid devient désagréable. ma prochaine cigarette sera la dernière de ce vendredi déjà loin.
Dans ma tête Marie-Laforêt chante encore pour moi.

Lundi 13/03/00 01H30

Mon journal continu sur word (mon père me donne son portatif). Aujourd’hui, enfin hier maintenant, j’ai passé la journée avec Marie-Astrid (on s’est réveillé chez moi à H), Marie-Anne (ma belle-frangine), son chéri (mon gros Yannou) et Charles.
L’après-midi on a flâné chez Charlot, on a pick-nické à Louviers, puis nous sommes allé chez Alan, un pote de Louviers (on a joué au foot sur le parking, on s’est fait engueuler alors on a regardé le concert des

Béruriers Noirs à L'Olympia en 89).
Ensuite on est passé chercher Vincent à P et nous avons terminé la soirée chez Charlot toujours.
Demain matin ma mère m'accompagne à Rouen chez moi, je commence les cours à 13H30.
Je ne révise pas le BAC tellement je suis bien avec Marie. D'ailleurs je ne suis pas rentré à Rouen ce soir pour être avec elle.
Le week-end prochain c'est l'anniversaire de Chouchoune (32 ans), je vais me sentir à l'aise pour la première fois par le précieux fait que je serai accompagné comme mes soeurs le sont depuis un moment.
Hier, enfin avant-hier (samedi), Marie, la belle-frangine, le beau-frangin et moi étions à Rouen pour voir le musée de l'histoire naturelle mais il était fermé depuis décembre définitivement).
Finalement j'ai pu montré ma chambre à ma belle-Marie-Anne), ensuite on est revenu sur Louviers, mois je suis allé voir le psychiatre G à Evreux pour lui montrer à quel point j'allais bien maintenant et le remercier. Je l'ai un peu déstabilisé, au point qu'il s'est lâché à s'exclamer : « ah ça vous êtes pas con! ». C'était un bon moment.
Le soir nous étions chez Marie tous; après nous deux nous sommes retrouvés à H...

14H00 :

On se marre bien avec Larsen en économie. On a eut cinq tous les deux au bac blanc! Le bac sera noir...

Mardi 14/03/00 :

08H00 :

Je suis en cours, à coté de Sebastien, toujours trés stoïque. Il n'avait pas son livre d'anglais.
Marie m'a appeler avant d'aller au boulo. Elle conditionne du parfum à A.
Hier soir, c'était bien.
Il y avait Vincent, Angèle, Grégoire le contestataire de ma classe avec sa gratte, Yann, Charles et Marie-Astrid. Tout ça chez moi, dans dix-sept mètres carrés!
Larsen n'est pas là. Les profs se mettent en grève. Grégoire et Jean-Baptiste m'ont croisé ; comme toujours, ils sèchent.
Vincent est venu, pour rigoler il m'a pris une plaquette d'Imovanes et l'a avalé ; ca ne lui a rien fait.

JEUDI 16/03/00 :

03H00 :

Je reviens du SNOOKER, rive gauche où s’est déroulé notre tournoi de POOL pour une action du BAC. C’est à moitié réussi ; environ 700 Fr reversés à Handicap International.
Cet après midi j’avais laissé l’appart à Larsen et Anissa. Le groupe de Larsen n’a pas cours le mercredi a.m..
Demain, enfin aujourd’hui, pas cours : grève.

Vendredi 17/03/00 :

19H30 :

Je suis dans ma chambre, chez mes parents à H. Je vais avoir du mal à contenir mon chagrin à table ; en repensant à ces dernières heures passées à essayer de garder ma copine...en vain.
J’ai beau me remettre en question dans tous les sens possibles, je n’ai commis aucunes fautes ; A part celle d’y avoir cru...Alors je suis déçu.

Lundi 20 mars 2000 : *PRIMPTEMPS*

14H00 :

Je suis en cours avec ma meilleure amie au lycée, M. On a parler du tournoi de billard qui n'a pas trop mal marché ; le cours est simple; Le budget de l'Etat.
Mille-cinq-cent milliards de budget pour presque deux mille milliards de prévision...(Sans commentaire)
Le week-end dernier, Marie-Astrid m'a quitté et s'est enfuie à pied. On l'a attendu chez elle ; Marie-Anne (sa petite soeur), Yann son copain, charles et moi.
Samedi matin, elle est revenue, nous avons parlé et s'était reparti. On a flanné l'après-midi chez elle. Ensuite nous sommes allé chez mes parents pour les trente deux ans de Sandrine, ma grande soeur. Nous avons dormi à H.
Dimanche on a ramené ma soeur à Paris, on a passé l'après-midi chez elle, le soir on est sorti dans Paris, puis nous sommes rentrés chez Marie-Astrid où nous avons passer la nuit.

Mardi 21 mars 2000 :

08H20 :

Vingt minutes de retard au cours d'anglais. En plus je n'ai pas mes affaires.
J'ai les cheveux en pagaille, mais qui pourrait deviner que j'ai dormi un petit peu recroquevillé sur la moitié de mon lit simple, inocupé par Axelle...

Petit dèj, pétard, Pink-Floyd, retard!
Il n'y a pas grève en fait. Je répond vite fait à une question de la prof, ca fait bien. La classe est calme et clairsemée. Je viens de rencontrer une fille qui voulait du feu.

Jeudi 23 mars 2000

08H00 :

Je suis dans la chambre de Marie-Astrid qui vient de partir au boulo avec sa blouse. Ma belle maman revient tout juste et va m'accompagner à la gare du V d R vers neuf heure en même temps que Marie-Anne qui est en stage à la crèche de L. Je commence les cours à treize heure trente. Marie-Astrid a beaucoup dormi, normal la nuit! Ce qu'elle est belle et bien réelle! Bon, je vais aller rigoler avec la belle frangine en prenant notre petit dèj.

Mardi 28 mars 2000 :

13H30 :

Vingt-huit jours un moi de mars.

Marie m'a quitté pour la seconde fois hier. Je m'en suis coupé les cheveux! Avec des vieux siseaux devant ma glace.
Elle m'a rappelé ce midi et elle revient ce soir à condition que je retourne au lycée. J'y suis! Au côté de Larsen, tout va bien.

Mardi 04 avril 2000 :

10H30 :

Je suis en cours, ça faisait longtemps! Larsen n'y est pas... Marie-Astrid se démène sûrement à l'usine. Elle craint de ne pas pouvoir avoir d'enfant.
Le rohipnol est efficace. Marie m'en proposait quans elle voyait que je ne pouvais pas dormir. Maintenant que ça m'est prescrit, elle désaprouve.

Mercredi 05 avril 2000

08H00 :

Marie-Astrid et Yann sont passé chez moi hier soir. Ils ne sont pas restés longtemps.
Ce soir je vais à A, je dors chez Marie, je récupère ma guittard à H et je reviens demain matin.
Samedi soir prochain, nous sommes tout les deux conviés à l'anniversaire

de Marie de ma classe dans une pizzeria à Rouen.
Mon traitement est parfait. Ce soir je dois téléphoner au psychiatre pour le lui dire. Je n'ai plus qu'à acheter trois roses!

Lundi 10 avril 2000 :

20H00 :

Je suis avec mon abeille, Denis (frère ainé de Charles), Marie-Anne, et Charles, dans sa chambre. On est bien, sauf Marie-Anne qui a faim.

22/04/00

Besoin d'écrire :

Quand je suis allé au V d R en scooter, c'était pour aller chercher Marie en temps que son meilleur ami et sans arriere pensée. Mon but était alors de la ramener chez ses parents et de bien être présent pour elle jusqu'à ce qu'elle aille bien. Le problème est que j'en suis alors tombé amoureux et nous en sommes arrivés ainsi de suite à sortir ensemble. Depuis le vingt-huit février j'aurais connu le meilleur et le pire. Mais aujourd'hui, c'est ma fête!!! Marie-Astrid à retrouvé des photos d'Axelle dans sa voiture (dont je ne connaissais pas l'existance) ; sans doute avait-elle voulut les nous montrer et les a oublié dans la voiture de Marie. Toujours est-il qu'elle me les a balancé à la figure et s'est cassée. Je n'ai plus envie de vivre.

Mardi 09 mai 2000 :

13H30 :

Mon journal reprend provisoirement. Il faut que j'ordonne mes prioritées. Je suis vêtu de vert : jean kaki, tee-shirt vert à manches longues presque fluo et un pull lèger en laine beige autour de la taille avec des chaussures datante de quelques mois, représentatives de mon week-end mouvementé. Mes cheveux sont trés courts mais déjà en pagaille.
Il y a plusieurs problèmes à encaisser.
J'aurai quitté Marie-Astrid plusieurs fois mais je ne me souviens que de la dernière. Je sais par ailleurs que nous sommes toujours ensemble. Tout à l'heure, après le lycée, elle viendra me voir ; il semble qu'elle ait quelque chose d'important à me dire. Je me demande bien quoi. J'ai honte d'en être encore là dans ma vie.
Les gens que je n'aime pas, comme il y en a beaucoup autour de moi en ce moment, me paraissent tout à coup si doux, si gentils...!
Je suis pour la première fois de ma vie au bon endroit, au bon moment.
Le calme et la sérénité de ma classe m'encourrage à reprendre le dessus.
Voyons, si je ne m'emporte plus...

Ah oui, j'allais oublier de parler de ma gaffe de ce matin : Je me lève à l'heure où le réveil sonne alors qu'il ne fonctionnait pas. J'avais en tête que je m'étais endormi avec quelqu'un chez mois (dans ma piaule) ; il s'agissait de Charles qui m'avait enmené à Rouen, mais qui était parti ensuite, au moment où je me couchais. Donc au réveille, je m'étonna d'être seul et me mis en quêtte de trouver Marie-Astrid ; ce qui n'était pas dur dans un si petit studio, elle n'était ni dans mon lit, ni dans ma salle de bain, ni écrasée en bas de ma fenêtre ; et la porte était fermée à clé de l'interieur.
"Aurais-je rêvé pendant deux mois, que je sortais avec une jolie rousse... Non, j'ai son téléphonne en tête, ca n'est pas un rêve."
Donc je l'ai appelé :
_"Bah, je suis chez moi " me répond t-elle!
_ "Mais quand es-tu partie ?"
_ "Comment ça?"
_"Tu n'as pas dormi chez moi?"
_"Tu es fou, arrêtes les médicaments"
Et voilà mon insolite gaffe.
Hier, alors que je me changeais les idées en me promenant avec Charles, l'ex de Marie m'a appelé ; il m'expliquait que lui n'avait pas réussi à la garder et il ne comprenais pas que je m'en sépare.
C'est vrai qu'apparement elle m'aime et c'est bien la première.
Il est désonorant et humiliant pour moi qu'elle continue de se confier à lui, de l'aider et moi de consentir à ça par amour et quand je craque, il arrive à me remettre avec pour son bien à elle ; ce qui est de trop car s'il n'était pas là je ne craquerais pas.
Je disais que si je ne m'emportais plus ; mais attention, ce que j'appelle m'emporter ne va pas bien loin, mais si je ne le fais plus, peut-être que les problèmes vont s'estomper doucement.
Mes parents, en plus de me soutenir pour le bac et être bien avec Marie-Astrid, m'encourragent à prendre rendez-vous avec le docteur en ethnologie que j'ai déjà rencontré pour une action de l'examen à Nanterre, et avec l'antropologue de la fac de Mont-st-aignant à Rouen, à qui je suis recommandé par ma prof de philo. Mais je crois qu'objectivement il me faut dabord le bac avant. Ce qui n'est pas si simple quand on déteste le commerce.
Je ne suis dépendant que du cannabis et je n'en est plus. Je ne compte pas en rechercher.
Il y a le tabac qui me chatouille en ce moment. J'ai toujours cru savoir maîtriser ma consommation, mais là je suis piégé.
Et je risque de rester piégé pour d'autres drôgues comme Marie-Astrid.
Oui je suis méchant. Quoi de plus normal après la honte, la frustration, les angoisses.
J'ai toujours cette sensation d'être victime innocente mais peu combatrice.
Si la drogue ou le Sida ou quelques dangerosités similaires humaines ou artificielles s'approchent de moi, je suis en péril.

14H30 :

On m'a prêté un autre stylo, sous le regard révulsé de quelques jeunes pucelles.
Je remets en question la vie comme toujours. J'ai eu tendance à me dire ; la vie est merveilleuse puisque c'est la seule chose qui existe. C'est une chance sur des milliards de vivre. Mais si la vie est un calvaire comme pour moi en ce moment, je pense à la mort, donc à n'être plus.
Si on décide de mettre fin à sa vie, c'est que au moment même où on le fait, on est le plus libre au monde.
Le plus heureux, le plus malheureux ; c'est discutable mais le plus libre, c'est celui qui veut avoir le choix et qui l'a. C'est mon cas...et ca ne me rend pas plus heureux ou malheureux!
Il faut que je me reprenne.
Il ne faut surtout pas que j'ai de haine ni que j'écarte qui que ce soit. Car les problèmes reviennent au galop.
Ma classe est jeune, lamentablement jeune. Je n'ai rien à y faire, puisque je ne sais même pas de quoi on parle. Pourtant ca me fait garder les pieds sur terre.
Des gens comptent sur moi ; Marie-Astrid, mes parents, les gens à qui je parle et mon psychiatre (dont je ne sais plus comment me débarraser). Alors pour ne pas l'écarter comme je dis, il faut que je lui donne envie de le faire.
Une fille de ma classe vient de me regarder d'un air inquiet ; vraiment. Je n'ai pas envie que l'on s'en fasse pour moi. Je sais que je suis dépressif, mais suis-je en train de rechuter ?
Dieu seul le sait! Mais pas le psy on dirait.
Quand ca va bien, j'ai de l'humour et de bonnes idées de sénario, de roman et de pertinantes crittiques comportementales des hommes et des êtres vivants.
Je ne me souviens plus ce que c'est de ne pas avoir de problèmes ; peut-être que j'en ai toujours eu. Mais là je me sens étouffé, piégé, trop loin de mes ambitions.
Je ne sais pas si j'ai trop de petits problèmes ou un gros problème. Peut-être que je ne fais que découvrir la vie.
J'ai complètement besoin de quelque chose mais quoi ?
Peut-être que j'ai tout mais dans le désordre... il y a bien quelque chose à faire !
J'ai besoin de toute ma personne donc plus de médicaments et plus de cannabis.
Du sommeil, de bons repas, de l'air, des conversations ; voilà ma nouvelle reçette. J'ai besoin d'ordre tout à coup, moi qui voulais l'anarchie.
Je viens de comprendre quelque chose : il n'y a sûrement pas de parfaites façons de voir les choses, d'interprèter et d'agir mais une parfaite armonie à trouver en soit. Il faut dire que ces derniers temps, je n'étais plus en accord avec mon propre caractère, mes rêves et mes capacités.
J'aimerai entendre ce que l'on dit de moi en ce moment.

12/05/00

10H30 :

Je suis en anglais avec Pierro. Les préparatifs du bac s'entrechoquent. Entre déceptions sentimentales, amicales et sociales, il faut penser à l'avenir. Je viens de parler à ma prof de philo qui est très jeune et qui ne m'est pas indifférente. J'ai des chaussures marrons, un jean gris, un tee-shirt blanc et rouge coca-cola (pour rire), une chemise bariolée noire, jaune et mauve et une écharpe rouge, jaune, marron, bleue et blanche! Une fille en me faisant la bise a dit que j'étais doux. Et que Pierro il pique!

11H00 :

C'est mon premier cours de maths en an deux mille, je sais, il n'y a pas de quoi être fier. Mais c'est aussi assurément le dernier de ma vie. Celà m'émeut !!
Tant d'efforts pendant dix huit ans pour s'apercevoir que l'on avait mieux à faire...
Il sagit de probabilités, justement...!

Dimanche 28 mai 2000 :

12H00 :

Je suis avec Marie-Anne et ses parents sur l'autoroute pour Sartrouville. Nous allons voir Marie-Astrid qui est pour un bout de temps chez des amis de ses parents, ainsi loin de mauvaises fréquentations et proche de son nouveau boulo.
Marie-Anne s'abrutie de musique pendant que j'écris, en admirant les derniers morceaux de verdure.
Sur la route, quand on ne conduit pas et qu'on observe tout, on est normalement appelé à réflechir à notre époque dont beaucoup pensent que plus rien ne tourne rond. Mais la vie est toujours aussi belle, sans démagogie. En tout les cas si l'on part du principe qu'on peut y mettre fin quand on le veut, alors on peut y voir le beau.

Mardi 30 mai 2000 :

13H30 :

Je commencerais par dire non pas que que les gens réflechissent peu, mais qu'ils réflechissent vite.
Le "dégourdi" par exelence est niais d'efforts n'aboutissants qu'à de la

réussite superflue.
L'"empôté" par experience trouvera à se défendre de douloureuses remarques de ses concitoyens.
C'est ainsi qu'un dégourdi peut se trouver blâmé d'un empôté et exploité de lui.
Ainsi, l'un et l'autre se sentent continuellement plus intelligents puisque le "dégourdi" exploité se sent utile et "l'empoté" content d'exploiter.
Prenons maintenant deux empotés ensemble : Laurel et Hardi, quoique l'un commandait l'autre, leurs travaux étaient éxécrables.
Et deux dégourdis ensemble ? Bonie and Clyde Des brigants voilà tout!
Les dégourdis sont en prisons... Pourquoi ? Parce qu'ils sont efficaces et que l'éfficacité ne sert qu'aux empotés qui les conditionnent.
J'aime être les deux.
Mais, l'ultime jugement dont sont sûrs les croyants, se passe sur terre juste après la mort. Le défunt n'en a nul oreille et seuls les restants se partagent la réputation.
D'où l'idée de faire bien, de grandes choses, qui laissent à dire long ensuite et donnent envie de faire de même.

Mardi 06 juin 2000 :

14H00 :

Départ de la gare de Rouen pour Saint-Lazare-Sartrouville. Je me sens bien vivant à deux jours du bac... Je lis entre autres Andrée Glucksman : "La fêlure du monde". Je vais voir Marie, heureux.

Vendredi 09 juin 2000 :

23H55 :

Je délire d'épanouissement intellectuel pendant que ma bien aimée se lamante loin de moi.
Demain soir je la retrouverai.
Minuit va sonner en même temps que demain et mon sommeil de conseils en jouira entre deux.

Dimanche 18 juin 2000 :

03H25 :

Marie-Astrid dort mais d'une façon plus qu'agitée, elle vient de tomber du lit! Et moi con, je me suis marré!
Elle s'est remplie un verre d'eau pendant que j'allumais la lumière, elle a titubé en se cognant du lavabo au lit comme saoûle, je voulais parler un peu, lui demander si ca allait mais elle était comme somnenbule, elle s'est recouchée sans broncher, sans m'entendre, sans me voir.
Nous sommes dans un hôtel à Bezon. Elle s'est mise de l'auto-bronzant

alors elle est toute marron.

Dimanche 16 juillet 2000 :

15H00 :

Je me ressource à H depuis quelques jours. J'ai laissé l'hôtel à Marie, je l'ai définitivement quitté.
Mon père rempli le bassin des poissons, et ma mère taille les rosiers.
Bien sûr, je n'ai pas eu le bac (mais tout de même 14 en philo).
Nos anniversaires respectifs à Marie et moi ont été couronnés d'engeulades, de raté etc.
Je vais repasser le bac sur Paris l'année prochaine. Ma vie n'a rarement été aussi lamentable. Mes parents partent en vacances, pas moi. J'ai laissé toute mon énergie à Marie-Astrid. Je ne fais plus que manger et dormir. Le positif est qu'il ne fait pas beau ; le vent, la pluie, l'orage apaisent. D'ailleurs le temps est tout azimut partout dans le monde. Des simples parlent encore de Dieu. Pendant que des compliqués font péter du nucleaire dans le pôle.

Jeudi 27 juillet 2000 :

Mon journal est éparpillé un peu partout où je suis passé. Ce dernier paragraphe ci-dessus m'amuse, vu la différence de date. J'ai bien trouvé une chaussure à mon pied confortable mais il me manqua l'autre ! Bref , cela aurait pu être le panard si ma bien aimée n'avait pas été Marie-Astrid...
Etrange affaire que de tomber amoureux de sa meilleure amie. J'ai été très con pour rien parfois et impardonnable pour rien souvent. Elle, à été exécrable avec moi. Mais c'était souvent émouvant.
Je dis n'importe quoi, c'était hallucinant. De toute façon j'ai tenu mon journal régulièrement en manuscrit, une grande partie est dans le sien! A elle, parce que je ne lui cachais rien.
Le bilan, j'ai honte à l'écrire, c'est que je n'ai plus d'amis, pas mon bac, plus de joie.
Je ne fume plus, je ne bois pas, je vois Jacquy de temps en temps. J'ai vu Karl, Mon vieux pote du collège ST-L. Il veut m'inviter demain à une Teuf qu'il fait mais comme disait Tony "ça ne me dis rien" ! D'ailleurs j'ai appris il y a quelque temps qu'il serait sorti et envolé.

Samedi 12/08/00 :

10H00 :

Ma mains bloque déjà avant de me trahir. J'ai lu "le monde de Sophie" de Jostein Gaarden.
Quelle honte !...

Je ne peu plus écrire depuis quelques temps. Je pleure tous les jours à cause de Marie-Astrid ou d'autres choses tristes.
Tiens, mes parents reviennent de courses. Il y a Mamée avec eux (ma grand-mère maternelle), elle a un oeil vitreux et l'autre bizarre. Ce qu'elle dit est inécoutable.
Plus je pense aux femmes et plus je suis déçu. Même les matchos ne me fond plus rire.
J'étais heureux avant qu'ils arrivent, heureux de les voir arriver et maintenant triste. Ils vont essayer de faire un barbecue en attendant Charlotte et Willy (ma soeur et son mari).
Je suis hystérique entre deux sanglots. J'ai plein d'idées mais je ne peux pas les écrire.
Je repense à Sonia étrangement. C'était une artiste peintre de ma classe en BEP.
Je regrette de l'avoir refoulé de mon coeur, elle qui était si pure.
Moins je crois en DIEU et plus je comprends la religion : aimer une seule femme bien, son prochain, respecter autrui, se respecter soi-même etc. ... ça n'est pas si idiot que ça. La religion a du être inventée pour des gens faibles comme moi.
Je ressens désespérément l'envie que les choses aillent bien partout mais n'est-ce pas déjà le cas ?
D'autre part, je ne pense qu'à moi mais je m'y retrouve.
Penser à moi pour aller mieux et puis penser aux autres ensuite pour les aider pour que tout aille bien !
Dire que j'ai vingt et un ans en écrivant ceci ; Quand je pense à La Boetie !

Dimanche 13/08/00 :

08H15 :

J'ai mal au crâne, dans le dos et au ventre. Je ne sais plus quoi faire . Je rêve beaucoup. Mes parents malgré leur gentillesse, m'énervent beaucoup.
Il sont trop gentils justement. Comme tout allait bien quand je fumais !

Mercredi 6 septembre 2000 :

Un petit besoin d'écrire.
Quelle merde ! Je suis seul au monde. Je suis très agressif avec les gens. Pourquoi ?
Tous mes vêtements sont moches ou déplaisants. Mes cheveux sont en désordre et forment une touffe bizarre. Je ne me nourrie que mal. Je n'ose presque pas bouger. Je n'arrive même pas à écrire correctement. Je ne fais rien ou n'importe quoi. Je crois que je fais peur. Mes parents font une drôle de mine.

Je crois aussi entendre mes voisins de palier dirent que je suis çinglé, fou, bizarre etc... (Ils n'ont peut être pas tord!)
Donc, il me faudrait m'acheter des vêtements, aller chez le coiffeur, sortir un peu et trouver une passion! Je crois que je me complique bien la vie. Je manque de confiance en moi. Je suis pourtant honnête ; trop peut-être.
Tout à l'heure, j'ai acheter une baguette et la boulangère a baisser les yeux comme par compassion.

Mercredi 13/09/00 :

13H30 :

J'ai rêvé que je tuais des gens, à grands coups de couteau à pain, en plein dans les ventres et parfois à plusieurs reprises. Ils étaient nombreux et j'avais peur d'eux. Je n'ose pas écrire ce que j'en pense.

Samedi 30/09/00 :

Je meurs de faim et n'ose pas sortir. Je suis heureux comme ça. Quelle misère !

Lundi 16/10/00 :

Un gros besoin d'écrire :
Je ne fais que penser, penser, je me souviens de trop de choses, je ne sais plus ce qu'il se passe d'important ou non dans le monde ni ce qui est bien pour moi.
J'ai bien la sensation de ne pas être dans la norme, ni physiquement ni mentalement, ou trop peu intelligent, ou comme hypnotisé...
Je crois que je louche parce que je vois mon nez quand je lis ou que j'ai un strabisme quand je suis devant la glace.
J'ai honte de sortir, de parler, de me taire, bref de moi.
Je suis malade, diharée, liée à une malnutrition engendrée par mon problème d'adaptation qui remonte il me semble à la prise de conscience de l'aveuglement dans lequel je baigne depuis mon enfance.

Vendredi 20/10/00 :

21H30 :

Retour à la case départ : Y,
depuis lundi matin. Ils me bourrent de calmants pour que je dorme.
Je voudrais voir mes parents, j'ai trop besoin d'eux. (bien qu'ils m'aient emmené de force, mais pour mon bien). J'ai des changement d'humeurs à caractères psychotiques.

Samedi 21/10/00 :

09H45 :

Charlotte et les parents doivent venir cet après midi.

Mardi 7/11/00 :

15H45 :

Aujourd'hui, j'ai fait : Gym, piscine.
J'attends mon père pour environ 16H30, ce qui veut dire 17 ou 18H !
Ma voisine de la chambre d'à côté vient d'entrouvrir ma porte et l'a refermé. Je lui est gueulé dessus et elle m'a répondu : "Excuses-moi, je me suis trompé de porte."
En fait, elle doit vouloir me piquer des cigarettes.

Mercredi 8/11/00 :

18H00 :

Maman vient de passer me voir. Ce soir j'ai demandé à manger en chambre. Je boude ! Je ne sais pas quoi faire. Je m'inquiète de mes écrits répandus partout où je vais.

Mercredi 15/11/00 :

20H30 :

Il y a beaucoup de monde ce soir, dans le salon, je me demande avec qui discuter.

Vendredi 17/11/00 :

17H45 :

Toujours hospitalisé. Ma mère vient de m'apprendre que mon père avait une surprise pour moi ; Il s'agit de deux chatons.
Quelle idée !
Je repense brusquement à Marie-Astrid...

Samedi 18/11/00 :

21H30 :

J'entends une femme raconter sa misère à l'infirmière dans le couloir.

Vendredi 24/11/00 :

17H05 :

Maman et Mamée viennent de partir. J'ai peur de deux types dans la clinique ; si bien que je suis réfugié dans ma chambre (n° 29). J'écris dans la peine ombre, la nuit tombe.
Il faut que je prépare mes affaire pour ma permission de ce week-end.
Je n'ose même pas tirer la chasse.
Je pense à ma sortie définitive, comment sera t-elle ?

18H00 :

J'entends les clés de l'infirmier : Signal que je vais bientôt avoir mon traitement. Je lis BARJAVEL (La nuit des temps), sans doute le moins bon de ses livres mais je n'ai que ça.

19H45 :

J'ai bien mangé, je sors de la caffete, j'ai fumé deux cigarettes. Je serts la main aux deux types qui me font peur pour leur faire croire qu'ils ne me font pas peur !

18/12/00 :

19H30 :

Premier jours à H 22.
Je suis creuvé, malade, shooté.
Au dessus de moi, une superbe reproduction de Monet entourée d'un beau cadre en meurisier.
Trois mois! Trois mois à faire içi ; j'espère que c'est le bon choix pour moi. J'ai peur.

19/12/00 :

09H00 :

J'ai bien dormi, j'ai pris mon petit déjeuner et mon traitement. Ce matin je dois revoir le psy, essayer d'avoir ma ligne téléphonique (dans ma chambre), pour me faire faire envoyer mes cours par correspondance, toujours pour le bac.

14H30 :

C'est l'heure du repos, je suis dans ma chambre.

19H50 :

J'ai toujours la diharée et j'ai encore faim.

20H00 :

Je ne me sens pas bien içi, on ne s'occupe pas de moi et j'en ai marre.
Il y a une fille de 19 ans mignone mais elle ne semble pas vouloir de moi.
Elle est içi depuis trois mois, c'est le temps que je me suis fixé.

Mercredi 20 décembre 2000 :

08H00 :

Je crois avoir bien dormi, dans une demie-heure, j'aurai le choix entre d'abord prendre mon traitement, puis mon petit dèj, ou l'inverse. Je vais faire le contraire d'hier pour voir la différence, puis j'irai à la gym à dix heure.

15H15 :

Je pleure à moitié, je m'ennuie terriblement. Je n'arrive pas à avoir de shampoing, ni de savon, ni mes cours.

17H50 :

J'aurai mon shampoing et mon savon demain matin. Je mange une

pomme.

Jeudi 21décembre 2000 :

09H40 :

Je me bats pour obtenir ces foutus produits de toilette.

19H30 :

Je viens d'avoir un mauvais entretien avec la psychologue. J'ai peur que ça change quelque chose à mon séjours. J'ai une perte d'inspiration.
J'hésite à aller fumer la dernière clope que Tina, une patiente, m'a offerte. Elle est arrivé le même jour.

Vendredi 22 décembre 2000 :

14H20 :

Je suis dans ma chambre. A cette heure çi c'est une obligation. Et moi bien sûr j'ai toujours papier, stylos.

Samedi 23 décembre 2000 :

05H20 :

Je n'arrive plus à dormir alors j'écris.

05H45 :

Aujourd'hui, il faut que j'achette des envelloppes, que j'aille à la gym s'il y en a. Je n'ai vraiment plus sommeil.

07H30 :

J'ai pris ma douche, je crève de faim ; encore une heure à attendre.

14H35 :

J'ai des angoisses. J'attends que l'on m'apporte le colis qui m'est destiné

de la part de mes parents.

Dimanche 24 décembre 2000 :

07H50 :

Je viens de prendre ma douche. Ca va être la première fois de ma vie que je ne passe pas noël en famille mais dans une clinique. Je vais fumer une clope.

09H05 :

Je suis dans ma chambre, j'ai bien dormi. J'ai pris mon petit dèj et mon traitement. Nous devrions bien manger, je pense, pendant les fêtes.

Lundi 25 décembre 2000 :

Je me bats pour récupérer ma lessive depuis hier soir. On dirait que je les emmerde. Il pleut.

Mardi 26 décembre 2000 :

09H15 :

Je ne sais pas quoi écrire. Ca ne va pas fort. J'ai envie de partir de la clinique mais si je le fais je risque d'être renié puisque pas guerri.

16H39 :

J'ai été autorisé à aller seul au village, m'acheter deux paquets de cigarrettes. Je me sens bien. J'entends des éclats de voix dans mon couloir. Il fait nuit de plus en plus tôt. Maintenant que j'ai des cigarrettes, j'ai moins envie de fumer.
Quand j'y pense, j'ai trop de début de nouvelles, de roman, voir de pièces éparpillées partout et interminables ; quand bien même je les retrouverais. Je n'écris presque plus de poèmes.

Mercredi 27/12/00 :

17H10 :

J'ai été seul jusquà Cambes. J'ai oublié d'acheter du chocolat.

Jeudi 28 décembre 2000 :

09H45 :

J'ai bien dormi. Je viens juste de faire de mon plein gré un petit footing de trois fois le tours de la clinique.
Je vais maintenant tenter d'aller en bus jusqu'à Bordeau cet après-midi. Je me lance des défis comme ça pour aller bien. En attendant, je vais jouer au ping-pong avec Sébastien.

12H00 :

Mauvaise nouvelle, je n'ai pas été assez convainquant pour Bordeaux. Alors j'irai à Saint-Caprais.
Pour Bordeaux, il faut que je trouve un patient que ca interresse avant samedi si je veux y aller. (par sécurité)

14H30 :

Gagné! Je viens de réussir à obtenir ma sortie pour Bordeaux demain après-midi. Par contre j'ai eu mes parents au téléphonne, j'ai trouvé la conversation assez froide...
J'ai reçu une lettre de ma grande soeur et une d'un copain.
Je n'ai toujours pas le téléphone. Le journal va continuer derrière mes cours d'anglais et de littérature (cours de la clinique) ; je viens d'écrire à sandrine.

17H00 :

Je reviens de Saint-Caprais, sous la pluie, j'ai acheté une bombe imperméabilisante, deux savons de marseille, une barre de chocolat et une boisson. J'ai oublié des rasoirs jetables.
Si il pleut comme ça demain je me demande comment va se passer ma sortie à bordeaux et surtout à quelle heure je pourai partir.

18H00 :

Je viens d'imperméabiliser plein de fringues. La fenêtre est renversée à l'envers pour aérer ; ca me donne envie de partir... Mais pour quoi faire et aller où?
J'espère que la responsable qui m'a donner la permission pour Bordeaux sera là pour confirmer demain. Car les aides soignantes n'ont pas l'air d'y aspirer. Je suis pourtant très raisonnable. Peut-être pas assez poli, ou chiant de toujours demander quelque chose.
Je commence à avoir mal à la gorge. Je repense à mes parents, j'ai peur qu'ils ne m'aiment plus.
J'entends des gens partir en voiture (ma fenêtre donne sur le parking). Il doivent se demander ce que je fout ; j'entends :"A la limite de l'idiot ou à la limitte d'une bêtise".

20H40 :

Je vais essayer de veiller un peu plus longtemps pour faire une nuit complète. Mon traitement de dix huit heure n'a pas été le même que d'habitude. J'ai un peu mal au crâne et mal à la gorge.

21H30 :

Je viens d'écrire trois poèmes en quelques minutes, je vais aller prendre mon dernier traitement de la journée. J'espère pouvoir bien dormir pour aller à Bordeaux demain, je vais m'acheter un menteau. Mais je ne suis vraiment pas fatigué. Même un peu excité.

23H55 :

Je n'arrive pas à dormir. J'aimerais ne pas avoir à demander un supplément à l'infirmière de nuit. Ah, je crois que c'est trop tard, la voilà déjà.

Vendredi 29 décembre 2000 :

11H00 :

J'ai trés peu dormi. Je ne me souviens plus de mon endormissement ; peut-être ais-je eu recours à un suplément? Je me suis réveillé sans pijama et la fenêtre grande ouverte!
Ma permission pour Bordeaux est refusée. Ou alors samedi, et avec un autre patient qui connaîtrait un peu la ville ; mais pas seul.
Je suis dégouté.

14H00 :

Mauvaise nouvelle, je ne pourais aller à Bordeaux que mercredi prochain, avec un autre patient de mon âge. Je suis révolté ; il fait super beau.
Mon rideau est tiré, sur ma fenêtre fermée. Je vais aller chez le coiffeur à St-Caprais tantôt. Je crois que mon état de santé est pire qu'à l'arrivée.

14H40 :

Je reviens de St-Caprais, je me suis acheter une grande bouteille d'une certaine boisson, une mousse à raser, cinq barres de chocolat et je me suis payé le coiffeur.
Bilan : il ne me reste que dix francs pour le week-end.
Il faudra qu'il me donnent mes derniers cent francs à la caisse de la clinique, pour Bordeaux. Il y en a pour quarante six francs aller-retour.
Pour le reste, j'ai ma carte.
Il pleut à verse tout à coup. Il ne me reste plus qu'une feuille blanche de papier. Trois, avec les versos des horraires de bus photocopiés.

J'ai donc tout ce qu'il me faut dans ma chambre : A manger, à boire, de quoi fumer et de quoi écrire un petit peu. Il faut que je diminue le tabac et l'écriture. J'en ai pourtant tellement besoin, et de parler...

Samedi 30 décembre 2000 :

Veille du réveillon!

Je suis en rogne contre les deux infirmières de garde ; elles m'ont engueulé parce que je demandais un "gaviscon" pour mes brûlures d'estomac. Je suis sorti de l'infirmerie en disant : "excusez-moi de vous avoir embêter!". Heureusement que je suis sous calments. Mis à part le manque de soins infirmiers, je ne suis pas trop mal içi. Mais je commence à avoir envie de travail, moi !
Et oui, je veux rentrer dans le système pour avoir la paix!
Par exemple, je pourais naviguer entre mon studio (proche de Paris) et chez mes parents (en Normandie), pour retaper mon chez moi tout en suivant mes cours par correspondance. Il faudrait que je demande une carte électorale, que je tienne mes comptes et paye les charges. Cela me demandera beaucoup d'organisation. Sinon, je peux toujours redevenir punk à Bordeaux!...

Dimanche 31 décembre 2000:

10H15 :

J'ai bien dormi et d'un trait, cette nuit. Il fait - 2°c dehors et du soleil. J'ai un peu mal au crâne. J'ai du mal à uriner ; j'ai parfois mal aux testicules. L'eau minérale est payante, içi alors on est un peu forcé de boire l'eau du robinet. Mon ventre grossi et dégrossi à vue d'oeil. Je fais quelques mouvements de gymnastique seul dans ma chambre, des trucs de filles ; ca ne change rien. Je crois que les femmes de ménage arrivent, je quitte ma chambre.

11H50 :

J'ai pas mal joué au ping-pong ce matin, avec Sébastien et d'autres. Je n'ai plus beaucoup de cigarettes. Je viens d'apprendre que l'on avait le dimanche, exceptionnellement le droit d'aller au village le matin, pour les cigarettes. C'est trop tard pour moi, tant pis.

17H05 :

Je pleure tout seul dans ma chambre. Je n'ai plus confiance en ma plume, de toutes façons, je suis nul en orthographe.
Je pleure, je pleure, je rechutte, je crois. Je suis si seul. Je dois sûrement bien le mérriter... Je ne sais même plus écrire. J'aimerais trouver des vieux livres vierges. J'aimerais être beau, riche, courrageux et héroïque.
La nuit tombe, il est dix-sept heure vingt-cinq. Le ciel est couvert.

Il me reste une cigarette que je compte fumer à minuit à ma fenêtre. J'attends avec impatience le dîner. J'ai intérêt à en profiter car je n'ai plus rien dans ma chambre. Ils vont sûrement nous forcer à danser sur de la musique disco bidon. J'aimerais tant être à H. et refaire la fête avec les autres ; mes anciens amis. Je n'ai donc personne sur qui compter. Je prends un air ébahi en regardant le ciel. J'ai froid, j'ai peur. Je suis de mauvaise compagnie ; je ne le fais pas exprès.

21H25 :

Nous avons super bien mangé. Dans la salle tout le monde danse sauf moi qui suis dans ma chambre, sur mon lit...
Le rideau de ma fenêtre est bien remonté jusqu'en haut pour fumer ma clope comme prévu à minuit. Il y a une émission de variètées à la télé. Je n'arrive pas à m'amuser. Il ne me reste pour écrire que deux petites feuilles blanches de rien du tout. Ca me gratte partout. C'est mal barré pour la clope, il pleut! Je meurs de sommeil. Je ne tiendrai jamais jusqu'à minuit. J'ai peur de m'endormir trop tôt est que de mauvais esprits ne me chahutent sans que je m'en aperçoive. Je vais aller regarder la télé avec ceux qui comme moi n'aiment pas trop les festivités.

Lundi 01 janviers 2001:

11H30 :

Je retrouve le goût d'écrire. Je n'ai plus de cigarettes.

16H00 :

Une vieille dame vient de me remercier pour lui avoir dit l'heure. Exactement comme dans l'histoire que j'ai commencé aujourd'hui. Il me faut absolument du papier.

Mardi 02 javiers 2001:

16H30 :

J'ai fais tourner une lessive, mais les femmes de service ne veulent pas sécher le linge au sèche-linge; elles disent ne pas avoir le temps. Alors il sèche par grande pluie sous un minuscule appenti. J'ai fais un petit scandale, l'infirmier stagiaire m'a garanti que le linge ne s'envolera pas. On verra.
Sinon je suis allé au village, m'acheter plein de cigarettes. Je vais quand même surveiller mes vêtements. Il ne me reste que quarante-huit francs. Normalement, demain, je dois aller à Bordeaux ; je m'achetterai un manteau.

17H00 :

Je viens de boire un chocolat chaud à la cafetéria, mais je n'avais pas de tiquet, l'infirmier m'a affiché en criant tout haut : "Est-ce que quelqu'un peut vendre un tiquet à Alexandre?"
Un jeune est venu me dépanner puis je suis allé m'assoire au fond tout seul.
La nuit tombante, j'irai voir mon linge.
J'essaie d'écrire alors que je suis un personnage du roman de la terre.
Mes serviettes de toilettes puent le poissons!

Mercredi 03 janvier 2001 :

10H15 :

Toujours pas de sortie pour Bordeaux! Normalement je devrais voir le psychiatre demain matin puis peut-être y aller. Je suis presser de partir d'içi. Je m'embête un peu beaucoup. Celà dit, il faut admettre que je ne suis pas encore trés bien. J'aimerais être chanteur! Il ne pleut pas, il n'y a pas de vent et pas de soleil. Donc mon linge sèche toujours dehors. Aujourd'hui ca va être une longue journée, je suis réveillé depuis cinq heure du matin.

11H30 :

Il y a du soleil, mais comme de juste mon linge est à l'ombre! Je m'emmerde comme un rat mort. Je n'ai pas trop le goût d'écrire. Je ne loue même pas de livre. Je lave caleçons, chaussettes et tee-shirts à la main, dans le lavabo de ma salle de bain, tous les jours. Je vais devoir changer de vêtements moins souvent, vu la galère que c'est pour la lessive. Cet après midi, j'irai à Cambes pour changer, après la sieste.

13H45 :

Je viens de décrocher mon linge encore trempé pour le mettre à sécher dans ma chambre ; il y pend partout de mon linge en abondance. La psychologue veut me voir dans un quart d'heure.

14H40 :

Je reviens de l'entretien ; ca va. Je m'aprête à partir pour Cambes. J'espère qu'on va me laisser y aller. Je n'ai rien de vraiment chaud et sec à me mettre. De toute façon, j'en est ma claque des lessives ; je vais commencer à devenir sale!...
Voyons combien il me reste : quarante six Francs cinquante. Il dois me rester trois unités sur ma carte téléphonique. Je pourai appeler chez moi.

17H00 :

Je reviens de Cambes, il n'y a pas de distributeur à billets alors j'ai

acheter directement une cartouche de cigarettes et j'ai bu un verre de ma boisson préférée. J'ai essayé d'appeler à la maison, ca ne répondait pas alors je me suis servi de la touche verte, mais après avoir laisser mon message, j'ai oublié d'appuyer sur la touche *!

19H30 :

Je vais bien. Mon linge est toujours trempé et dehors. Aujourd'hui, j'ai eu ma trés grande soeur au téléphone. Il y a un cours de littérature de deux heures. Je n'y vais pas je suis trop creuvé. Je vais prendre mon traitement de bonne heure. C'est à dire à neuf heure moins vingt ; dans une bonne heure. J'ai croisé le type avec qui je dois aller à Bordeaux demain, mais on ne s'est pas parlé, et personne, chez les médecins et aides soignants ne m'en a parlé. J'espère que ce sera OK, j'ai un peu le trac.
Normalement, je dois recevoir un colis de mes parents demain avec du chocolat dedans. Qu'est-ce que je peux être ridicule ; ce que je hais les gens ; ce que j'ai honte de moi!

Jeudi 04 janvier 2001 :

11H30 :

C'est d'accord pour Bordeaux demain avec l'autre, sa copine et une jeune femme de trente et un ans (c'est moins sûr pour elle). Il fait beau.
Il faut quand même que j'organise ma journée de demain : Manger plus tôt que les autres le midi ; pour avoir le bus de midi ciquante quatre. Il me faut quarante six francs pour l'aller et le retour. Il me faut revenir vers dix huit heure.
Hier, je suis allé à Cambes, où j'ai acheter une cartouche de cigarettes, ce qui me permet d'avoir de la monnaie en en vendant un ou deux paquets.

17H20 :

Je suis furax ; on me réveille en pleine sieste pour une expedition "aller retirer de l'argent à Créon ou une autre petite ville". Et pour une patiente qui ne trouvait pas de distributeur adapté à sa carte bancaire, il nous a fallut aller jusqu'à Bordeaux en mini bus et l'à-bas pas moyen de descendre du petit bus! Je suis révolté, je commence à croire que je ne foulerait jamais mes pied dans cette ville.
Nous verrons demain.

19H30 :

Je viens de finir de manger. Juste avant il y a eut une baston ; un jeune type a voulu planter un autre jeune avec un couteau rond de cantine! Ils ont été séparés par le cuisinier.
J'ai envie d'écrire, d'écrire, d'écrire ; mais je ne suis déjà plus dans ce que j'ai commencé. Et je risque de continuer à écrire sans fin, pourtant il

faudra bien que j'arrête pour m'éditer.
Je ferais bien d'écrire à quelqu'un, mais je suis limité en enveloppes et en timbres. Je sens que ma sortie à Bordeau va encore tomber à l'eau.
Aujourd'hui, j'ai entrepris de laver mes serviettes de bain, c'est infernale à faire sécher. (ma mère ma envoyé de la lessive exprès pour ça)
Ce soir, comme tous les soirs on vote deux films en levant la main quand on mange; c'est un infirmier ou un patient volontaire qui lit tout haut le programme télé du jour. Les plus nombreux à préférer un film le font passer sur la grande télé et le deuxième film qui a le plus de voix passe sur la petite télé. Moi je ne lève jamais le bras parce que je suis souvent couché vers neuf heure.

Vendredi 05 janvier 2001 :

09H10 :

C'est à l'eau pour Bordeaux ; Jérémy ne veut pas y aller parce qu'il pleut! Je suis écoeuré. Je vais quand même aller à la gym ce matin, dans vingt minutes. J'ai le morale à zéro. Les jours commencent à se ressembler et je n'aime pas ça. J'ai mon caleçon, mes chaussettes et mon tee-shirt d'hier qui trempent dans mon lavabo.

10H45 :

Jérémy, Anne et moi venons de décider d'aller à Bordeau lundi, mais je n'y crois plus! Sinon je reviens de la gym, ça a été trés dur.

11H10 :

Cette hospitalisation est débile, je me sens dix fois moins bien qu'en arrivant il y a dix huit jours. Le téléphone du couloir sonne, j'espère que c'est pour moi. Je ne décroche jamais sinon il faut aller chercher la personne demandée.

17H00 :

Tout à l'heure il y avait une dictée ; l'infirmière a eut le culot de me demander où j'en étais pour Bordeaux!

19H50 :

J'ai des brulures d'estomac. J'ai un peu moins peur. Mais j'ai tout de même l'intuission que l'on m'en veut içi. Ce week-end va être pourri. Toujours pas de sortie à Bordeau pour moi...

Samedi 06 janvier 2001:

09H00 :

Je suis réveillé depuis quatre heure ce matin à cause de la conversation de deux patients bien trop matinaux. J'ai pris mon traitement et mon petit déjeuner. J'attends qu'ils ouvrent la cabine téléphonique pour appeler chez mes parents et ma grande soeur, son mari et mon petit neuveu.

17H20 :

J'engoisse toujours et j'ai peur de parler. Je repique à fond. Le personnel est froid avec moi ; certains grimaçent, d'autres me collent dans le vent... Il y a des vols dans la cliniques ; je dois faire attention.

Dimanche 07 janvier 2001 :

10H50 :

Je suis dans ma chambre, une femme de ménage y est aussi... Croustillant, non?! Je suis tout troublé, elle est craquante, ah, mais déjà partie. Je vais bien aujourd'hui, c'est souvent le soir que ca se dégrade, quand la nuit tombe.
J'ai essayé tant bien que mal d'aggrapher ce que j'ai déjà écrit, pour ne pas en perdre, ni qu'on lise à mon inssut.

13H05 :

Je parle beaucoup avec Bernard, mon voisin de table. Nous sommes six à la mienne et sommes servit. Bernard est un ancien capitaine de l'armée, mais il est quand même agréable!
J'ai bien mangé. Je vais fumer une clope et faire la sieste. J'ai eu mes parents au téléphone tout à l'heure, c'était bizarre. J'ai vraiment des problèmes d'orthographe ; voilà encore une plainte contre l'Education Nationnale...

Mardi 09 janvier 2001 :

14H40 :

En voulant aller au village à Saint-Caprais avec un autre patient, je me suis fais bouffer le mollet par un griffon échappé de sa propriété. Cela s'est passé à mi-chemin entre la clinique et le village, j'avais peur de repasser alors nous avons continué jusquà Saint-Caprais où j'ai pu appeler à la clinique pour qu'on vienne me chercher. L'infirmière qui est venu avec le mini bus m'a d'abord emmener comme exemple à la Mairie (je suis la cinquième victime de ce chien) pour que le maire constate ma morçure importante et mon jean déchiré. De retour à la clinique, on m'a désinfecté, mis un pensement alcoolisé et demain un médecin viendra me

consulter et vérifier mes vaccins en plus de médicaments contre je ne sais quelle maladie.
Je suis allongé sur mon lit, le pied reposant en hauteur sur le manche du fauteuil, ca peut aller.
Sinon, ce matin j'ai vu le psychiatre qui ne savait pas quoi faire de moi, parce que mon père lui a téléphoné, lui disant en gros, qu'il ne voulait pas de moi pas guerri. Avant cela, le psychiatre était d'accord pour que je parte le 17. Plus maintenant.
Vous connaissez la meilleure? Et bien le psychiatre m'avais justement, pour me faire patienté plus longtemps à la clinique, autorisé à aller seul à Bordeaux demain! Bien entendu le médecin généraliste me l'a formellement interdit pour ma blessure...
Ce midi, j'ai beaucoup pleuré, parce que j'avais projeter de quitter la clinique le dix sept, presque en même temps que l'anniversaire de ma mère ; elle aussi était ravie à cette idée mais c'est reporté. J'avais écrit une lettre d'insultes à mon père et j'étais sur le point de couper les ponts avec lui à cause de son coup de fil au psychiatre. Mais j'ai en fait récupéré par miracle la lettre et j'ai appelé mon père pour m'expliquer calmement avec lui. Aparament, j'aurai mal compris, car au contraire, le psychiatre voulait bien me laisser partir le seize, à condition que j'aille dans un hopital de jours, trois-quatre fois par semaines.
Mon traitement a légèrement diminué.
J'ai la rage contre ce putain de clébard et peut-être le tétanos!
C'est donc une drôle de journée. Hier je n'ai pas écrit. J'ai loué Dersou Ousala de Vladimir Arseniev.
La scène de la morçure du chien me trotte encore dans la tête. Je marchais tranquillement, nous discutions et dépassâmes la maison du chien, quand celui-çi nous a rattrapé ; Olivier c'est retourné et a dit : "tiens, voilà le chien". Je n'ai pas eu peur tout de suite, il ma chiqué d'abord doucement le mollet droit sans que ça me face mal, là j'ai eu peur, je me suis agrippé à olivier et c'est là qu'il ma violament mordu le mollet gauche. Nous avons continué d'avancer vite, le chien n'a pas suivi et j'ai pu un peu plus loin expertiser les dégats : mon jean déchiré en longeur et une bonne morçure avec entaille. J'ai trouvé mon soin un peu léger.

19H50 :

Je suis dans ma chambre, ca va bien, je suis fatigué.

Mercredi 10 janvier 2001 :

13H20 :

C'est bien foutu pour Bordeaux. Je poireaute pour mes soins.

Jeudi 11 janvier 2001 :

09H00 :

J'ai mal au ventre, je vais à la gym dans une demie heure. Je dois attendre qu'il soit dix heure pour mon soin du mollet. Je devrais normalement pouvoir aller à Bordeaux enfin cet après midi. Hier soir j'ai écrit une nouvelle dramatique : "l'homme qui ne pouvait pas aller à Bordeaux!!" C'est vrai que ca fait deux semaines et demie que je demande à y aller. Il faut que je parte à douze heure quarante cinq. Ca va être compliqué ce matin, parce que mon pansement est à dix heure, le psychiatre entre onze heures et douze heure trente, la gym de neuf heure quarante cinq à dix heure quarante cinq et le déjeuner à douze heure trente! Mais bon, j'ai l'habitude, mon ubiguïté tient toujours la route. En même temps je fais ma petite lessive...! Et je dois surmonter mon envie de m'énerver. Je prends même le temps de fumer une clope.

09H30 :

Ca y est, là c'est sûr je vais à Bordeaux : j'ai gagné! En plus il ne fait pas beau, il va y avoir moins de monde. Bon, je vais à la gym. J'ai un peu peur quand même.
Préparation pour Bordeaux : Un jean
Ma grosse chemise à carreaux
Mon K-way noir à capuche
Un gros sac dans un petit
Mon porte-feuille
Un stylo
Du papier

12H27 :

Ca y est, je pars pour l'après midi à Bordeaux.

16H20 :

Je suis à la halte routière à Bordeaux, il me reste une heure à attendre le bus du retour. Je me suis mis au sec à l'intérieur de la halte, il commence à pleuvoir. Je me suis acheté mon menteau, il me plait. J'ai fait deux caffés différents. Il va bientôt faire nuit. J'ai acheté des cigarettes et j'ai retiré cent francs.

20H00 :

Je suis bien revenu. Je range toutes mes affaires. Tout va bien. Il me reste environ quatre vingt francs en liquide. Je suis dans ma chambre, on m'a refait mon pensement, je n'ai pas trop mal. Je suis lavé de la tête aux

pieds. Je fume moins. Mon ventre par contre est toujours aussi gros. J'ai beau aller à la gym régulièrement et faire des abdos, je ne parviens pas à le faire fondre.

Vendredi 12 janvier 2001 :

08H50 :

Je suis de mèche avec un écrivain. Il a lu ma nouvelle, qu'il a aprécié, et je lui ai donné un poème. Il dit qu'il y a beaucoup trop de fautes d'orthographe. Je ne me souviens plus de son nom. Il a la cinquantaine, des yeux bleus et un chapeau.

11H25 :

Je viens de m'engueuler avec l'infirmière qui nous a fait la gym ce matin, parce que j'attends mon soin que le généraliste a ordonancé le matin et qu'il est déjà si tard. J'ai appelé mon père pour lui signaler que le psychiatre veut me garder encore quinze jours, voir un mois. Je me suis encore engueulé avec lui, je lui ai racroché au nez.

Samedi 13 janvier 2001 :

06H45 :

J'ai trés mal dormi. Je me suis levé plusieur fois pour fumer. J'y retourne. J'ai trés trés faim et j'ai des nauzées.

06H55 :

L'infirmière vient de me donner du smecta pour mes douleurs au ventre. Je suis complètement affaibli. J'ai trop envie de quitter cet endroi. Envie aussi d'aller bien et de retrouver ma famille, mes affaires, ma vie...

09H05 :

Je poireaute toujours pour un pansement. Je viens de faire ma propre gym à la sale de muscul ; vingt cinq pompes et quinze abdos courts. Mon ventre est toujours aussi horrible.

10H20 :

J'ai enfin eu mon soin et ma mère au téléphone. Je lui ai dit que je partai mercredi dix sept comme convenu.

11H37 :

J'ai battu Sebastien au ping-pong pour la première fois.

Samedi 14 janvier 2001 :

11H05 :

Je reviens de Saint-Caprais avec Daniel, l'écrivain. Nous parlons beaucoup et avons tenu tête au chien. Depuis hier, je n'arrive plus à écrire. C'est signe qu'il faut que je parte d'içi. Je suis tout excité, bien que j'ai eu un haut le coeur il y a cinq minutes qui m'a donné un goût de vomis dans la bouche, je me suis brossé les dents et ca va.
J'ai acheté un pacquet de cigarettes. Je n'ai plus un rond.

19H10 :

Je suis dans ma chambre, je chante.
J'aime la vie parce qu'elle a une fin.

Dimanche 15 janvier 2001 :

09H20 :

Je m'aprête pour la gym. Ensuite le psychiatre, je lui dit que je m'en vais et voilà!

12H05 :

Engueulade avec le psy, graçe à laquelle je pars lundi (six jours).

14H10 :

Je me prépare à aller à Saint-Caprais ou à Cambes.

17H30 :

Je fais tourner ma troisième et dernière lessive içi. C'est à l'idée de partir dans une semaine, que je commence seulement à me sentir bien.
M, de ma classe de l'an dernier, m'a téléphoné. Nous avons prévu un rancard avec aussi Larsen à Rouen dès que je me sentirai mieux.
Lundi 16 janvier 2001 :

09H05 :

Je me suis fait traiter de non-galant par l'infirmière, et incendié de non-politesse. Il est vraiment temps que je partes.

14H45 :

Il fait un beau soleil, ma lessive sèche dehors, je m'embête en attendant.
16H55 :

Tout mon linge et sec et rangé dans l'armoire. Je n'aprécie plus mes cigarettes ; c'est peut-être l'occasion d'arrêter.

Mardi 17 janvier 2001

05H55 :

Je suis réveillé depuis une bonne heure, excité par mon proche départ. Je pense qu'il me faudra au moins un an pour écrire mon livre. Sans compter qu'il faut que j'arrête mon journal, puisqu'il faut une fin!
L'infirmière me demande d'aller me ralonger. J'ai mal à la gorge, de tant fumer à jeun.

08H20 :

J'ai rêvé de Marie-Astrid. Il faut dire que j'ai laissé un message sur le répondeur de ses parents hier pour savoir si je pourrai récupérer mes livres scolaires restés chez elle. J'ai dix-sept francs dix cts. Il me manque cinq francs quatre vingt dix pour prendre le bus ; il me faut retourner à Bordeaux pour me racheter un pantallon aux frais de l'assurance de la clinique ou des propriétaires du chien.
J'ai redormi un peu entre six heure et sept heure. L'infirmière de nuit réveille tout le monde à sept heures alors que traitement et petit déjeuner sont à huit heure trente.

08H35 :

Et voilà le travail! J'ai vendu un paquet de cigarettes et maintenant je vais pouvoir repasser à Bordeaux, si j'en ai le droit. Il faudra qu'il y ait un distributeur qui marche là bas pour le retour.
On attend tous le traitement et la bouffe.

09H25 :

J'ai l'accord pour Bordeaux cet après midi. Donc je vais à la gym, puis je préviens le cuisinier (pour manger avant), ensuite douche, je me prépare et je prends mon traitement et mon déjeuner et c'est parti.

11H15 :

Tout est ok pour Bordeaux. J'espère qu'il ne m'arrivera rien et que je reviendrai comme la fois dernière avec ma mission accomplie.

13H55 :

Je suis dans un bar Bordelais, rue Sainte-Catherine. Je bois un petit rafraichissant, je fume une clope, j'ai appelé ma mère. J'ai pu retirer de l'argent, maintenant je vais me ballader pour trouver un pantallon.

14H10 :

J'ai acheté deux pantallons, j'attends le bus dans un splendide bar. Neuf francs l'expresso.

17H45 :

Je suis dans le bus de retour.

19H25 :

Je suis à la clinique, dans ma chambre, je range tout.
Jacquy m'a écrit.

21H30 :

Je suis bien au calme dans ma chambre. J'ai pris mon traitement, je vais bientôt dormir.

Mercredi 18 janvier 2001 :

11H05 :

Je me démène pour obtenir réparation de mon jean's déchiré par l'attaque du griffon. La facture du jean's déchiré est de trois cent quatre vingt quatre francs, et comme de juste, je me suis acheté un jean's à deux-cent-quatre-vingt-dix-neuf francs et un pantallon à quatre-vingt-quatre francs!

La lettre est rédigée ; il faut que je la photocopie et que l'on me donne l'adresse des gens au chien.

14H10 :

La lettre est envoyée.

15H15 :

Je m'éveille de la sieste.

15H40 :

J'arrête définitivement mon journal, pour faciliter sa mise à jours.

Discours libre ou départ de ma confiance.

"Que mon départ est tôt ce matin, en cette journée mortuaire ; j'aimerais qu'il le soit d'avantage, comme jamais il ne le fut.
De la folie? Mais oui bien sûr, pourquoi pas?... Voyons ce que cela m'apporte : de la méfiance mélangée à de la reconnaissance ; Et puis mes silences emplis de souciance pour n'importe quelle danse ; ca peut continuer, ca peut diminuer et même empirer, en République!...
Voyons le social qui est si docile, qu'il en devient débile. Sillonner des êtres qui tuèrent les bêtes. Bêtes à leur tour, ca fait un détour, n'est-ce pas des vautours? Les dents comme becs, charognant en traitre ; les fait-on renaître?
Il est déjà plus tard, mon pauvre départ s'attarde. Et si je restais? Pour voir; voir ce que je ne pourai pas après puisque parti. Parti du discours de ma solitude, si je la laissais, nous pourions être deux!
Comment commencer pour vite en finir avec ce discours. Je m'y suis perdu, et peut-être trouvé. Maintenant je m'en vais, je te laisse aller et me prends en main, à jamais."

H 22, le 13/O1/01

Les amants de la mort

Sandra était montée en haut du building, elle s'approcha du bord, prête à sauter.

- Attends, attends, la mort n'est pas là, la mort n'est pas là où tu crois. La mort te prend à la fin de ta vie, seuls les surdoués qui ont rempli leur mission très tôt sur terre ont le droit de mourir. Mourir est une récompense que tu ne mérites pas. On mérite de mourir quand on a rempli sa mission . Cette mission peut être remplie en un temps que ton étoile décide. Et ton étoile m'a envoyé pour te le dire.

- Et bien vas donc lui dire que sa mission, je m'en fou!

- Ne veux tu pas savoir en quoi elle consiste ?

- Je t'écoute.

- (...)

- Alors ?

- J'ai bien peur que tu ne me prennes pas au sérieux...

- Tu avoueras que tu n'a pas l'air très lucide!

- C'est à cause du décalage horaire, je ne suis pas d'ici; ton étoile brille au dessus de Paris. Je m'appelle Alex...

- Qui es tu ?

- Je te l'ai dit je suis envoyé par ton étoile comme tu pourrais l'être pour sauver quelqu'un à ton tour comme mission.

- Qui pourrais-je sauver?

- Quelqu'un que tu ne connais pas encore et qui se tuerait pour toi.

- Je ne crois pas à ton histoire. Qu'est-ce que tu fais ici ?

- Je suis venu te sauver et te donner tout ce que tu as besoin pour accomplir ta mission.

- Je n'ai pas besoin de toi.

- Si tu savais...

- Quoi ?

- Le destin te réserve une existance de reine...

- Moi, reine ?

- Oui.

- Qui ferait de moi une reine ?

- La personne que tu sauveras et qui t'aimera.

- Qui pourrait m'aimer ?

- Pourquoi ne vois tu pas les choses comme elles le sont. Tu as trop d'imagination. Ne laisse pas passer ta chance.

- Tout ça me parait bien compliqué et je ne suis bonne à rien.

- C'est parce que tu ne sais pas comment t'y prendre.
D'après toi, pourquoi vit-on ?

- C'est bien parce qu'on ne le sait pas qu'on est si superficiel.

- Et bien la vie sur terre sert à la sauver. Il y a des animaux, des plantes, de l'air et de l'eau pour que l'homme vive, survive et prenne le contrôle de l'univers. Mais pour cela la terre a besoin de tout le monde, y compris de toi.

- Et bien je refuse de servir la terre comme les autres.

- Tu as le droit de mépriser ta vie mais pas celle des autres.

- Je ne remplirai pas ma mission.

- Tu le feras malgré toi comme tout le monde.

- Je ne ferai rien parce que dans cinq minutes, je serai au paradis. Plus de traccas, plus de soucis, pas de mission, la paix.

- Tu es bien naïve. Ce que les hommes appellent paradis c'est ce qu'il y a après la mort. C'est réservé aux élus. Mais en fait ce paradis n'a rien d'un magnifique pâturage où tout le monde est gentil. C'est un autre état où tout est différent mais où rien est acquis et ta métamorphose t'empêche d'y trouver de quoi t'y reposer. Il faut y vivre comme on a vécu jusqu'ici. Si tu ne te plais pas sur terre tu ne te plairas nul part ailleurs. Le problème est en toi, il n'est pas naturel. La nature est faite pour nous et nous sommes fait pour elle. On se complète. Si tu crois pouvoir la déjouer tu te trompes. Personne n'y est parvenu. Même la pollution n'ira pas à bout de la nature...

- Mais alors qu'est ce que je vais devenir ?

- Je te l’ai dit, reine !

- Et que faut-il que je fasse ?

- Rien.

- C’est dément.

- Oui et c’est ça qui est merveilleux. Laisse moi te montrer toutes les merveilles du monde que tu n’a pas vu.

- J’ai tout vu.

- Tu n’as vu que ce qui se présentait à toi. Mais tu n’as pas vu tout le reste.
Tu sembles vivre un calvaire où tout ce qui s’offre à toi te rend triste. Mais pourtant la vie sur terre n’est que partie de plaisir; c’est un gigantesque jeux de société dans lequel tu as joué sans connaître les règles. Tu viens de subir ta première défaite mais ce qui est formidable avec les jeux c’est que tu peux y jouer autant que tu veux. Tu peux recommencer une nouvelle partie. Ca ne dépend que de toi.

- Mais je n’aime pas les règles.

- Et bien en fait personne n’aime les règles et on peut très bien jouer sans les règles. Certains sont très fort pour ça. Hitler par exemple, il y en a d’autres. Il y en a qui luttent, qui trichent, qui font la course, mais au bout du compte tout le monde rempli sa mission.

- Autrement dit quoi qu’on fasse, on a raison de le faire car sinon, il se passerait autre chose de plus grave à la place. Donc je peux mourir.

- Mourir, c’est la chose la plus grave qu’il puisse t’arriver. Quoi que tu fasse se sera moins grave que si tu meurs.

- Mais si je ne mourrais pas…

- Tu mourras.

- Oui mais si je laissais la vieillesse s’emparer de moi, je devrais vivre avec mes soucis, je devrais régler des problèmes qui laisseront place à d’autres problèmes.

- Tes problèmes sont des solutions et ces solutions sont les années, les jours, les heures de ton existance. Ils sont parcourus de bonheur et de rencontres.

- Et bien je n’en vois pas la couleur.

- C’est parce que le bonheur n’a pas de couleur justement, il ne faut pas

l’attendre, il faut aller à sa rencontre.

- Et bien je ne l’ai pas trouvé.

- Tu n’as rien cherché.

- J’ai vécu.

- Pas assez.

- Combien de temps faut-il attendre avant d’être heureux ?

- Et bien malheureusement il y a des gens qui ne sont heureux que le jour de leur mort.
C’est à cause de leur mission qui était inintéressante, les étoiles aussi se trompent.

- Peut-être que la mienne s’est trompée.

- C’est possible mais ce serait étonnant, tu as tout pour réussir.

- Tu dis ça pour me faire plaisir.

- Ah, si je pouvais te faire plaisir…

Ils se taisent un moment.

- C’est quand même injuste…

- Qu’est-ce qui est injuste ?

- Et bien je veux mourir et je n’en ai pas le droit.

- Tu en auras le droit quand tu auras rempli ta mission. Et puis de toute façon tu ne connaîtrais jamais le bonheur sinon.

- Promets moi que je serais heureuse.

- Je te le promet.

- Bon, je veux bien te croire au point où j’en suis.

- Tu ne le regretteras pas, tu as tout à gagner. Et surtout n’oublies pas qu’il y a des gens qui t’aiment.

- Est-ce que tu m’aimerais ?

- Pourquoi pas.

- Pour l’instant je préfère rester seule. Me comprends tu ?

- Bien sûr, mais pourra t-on se revoir ?

- Tu as bien réussi à me trouver une fois, je m'appelle Sandra ... Merci.

Et elle s’enfonça dans l’ombre.

Alex avait triomphé.
Il respira à fond et redescendit. Il fallait qu'il la retrouve. Il l'aimait. Il savait que le destin les avait réuni ce soir là pour qu'ils s'aiment.
Et il était seul. Héros oublié, héros solitaire, il traîna.
Sur le port une fillette tomba à l'eau. Sa jeune mère hurlait à l'aide.
Alex se précipita. Il sauta la tête la première mais se pris un pied dans une corde d'amarrage et fût projeté violement contre le rempart.
Il était accroché par le pied au dessus de l'eau, le crâne légèrement ouvert.
Heureusement, quelqu'un de plus adroit récupéra la petite fille et alla libérer Alex.
Notre héros était déconcerté. Il continua sa route.
Plus loin, il trouva un homme, une corde au pied, reliée à une grosse pierre.

- Que faites-vous ?

- Et bien tu vois je vais mettre fin à cette pénible existence.

- La mort n'est pas la seule solution pour tous vos problèmes. Ce serait trop facile.

- Ah, mais je n'ai aucun problème. Et c'est bien ça mon problème. Ma vie est monotone. Je ne sers à rien. Un jour, j'ai sauvé une femme ici. J'en suis tombé amoureux mais elle est partie. Et depuis je ne sers plus à rien.

- Mais si vous servez.

- Ah, je suis inutile, crois mois. Tu ne peux rien pour moi.

- Vous sauverez quelqu'un d'autre.

- As-tu déjà sauvé quelqu'un ?

- Oui à l'instant. Une femme qui voulait se jeter du haut d'un building, et je veux la retrouver.

- Et as-tu été récompensé pour ce geste ?

- Non.

- As-tu servi à quelque chose depuis que tu l'as sauvé ?

- Non.

- Alors vois la vérité en face. Laisse moi car un jour tu voudra qu'on te laisse aussi.

Et l'homme plongea.
Alex le rejoignit. Il plongeait, remontait pour prendre sa respiration et replongeait.
Quand il parvint a sortir l'homme du canal il était trop tard. Il l'allongea sur le ventre et alla appeler une ambulance et parti.
Qu'est-ce qui le maudissait ?
Depuis cet exploit en haut du building il ne parvenait à rien.
D'abord la mystérieuse princesse qui s'en va, ensuite cette gamine sauvée de justesse, et maintenant cet homme trop vieux et trop déterminé.
Qu'est-ce qui l'attendait ?
Il eut une illumination. Il avait tout simplement rempli sa mission. Il compris qu'il avait désormais le droit à la mort.
Il remonta déterminé en haut du même building et s'approcha du bord.

- Adieu, monde ingrat (...)

- Attends, attends. Je t'aime. Fais moi découvrir les merveilles du monde. Fais de moi une reine.

Il se retourna. Elle était là. La même. Toujours aussi mystérieuse.

- Alors tu es revenu ?

- Oui je savais. Tu m'en as trop dis.

Elle tandis le bras et continua :

- Regarde comme ton étoile est belle !

Alex était ému. Il dit simplement :

- Je t'aime, Sandra.

Ils s'embrassèrent longtemps et Sandra reprit :

- Alors nous avons tous les deux rempli nos missions et nous sommes inutiles maintenant.

- J'ai bien peur que oui. Mourrons !

- Oui ensemble...

- Nous serons les rois du paradis.

- Et nous nous aimerons jusqu'en enfer !

- Plus rien ne nous séparera.

"Sautons!"

Et ils sautèrent en se tenant par la main.

Mais depuis ce jour il paraît que les étoiles ne confient plus aucune mission.

L'amour aveugle

Cette fille était assise près de l'eau ; elle semblait la regarder et pourtant elle ne la voyait pas puisqu'elle était aveugle. C'est son attitude désintéressée de tout qui m'interpella.
Aveugle, c'est la première chose que l'on remarque chez les non-voyants pourtant, en second c'est sa beauté que je contemplais ; et vite je la trouvais fragile, naïve ou plutôt complice avec tout ce qui pouvait l'approcher.
Et c'est ce qui me donna l'envie d'être son plus proche complice. Qu'est ce que l'eau pour une si belle infirme ?
Quelque chose qui chatouille l'oreille, froid sur la peau et si décontenancé...
Ses cheveux bruns s'emmêlaient dans le vent. Elle était calme comme dans l'attente d'une conversation et de celle d'une première avec moi.

_ Bonjour mademoiselle, puis-je m'asseoir un instant près de vous ?
Elle me répondit d'un sourire. Celui d'une jeune femme charmée. Mais ses yeux ne fixaient jamais mon regard comme je l'aurais aimé. Ils continuaient de faire semblant d'admirer l'eau. Sa petite main caressait l'accoudoir du transat. Sa peau paraissait douce, elle était blanche presque saillante. Son petit nez faisait le juge de ce qu'elle sentait passer devant et j'en suis sûr pouvait arbitrer ses jolies paroles peut-être exagérées.
Car elle parlait cette belle, c'est ce qu'elle savait. Ou devrais-je dire cette sirène. Car sa langue chantait des histoires que l'on ne peut trouver que dans les fonds marins, plus sombres et plus étranges que n'importe lequel de nos sinistres handicaps dans le noir connu des sirènes mais moins obscures que le flou des surfaces de la réalité.

_ Et sais-tu ce qui arriva au gros poissons ? Entendis-je ...
Cela faisait je ne sais combien de temps que j'étais là et cette phrase captée au hasard par mes oreilles me faisaientt penser que je n'écoutais plus et que j'allais me retrouver piégé par sa question.
Alors je dis :
_ je préfère te l'entendre dire.
_ Il compris qu'il n'y voyait rien !

Et là je me sentis visé. Cette phrase était pour moi. Elle me faisait passer un message. Alors c'était moi qui était aveugle, c'était moi qui ne comprenais rien. Mais elle me sauva :
_ Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il ne voyait que les couleurs. Celles des jolies filles assises près de l'eau seules mais ne voyait pas qu'elles étaient le corps descendu dans les abîmes de leur âge, pleinement ressenti et capable de voir beaucoup plus loin que le bête horizon des voyants qui ne connaissent pas les lignes de l'esprit des êtres et de leur vécu. Les couleurs sont infiniment plus étincelantes dans les esprits et les choses que les autres voient, se redessinent selon leur véritable ampleur et avec leur véritables pièges dans le cerveau des non-voyants."
Interloqué est un mot faible pour ce que je ressentit. C'était frissonnant et moi qui aurait voulu la protéger au départ, j'en eu un élan d'impuissance quand dévasté par ses mots, elle posa sa main sur la mienne comme s'excusant et pour me rassurer.
Elle me dit :
_ tu vois le soleil qui brille tout jaune au dessus de nous ?
Là je commençais à vouloir moi aussi m'exprimer alors je me permis :
_ En fait il est plutôt orange !
Elle répondit :
_ Oui comme le fruit !
Là elle se moquait et nous rîmes pendant quelques minutes sans rancune. Puis je repris :
_ Tu sais quand je t'ai vu, tu m'as paru fragile et j'ai ressenti le besoin de venir te parler car je croyais avoir une emprise sur toi mais je me rends compte que c'est l'inverse!
_ J'aime t'es paroles. Tu es honnête et explicatif ce qui est rare. Tu aime que les choses soient claires ...
...Pourtant tu ne comprends rien aux choses ; tu vois une fille aveugle et tu comprends qu'elle a besoin de toi. Tu sais ce que moi je comprends ? Que tu as besoin d'aider quelqu'un !
_ Je comprends que tu n'aies pas besoin de moi. Alors veux-tu t'occuper de moi ?
_ Viens demain et nous nous reverrons.

Le lendemain.

Elle était allongée à la même place. J'aurais juré qu'elle n'avait pas bougé depuis la veille si ses nouveaux vêtements ne la mettaient pas plus en valeur...
«Bonjour c'est moi ! »
_ Je sais. Comment t'appelles-tu ?
_ Alexandre et toi ?
_ Moi je m'appelle Heather. Ici on m'appelle Elsa.
_ Pourquoi "Ici" ?
_ Parce que je suis écossaise.
Et un instant durant je voyais les "highlands" tout de vert revêtus, les montagnes et la bruyère perdus dans la brume. Je me rappelais mes

vacances là haut, les gens, les jeux écossais où des colosses balancent des troncs d'arbres, jouent de la cornemuse ...
_ Tu rêves ? A quoi penses-tu ?
_ Je connais l'Ecosse...
_ C'est mon pays...Il est vert...
_ Et rose...
_ Oui mais quand on respire c'est mouillé et lourd...
_ (...)
_ ...Il y a des "midches" ; c'est des petits moustiques très embêtants par millions... Je vais y retourner.
_ J'irais bien avec toi.
_ Pour moi ou pour l'Ecosse ?
_ Pour toi en Ecosse ! Tu es sûrement la reine dans ton pays ?
Elle rit.
Et cette fois c'est moi qui lui pris la main pour commencer à l'aimer.
Sa voix vibrait en moi constamment. Je gouttais ses paroles et les convoitais sans toujours comprendre ou comprenant de fausses allusions qui réglaient ma conduite en mesure.
Il me fallut trois jours pour faire d'Elsa mon ange, bien qu'elle fut mon amie dès le premier jour, je savais qu'elle le serait bien plus tout le reste de nos vies.
L'embrasser était une chose éprouvante pour mon pauvre cœur qui ne pouvait suivre mes émotions. Il menaçait de me perforer la cache thoracique chaque fois que je posais mes lèvres sur les siennes, que je touchais sa peau, que je sentais son parfum léger de femme ; Tout cela me semblait être un privilège sortit de l'interdit, de l'impossible...
Il faut vous dire ces mots quand accompagnant une caresse, ils vous promettent, jurent, vous baptisent presque sans mérite, sans raison si ce n'est celle de l'amour, sincère. C'est comme une chanson, un refrain que l'on ré-écoute sans cesse mais qui change de sens selon les circonstances. C'est un fil, une corde, une poutre qui vous tient et vous retient mais que l'on aime, masochiste tant il veut de vous et vous garde précieusement.
Et c'est moi qui étais sien, c'est elle qui était mienne et quand le défit de l'interdit du contact charnel me triturait je n'avais qu'à attendre et c'est elle qui me couvrait, me recouvrait de tendresse, de questions, de confidences et de chances.

Ce jour là elle était en maillot de bain et je vis pour la première fois son corps dans toute sa nudité ou presque. Je crois que c'est son plus gros défaut que je préfère ; c'est son teint écossais plus que blanc.
Au début je fais celui qui n'est pas attentif à sa tenue et j'oblige mes yeux à se jeter à droite et à gauche du paysage mais elle se tourne sur le coté et si le pouvait me regarderait. Alors je la regarde, j'en ai le droit, puisque nous nous aimons et puis qu'en sait-elle ?
Je me régale de son corps ; de jolis bras biens proportionnés, légèrement velus devant, des épaules rondes mais pas trop, de très beaux seins biens ronds eux aussi puis un ventre non pas creux mais légèrement dodu et pourvu d'un nombril très bien fait. Ses jambes blanches et douces

étendues comme brillantes et précieuses.
Ce fruit défendu retrouva la parole et d'un son percuta :
_ Est-ce que tu me regardes ?
_ Oui excuses-moi (…)
Et d'un bon elle sauta dans l'eau sans hésiter, sans palper le terrain, comme si elle était instinctivement attirée par elle. Je n'avais jamais vu quelqu'un nager si bien. Elle commença en ligne droite sous l'eau et très vite, la notion des distances, des bords au fond ne lui était que trop connue. Elle ressortit luisante, marcha vers moi et s'allongea.
_ Embrasse-moi !
Ces jours étaient les plus beaux de mon existence. Nous partîmes en Ecosse et je la menais sur les plus petites routes perdues, lui décrivais les montagnes dont on se disputait les couleurs. Heather s'arrangeait dans sa langue que sa langue ne prononçait que mieux. Et ce bonheur aurait pu durer l'éternité sans cette annonce précipitée :

_ Demain on ne se verra pas, j'ai des examens à cause de l'opération…
_ L'opération ?
_ Oui je vais me faire opérer et j'y verrais, je te verrais. Ma mère économise depuis que je suis petite pour cette opération (…)
Cette nouvelle aurait du provoquer en moi la joie, l'impatience, je dis bien aurait du car c'est le désespoir que cela à causer en moi. Je ne voulais pas qu'elle me voit, je ne voulais pas qu'elle y voit pour qu'elle est besoin de moi. Ce serait comme si l'enfant d'une mère devenait adulte du jour au lendemain.
Je la serrais très fort dans mes bras et me mis à pleurer du plus fort que j'en avais envie et elle crut que c'était d'émotion et me réconfortait de plus belle.
Les jours qui précédèrent l'opération étaient tendus. Le jour J je m'apprêtais à retrouver Elsa les tripes au ventre. Comment me trouverait-elle ?
Le docteur insista pour que je m'installe près d'elle et que je lui prenne la main avant qu'on ne lui retire son bandeau. Il nous fallait être dans la peine ombre.
Son premier regard fut pour moi. Quand ses yeux furent en face des miens, elle frissonna et colla sa tête contre ma poitrine en refermant les yeux. Puis elle se tourna vers sa mère. Ce fut un moment éprouvant pour elle et jamais elle ne donna son impression sur nous bien que je reste persuadé qu'elle fut déçue par tout.
« La vie a des limites donc. » Disait-elle.
Elle voyait que les choses étaient définies. C'est ce qu'elle n'admettait que difficilement. Les couleurs la décevaient aussi. A part le noir et le blanc qui "étaient les plus belles".
Elle ne comprenait pas que je puisse m'installer devant un mur pour travailler alors qu'il y avait tant de merveilles par la fenêtre. Elle devint vite instable, son calme s'estompa et elle ne pouvait plus se concentrer sur rien. Pas même sur notre relation. Ma surprise et ma stupeur fut son désir d'aider les autres et surtout les aveugles. Cette nouvelle vie n'avait

rien de ce qui allait avant. Elsa ne s'intéressait plus à moi. Je sombrais peu à peu dans le désespoir et dans l'indifférence. La sirène avait gardé sa jolie voix mais perdu son sens grave de la discussion. C'était une girouette affolée.
Je pris la décision de la quitter. J'avais joué mon rôle avec elle et ne recevais plus rien en échange. Cette attitude ingrate me conduisit vers une vie de célibataire aigris et dépressif. Je voulais bien sûr vivre avec elle mais qu'elle s'intéresse à moi.
Sur le coup Elsa ne comprit pas très bien que c'était de sa faute. Et sa nouvelle vision la compensait de son chagrin.

Mais un jour qu' Heather ressentit qu'elle avait fait le tour des choses elle repensa à moi et se rendit à la piscine où nous nous étions rencontré. Elle voulait se réinstaller sur son transat qu'elle aurait retrouvé les yeux fermés mais à sa déception au loin elle aperçut qu'il était occupé par un homme. Elle s'approcha le plus près possible pour la nostalgie et bientôt elle ressentit ce qu'elle n'avait pas ressentit depuis le premier jour de notre rencontre. C'était ma présence qu'elle sentait sans me voir. C'était moi qui était sur le transat. Quand elle l'eut contourné et me fit face, moi je la reconnu à sa voix ou plutôt à son hurlement quand elle vit mes yeux... Mes yeux crevés par moi-même pour être elle, pour être ce qu'elle n'était plus.
_ Mais qu'est-ce que tu as ? Hurlait-elle.
_ Et bien tu vois si le gros poisson n'y voyait rien, la jeune fille non plus car elle croyait voir quelqu'un qui cherche à aider alors qu'il ne demandait qu'un peu de considération. Mais maintenant il voit le contour des choses et leurs véritables pièges..."

Elsa passa le reste de son existence, le reste de nos existences à s'occuper de moi et à économiser pour une de ces foutues opérations.

LA FLEUR

PREMIERE PARTIE: PROLOGUE

Epanouies, elles sont épanouies et belles ; en plus elles sentent si bon! Leur douceur! Leur fragilité! Je les veux toutes se disait-elle. Et le jardin en était plein...
Elle pouvait les approcher, les caresser, les sentir et... et... Mais pouvait-elle les avoir encore plus près, vraiment à elle ? Dans sa chambre par exemple, elle pourrait la sentir même la nuit. En avait-elle le droit ? Elle n'avait jamais posé la question et ne faisait pas le rapprochement avec les bouquets que l'on offrait régulièrement à sa jolie mère. Elle ne se demandait pas non plus ce que devenaient ces bouquets quand ils disparaissaient au bout de trois jours...
Mais quelles étaient belles et quelles étaient attirantes toutes! Le temps était agréablement long dans ce paradis où elle se promenait l'après-midi entier. Il fallait souvent sautiller pour épargner les plus petites. Quelle chance avait cet escargot pour qui le parc est si géant! Et ces merveilles poussaient comme par enchantement en une nuit! Et se volatilisaient par désenchantement, comme disent les oiseaux, dans le même temps.
Que pouvait-elle faire ? Elle aurait voulu en sauver rien qu'une. Une qui lui retournerait son attention par son parfum et sa splendeur. Elle la cueillerait soigneusement, assez bas. Puis elle remplirait un grand verre au trois quart pour l'y mettre afin qu'elle puisse boire, la pauvre. Et puis il faudra qu'elle voit le soleil comme avant. Ce sera un vrai bonheur.
Elle n'avait plus à penser et encore moins à s'autoriser, elle était déjà décidée...
C'est comme pour le choix de sa conquête ; elle fit le tour évidement par loyauté envers les autres mais celle qu'elle voulait était dans sa tête

depuis le début.

DEUXIEME PARTIE

Son cœur était si chaud à ce moment. Elle allait faire quelque chose d'important, quelque chose qui modifierait considérablement son capital. Car cette chose lui apporterait de la joie, c'était déjà le cas. Cela n'est rien pour vous et moi, mais pour elle c'est tout. C'est tout pour jusqu'où ? Peu importe à son égard c'est accessible tout de suite.
Alors elle monta sur le petit banc du grand père pour atteindre le placard, puis le déplaçant, atteindre le robinet et activer l'entreprise d'une initiative peut être risquée.
Dans la cours son pas n'était plus le même, ses jambes tremblaient, son corps frémissait. Elle n'avait pas l'allure habituelle naïve, perdue et complice mais elle avait celle d'une traître, d'un bourreau en chasse. Elle n'osait même pas les voir vraiment!
Mais après tout, elle ne faisait que l'ôter de son univers pour l'aimer et la garder précieusement.
Et cela ne pouvait être qu'elle. La seule. Sa culpabilité. Et avec la fenêtre fermée la nuit, aucune chance qu'elle se volatilise...
Si elle ne serait pas son amie, elle sera sa prisonnière.
Elle s'accroupit, la respire doucement et lui dit : "Est-ce que tu veux que je te prenne ?"
Ses pétales rouges flamboyaient sous les rayons du soleil, ils étaient dessinés en cœur et solidement attachés en profondeur en un cercle renfermant un velours bleu et noir. Ce fruit à la saveur odorante était présenté dans une main aux doigts de feuilles vertes et précisément découpées. Enfin une délicieuse tige supportait ce trophée, tige qui ne tarda pas à craquer à son pied dans un grondement d'ondes florales sous les petits doigts de l'agresseurs.
Et comme prévu, la captive fût soigneusement déposée dans son verre d'eau fraîche un petit peu en retrait sur la commode.

TROISIEME PARTIE: EPILOGUE

Cette nuit elle ne pu fermer l’œil évidement. Pourtant elle ne la sentait pas, ne la regardait même pas. Mais elle était là, avec elle et surtout à elle. Le matin en se préparant pour l'école, elle était devenue responsable, elle n'allait pas travailler seulement pour elle mais pour enrichir son couple, sa sœur, sa famille. Au fond d'elle elle n'était plus seule et l'image de son amie en sécurité chez elle, dans son nid la rassurait. Elle était plus forte.
Et vite quand le cours devenait ennuyeux, la maîtresse rabat-joie ; elle n'avait qu'à se refermer derrière le regard vide que l'on adopte mécaniquement pour rêver éveiller, sans que cela ne dérange quiconque. Et dans ce flou intérieur elle se télé portait dans son jardin, avec l'escargot et son amie.
Et en fin de journée, quand l'heure de libération approchait, sa joie se

réanimait, elle était radieuse, son cœur emplie d'impatience.
Et en rentrant, quel bonheur était-ce de faire ses devoirs près d'elle. Le soir tout de même elle trouva que l'absence de soleil à ces heures lui faisait perdre un petit peu de son éclat...
Au réveil ce fut le drame : la pauvre était toute sèche. Bien sûr elle était belle mais tellement moins ! Le soleil dans quelques heures lui rendra toute sa vitalité se dit-elle.
Ce jour passa moins égayé et au file du temps le suspens la hantait.
Quand elle ouvrit la porte elle vit son paradis s'effondrer. Ce fut l'horreur. Son amie n'avait plus que quelques pétales de cœur et en quel état ! Les autres à terre étaient comme brûlés et le centre était sec. La jolie main aux doigts de feuille était devenue vieille et jaune. Son amie était fanée, son amie était morte.
Les yeux de notre héroïne brûlèrent par les larmes bouillantes et salées qui se constituaient en perles trop grosses et trop lourdes avant d'éclater et de se répandre si abondamment le long d'un petit nez chargé à bloc de chagrin et si chaud qu'il en fait pleurer de plus belle en piquant.
Elle ne parla jamais de cette aventure à personne. Et trois cent soixante quatre jours passèrent quand sous les yeux de notre amie resplendit la sœur jumelle, que dis-je, elle en personne peut-être. « Qu'est ce que tu préfères, dit la petite, veux-tu mourir ou disparaître? »

L'homme qui ne pouvait pas aller à Bordeaux

Il était deux fois, coupable et innoçent ; d'être né et de vivre, selon sa façon de voir les choses ...
"J'étais venu à bordeau pour voir comment était créé mon sang!"
Cela dit, il n'était pas tout à fait en ville, mais bien entouré de vignes... dans une maison de repos.

Sa première semaine ne fut d'aucun repos, contrairement à ce qui était nécessaire à sa maladie car en effet, c'était les fêtes de fin d'année.
"J'ai pu voir que l'on sablait le pied des vignes, pour ne pas qu'elles gèlent et qu'elles étaient minutieusement taillées toutes les deux allées, les branchages jetés au milieux, probablement comme signe de repère."
Les vignes l'entouraient de partout sa résidence ; Et les voir, forcément, le rendait fou ; Lui qui se disait tout comme un fils de Dieu, il y a bien longtemps, avoir le vin dans les veines.
Au bout de sa première semaine bruyante pour une maison de convalescence, il eut le droit de sortir mais pas jusqu'à Bordeaux (qui était à vingt-cinq kilomètres) mais dans le petit village de Saint-Caprais, non loin de Cambes.
Dès sa première sortie au village, il voulut directement aller au bar...pour se rassasier!
Heureusement quelqu'un du personnel de la maison l'eut vu et l'en empêcha.
Le lendemain il décida d'aller à Cambes, c'était plus loin mais aussi plus fluide. La route descendait, descendait, il était emporté par le poids de son corps en avant et claquait des pieds, la bave aux lèvres.
La remonté dura deux heures, soit une heure et demie de plus qu'à l'aller. Il titubait, se perdait dans les petits sentiers, la joie artificielle en lui. Il eut pris soin d'acheter du chewing-gum pour ne pas sentir et tous les jours de sa seconde semaine cela marcha et devenait routine.
"A bien bu" il disait en titubant et remontant cette pénible côte. Le matin, il ne pensait qu'à son escapade d'après déjeuner et le soir se rappelait son pénible fardeau et rêvait d'un système plus pratique.
Il eut tôt fait le bon raisonnement quoi que déraisonnable, de conclure un pacte avec le barman consistant à acheter carrément les bouteilles et les ramener sous le manteau jusqu'à sa chambre.
"Tu es bien malin toi " disait Roger, le patron du bistro.
"Tu y es gagnant" répondait notre homme.
Et toutes ses rentes y passaient.
Le soir, il observait le couché de soleil devant sa fenêtre et pleurait comme un Russe.
Son état se découvrit vite et on l'interdit de sortie.
Seulement voilà, il fut miraculeusement désintoxiqué bien que toujours dépressif et on eut réussi à lui faire passer le goût de sortir à la façon coriace de la psychiatrie. Il commença à se réinterresser aux choses simples et non toxiques, comme la cuisine, les arts et la convivialité.
En dehors de ses activités psychiatriques, quand il était seul, il était victime d'engoisses et d'idées noirs. Pendant plusieurs semaines il n'eut pas le droit de sortir des murs de la clinique et on lui supprima tout objet dangeureux pour lui.
"Je pleurs bien, je pleurs bien", il guinchait.
Puis, avec le temps on lui permit de ressortir...
Le premier jours, il alla à Saint-Caprais avec quelques autres patients (être seul lui était interdit) et il passait devant le bar le coeur gros. Ses compagnons étaient loin d'êtres aussi atteints que lui. Petit à petit, il y en

avait de moins en moins et un jour enfin, il eut le droit d'aller seul au village, et sur le chemin, alors qu'il marchait d'un pas énergique, heureux et confiant, à mi-route un chien l'attaqua.
Notre homme pris peur, fit peur au chien et se fit croquer fortement un bout de mollet. Dans sa trouille, il continua vers le village et eut peur de revenir vers la clinique sachant le chien plus fort que lui. Il n'avait ni beaucoup de sous sur lui et plus de forces et décida à cause du mauvais temps de s'abriter sous le porche de l'église...
La nuit passa, et au petit jour une infirmière de nuit qui partait le vit et le ramena à la clinique ; meutri.
Il était incapable de vraiment s'expliquer. On l'accusa alors d'avoir voulu s'échaper :
"Il devait surement courrir pour s'échapper, pour se faire attaquer de la sorte" Disait un infirmier.
Et le soir même, blessé, frustré, humilié, notre homme à qui on avait de nouveau et pour trés longtemps défendu de ressortir, décida de vraiment s"échapper; ce qui n'était pas trop dur même malgrès son âge avancé, car sa fenêtre qui donnait sur les vignes n'était qu'à environ un mètre cinquante du sol extérieur.
Il parti donc en début de nuit, cloquin, cloquant, prenant son temps en direction de Bordeaux où il pourait reprendre contact avec sa mère et tout lui raconter.
Mais dans un virage serré, la voiture fonçant d'un alcoolique le renversa. Le choc fut si violent, que notre héro éclatta, sa chair répendue partout. Depuis on dit que la terre s'en est nourrie.

BAMBINO

« Des cloches! J'leur offrirai des cloches... Des cloches pour des cloches!... J'leur offrirai des cloches... »
Voiçi ce qu'entonnait Bambino, en tirant une grosse cloche du bout d'une ficèle par dessus son épaule. C'était le chaudronnier qui lui donnait les modèles ratés, qui sonnaient faux... Et lui était fermement décidé à les offrir à ses petites camarades.

C'était un jeune garçon très mignon. Toutes étaient d'accord pour dire que c'était de loin le plus adorable des garçons. Il était innocent et pur, doux, gentil, joli... Des grands yeux marrons, de longs cils, les cheveux châtains, les traits fins ; c'était BAMBINO!

Il savait se faire mignon, pour avoir des câlins... Combien d'entre elles se fâchaient d'ailleurs, parce qu'il se laissait si facilement détourner, mais si innocement qu'elles lui pardonnaient toutes ; Tant il était parfait.

Il cultivait son éternelle voix de bébé que les autres se pressaient d'abandonner qui lui allait si bien... Il posait sans cesse des questions innocentes, tendrement.

Toutes les petites filles, toutes les filles, toutes les adolescentes, toutes les jeunes femmes, et même les femmes craquaient pour lui! Laquelle ne voulait pas une tendresse de BAMBINO? Aucune. Personne, pour rien au monde, ne lui aurait voulù le moindre mal. Pas même les autres garçons, car il ne les dérangeait jamais.

Et bientôt, chaque fille avait une cloche, offerte par Bambino, c'était comme une médaille, un honneur...

Mais pour lui, c'était un symbole, comme il le chantait : « des cloches pour des cloches! »
Bien sûr, aucune ne se doutait de ce détail...

En fait, Bambino n'était pas celui que l'on croyait. C'était en fait un vieux sorcier maudit qui s'était transformé en enfant... Mais pire encore, le passé, l'histoire de ce sorcier était bien sombre ; il avait été arrêté et condamné plusieurs fois pour des affaires de moeurs ; il avait abusé de plusieurs femmes, c'était un obsédé, un fou!

Mais toutes, ignorant cela, l'adoraient, le mystyfiaient... Seulement un jour qu'il croyait être seul, il reprit son apparence dans un coin mais il était observé, tant il avait de fans! Et quelques unes des filles de son entourrage, découvrirent la véritable façe de Bambino ; Quelle stupeur! Quelle honte! Cet être infâmme n'était autre qu'un vulgaire sorcier... Vite l'affaire se répandit, et seulement trois d'entre elles (qui étaient Laëticia, Marie et Angélique), ses plus fidèles admiratrices ne purent accepter ce constat et décidèrent de comprendre pourquoi ce si mignon petit bonhomme avait une double identité.

Elles le suivirent partout. Laéticia ne concevait pas que sa beauté

puisse cohabiter avec de la perfidie... Angélique ne suportait pas d'avoir été trompée et Marie l'aimait et l'aimerait coûte que coûte...

Angélique lui tendit un piège ; elle se procura de l'eau bénite et le coinça dans un coin pour lui demander : « pourquoi m'as-tu trompée? » en l'aspergeant d'eau bénite. Celui-çi n'avait d'autre choix que de répondre en hurlant : « Je te retourne la question, dit-il, pourquoi toute ma vie les filles me sont apparues belles et douces et pourquoi ne m'ont-elles jamais donné de leur beauté et de leurs carresses, les filles m'ont fuit toute ma vie parce que j'étais laid, inintéressant » ; Et Angélique s'en alla...

A Laéticia, il expliqua que sous son apparence, il était pourtant le même qu'avant et que c'était donc les filles qui se trompaient... Elle partie méditer sur cette réponse...

Marie, qui avait entendu les questions d'Angélique et de Laëticia et apprécié les réponses du sorcier, lui dit : « Alors re transformes-toi en BAMBINO ou bien transformes-moi en vieille sorcière parce que moi c'est ton attitude que j'aime et je te veux comme tu es... »

Alors Bambino se re transforma en garçonnet et il pu désormais abandonner ses cloches et sa voix de bébé, son coeur était guéri et il était prêt à vivre la vie nouvelle qu'il méritait...

ETE 98

Dimanche 19 JUILLET 98 :

Drôle de voyage, merci Air France! Le vol direct Roissy _ Edimbourg était complet. J'ai été sur-booké. Heureusement, à Roissy, j'ai rencontré Jonathan, 15 ans, un peu gros, venant passer deux semaines à Edimbourg, dans un autre centre d'apprentissage de la langue. Bref nous sommes deux sur-bookés, ça rassure. Petit scandale à Roissy, nous voilà remboursés de cent livres chacun avec restaurant offert en attendant. Nos bagages sont quand même enregistrés : "Ne vous inquiétez pas, vous les récupérerez à Edimbourg". Mon cul !
L'avion d'après était à quinze heure avec un changement à Londres. Seulement voilà, un con à fait enregistré son bagage et s'est cassé. Donc ils ont vérifié tout, par peur d'un attentat et l'avion a été tellement en retard que John et moi avons raté notre correspondance à Londres. Là bas, une hôtesse blonde s'est occupée de nous en nous remettant sur le prochain vol ; entre autre l'hôtesse ma fait part qu'elle jouait une comédie musicale le six août à Edimbourg. On verra.
Donc, nous sommes arrivé à vingt heure au lieu de quatorze heure! Et en plus... plus de bagages. Nous nous sommes plaint, nos familles sont venus nous chercher. C'est ici que John et moi nous sommes quitté.
Ma famille d'accueil est bien. Au moment de me coucher, quelqu'un de l'aéroport est venu me rapporter mon bagage ; j'imagine qu'il a fait de même pour John.
La dame de ma famille doit avoir la cinquantaine, séparée de son mari, elle vit avec son fils de vingt ans. Elle a aussi une fille de dix huit ans.
Il y a un autre étudiant qu'ils accueillent, un italien de vingt-quatre ans qui est là pour deux semaine.
Demain, mon séjours commence...

Mardi 21 juillet 98 :

Il n'y a pas beaucoup de jeunes au centre, je suis dans une classe de niveau moyen, heureusement il y a Massimo avec moi l'Italien de ma famille d'accueil. Hier nous avons fait une excursion : la visite d'Edimbourg en car ; je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et de si triste, peut-être que c'est moi. Il y a quelques suisses et des français, je ne leur parle pas pour mieux parler anglais. Le soir on fait les pubs avec mon petits groupe d'amis italiens... Il y a aussi des espagnols, des allemands, des hongrois, des brésiliens, des polonais, des japonais etc...

Maintenant passons aux choses sérieuses :
J'ai rencontré une italienne de dix huit ans aux cheveux longs, ses yeux sont bleus. Elle est venue avec un ami italien du même âge, très sympa, il cherche une copine aussi. Le bouquet a été quand elle m'a adressé la parole :

- Where do you come from ?
- From France, and you ?
- I come from italie, well what' s your name ?
- Alexander and you ?
- Maria !
- Euh...euh... Sorry, I can't find my words!

Et je croyais bien que c'était fini, elle est partie et j'avais l'air con !
Mais en fait, je crois qu'elle m'aime bien...
Sinon j'ai trouvé une brosse à dent aujourd'hui, je suis content.
L'argent part très vite.

Jeudi 23 juillet 98 :

Avant-hier soir on était dans un pub irlandais avec un groupe de musique traditionnelle (flûte, violon, guitare), c'était fantastique.
Aujourd'hui on nous a passé Trainspotting à l'école. Je crois que personne n'a aimé!
Ce soir, Massimo est parti jouer au foot avec Charles, le fils de la maison. Je n'ai pas réussi à trouver les autres alors je me suis amusé tout seul. Dans ma famille d'accueil, nous avons eut nôtre dîner à seize heure quarante cinq. Après je suis parti ; j'ai visité toute la ville à l'aide de ma carte de bus. Je me suis retrouvé dans un pub de punks avec une trop bonne ambiance, je me suis soûlé à la pint, sur le retour j'ai compris que j'étais désormais écossais...!

Mardi 28 juillet 98 :

Désolé de ne pas avoir écrit plus tôt. Je ne pouvais pas et d'ailleurs, peut-être que je ne le pourrai plus...
Vendredi j'ai commencé à ne plus aimé le centre, j'ai trouvé la liqueur dont je parle depuis si longtemps aux autres. Il s'agit d'une crème délicieuse.
Samedi je suis parti en excursion à Inverness avec Dario et Maria :_
Quatre heure trente de bus. C'était pas mal, le soir on a dormi tous les trois dans un superbe "bed and breakfast", en tout j'ai dû dépenser soixante livres sterlings, je vais devoir supplier mes parents de m'envoyer de l'argent ou alors je rentrerai plus tôt. Bon je dois jouer aux cartes avec Massimo, à plus tard.
J'ai perdu! Donc je disais que nous étions à Inverness : je n'ai jamais autant ri avec une fille qu'avec Maria... Elle est géniale, pas du tout fière et il lui arrive toujours des couilles comme à moi... Je suis tombé littéralement amoureux d'elle. Dimanche nous avons visité le loch-ness et

on a vu le monstre : l'arnaque! Le soir nous devions prendre le bus à vingt deux heure pour revenir. Le problème c'est qu'on a confondu les horaires du soir avec ceux du matin, donc il n'y avait pas de bus ; nous étions donc coincé en haut de l'Ecosse sans beaucoup d'argent. Heureusement, on a fait la rencontre de Tim, un américain de vingt ans qui nous a trouvé une auberge de jeunesse à vingt livres pour trois. Nous étions douze dans la même chambre, impossible de dormir, Dario avait un matelas plein de vin!
Le lendemain, nous avons pu reprendre le bus (quatre heure trente). Tim va venir à Edimbourg à partir de mercredi, il bosse dans un restaurant Français prêt du port.
Nous sommes donc arrivé à treize heure au centre, à l'heure où finissent les cours et c'était l'heure du repas. Quand on est arrivé dans le self, tout le monde nous a applaudit parce qu'ils croyaient qu'on était mort! On leur à raconté tout et ils ont bien ri.
Le soir même nous avons fait le tour des pubs d'Edimbourg et c'est là que commença ma dépression...
Un play-boy d'italien, super beau gosse et un peu plus vieux, bientôt anesthésiste, a commencé à allumer Maria. Ca ma fait rire au début, je me suis dit qu'elle ne tomberait jamais dans le panneau :
et bien il faut croire que si! J'en deviens fou, écoeuré, écroulé.
Bon, on va allé se saoûler avec Massimo car je crois que lui aussi est déçu de ses vacances ; il part après demain.

Jeudi 05 août 98 :

00H25 :

Tout va bien!
Je suis dans ma chambre, j'ai beaucoup lu Nietzsche et j'y vois plus clair... En fait je passe des vacances... des vacances intéressantes. Les deux premières semaines se sont passées tranquillement ; Massimo et Dario sont partis (c'est ma deuxième déception). Beaucoup d'autres du centre s'en vont aussi pour être remplacés par des pires (je sais je suis négatif), c'est ma troisième déception. Ma première déception n'avait nul point d'être, Maria est belle et bien géniale, elle a rejeté l'anesthésiste... C'est vraiment une fille formidable, si je n'arrive pas à mes fins avec, elle restera tout de même ma meilleure amie étrangère. On peut tout ce dire avec le peu d'anglais que l'on connaît et on se moque beaucoup des autres. Maintenant il y a trois autres bonnes nouvelles ; le fils de ma famille est génial, son surnom et "Chaz". Je passe deux soirs par semaine avec lui et ses potes. On boit énormément et je me suis même laissé aller à jouer au foot. Ce sont d'ailleurs des vrais bêtes et ils ont des superbes terrains synthétiques. Un des potes de Chaz à quarante ans, il est divorcé, a deux enfants et est ancien chauffeur de train, probablement viré car il est pick-pocket, parieur, joueur, arnaqueur, vendeur de tout ce que tu veux...

Un soir, Dario, Chaz, lui et moi sommes allé en disco et là Oley (le mec) à tiré un larfeuil comme à sa vieille habitude et il s'est cassé à l'anglaise. Chaz, Dario et moi nous amusions bien jusqu'à ce que les videurs et les flics viennent nous chercher! Dario et moi avons juste eut à attendre Chaz qui se faisait questionner dans le bureau des videurs par les flics. Au bout d'une heure il est ressortit, il avait donné des descriptions bidons et a baratiné puis nous sommes partis.
Dehors nous avons immédiatement rencontré deux américaines de dix huit et vingt cinq ans, canons...
Chaz assure trop dans ces cas là, nous sommes restés une heure ou une heure trente avec elles, puis on les a raccompagné à leur hôtel en liquidant ma petite bouteille de crème écossaise.
Quand nous sommes rentré chacun chez nous, on avait des traces de rouge à lèvre partout...!
Chaz m'a dit plus tard que Oleg c'est fait arrêté pour pleins de délits et qu'on le recherchait depuis longtemps. Au bout de trois jours il est quand même sorti en attendant son jugement, et manque de pot il s'est fait tabasser à mort par des collègues ; bilan : les deux jambes et les deux bras cassés.
A part ça, j'en était à ma deuxième bonne nouvelle ; Tim est arrivé à Edimbourg, j'ai déjà mangé dans son restaurant et j'ai repassé une troisième soirée avec lui et Maria. Il a pu rencontré les nouveaux de mon centre et les a qualifié de "dork", je crois que cela signifie que ces derniers veulent paraître cool alors qu'ils sont snobs. Je ne connais pas de mot français qui le qualifie si bien!
Demain soir, Tim est invité par ma famille d'accueil. C'est génial, après nous irons voir Maria.
La troisième bonne nouvelle, c'est que ce week-end, j'étais légèrement en état d'ébriété dans la rue et un type m'a tendu son join d'herbe. J'ai eu l'air si content qu'il m'en a donné un peu! J'ai fumée tout avec Maria et Ans, un allemand a peu près fréquentable ; Maria ne l'aime pas, elle a raison ; d'ailleurs elle a toujours raison...
Aujourd'hui j'ai retrouvé encore un morceau de haschish à dix livre. Ans, Maria et moi initions désormais un japonais au haschisch européen. Les conséquences sont hilarantes : il ressemble à un lapin fou, avec Maria on ri beaucoup!
Voilà, c'est à peu près tout si ce n'est que maintenant je suis vraiment un touriste au centre et aussi avec Maria ; nous allons partir en week-end (en semaine) tous les deux, assez loin... j'essaie de ne pas me faire trop d'illusions, mais c'est déjà si bien d'être avec elle...

Vendredi 06 août 98 :

22H00 :

JE PARS AVEC MARIA !!!

Dimanche 08 août 98 :

Je suis seul dans la maison de ma famille d'accueil. J'attends un coup de fil de Maria. J'ai passé avec elle la journée la plus intéressante de ma vie hier, je ne sorts pas avec, je n'y ai jamais fait allusion chaque fois que j'étais avec elle pour ne surtout pas l'ennuyer, et puis de toute façon c'est ... il n'y a pas de mots pour exprimer ma joie, mon bien être en étant avec elle dans la rue, je n'ai jamais été aussi fier, c'est plus qu'une petite copine, ici, c'est ma deuxième moitié.
Avec un an de plus qu'elle, je me sens encore trop jeune pour elle ; hier, nous avons philosophé toute la journée devant un paradis naturel, le soir on a revu par coïncidence le type qui m'avais refilé de l'herbe et on a fumé devant le plus beau et le plus long feu d'artifice jamais vu au dessus du château d'Edimbourg, c'était comme un rêve. On a déjà plus besoin de se parler pour se comprendre. Elle ne crois pas en Dieu, elle est juste un peu sérieuse, un peu lunatique, un peu cool, un peu bonne, très spontanée et en plus cultivée.
Elle part vendredi, un jours avant moi. Cela n'est qu'un vase d'eau de plus dans l'océan de tout ce que je perds au long de ma vie.
Je me suis enivré de tristesse et de joie, je trouve tout pourri, mais grâce à tout ce qu'elle m'a dit, je sais maintenant tirer profit de la vie .
Je me sens tellement plus fort qu'avant, psychologiquement et physiquement, j'ai l'impression d'avoir juste ce qu'il faut de passion et de haine.
C'est drôle, mais je suis sûr à au moins cinquante pour-cent, que si elle éprouve la même chose pour moi, et bien nous n'arriverons même pas à plus car on se respecte trop et ne voulons pas nous perdre. Enfin, c'est comme ca que je me rassure. Ce qui m'enrage, c'est de la savoir bientôt livrée aux italiens et à elle-même alors qu'ici, avec moi il n'aurait jamais rien pu lui arriver tellement je l'aime.
Nous fûmes ensemble jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'aéroport où je vis son avion décoller pour "sa petite Italie de chaleur"; le mien décolla quelques minutes plus tard pour "mon pays du froid".
Ce genre de voyage est excellent pour apprendre à mieux se connaître, je suis de mieux en mieux dans ma peau même si je me déteste encore un peu.

HIVER 99

Vendredi 05 février 99 :

22H45 :

Sophie, Mélanie, Emilie, julien, Vincent et moi sommes dans le train, gare de Lyon. On attend le départ sur nos couchettes.
Rigolade ; Julien fait de l'accrobatie, Vincent me dit d'écrire qu'il est chiant.

00H00 :

Vincent joue avec la lumière. On entend souvent rire des pétasses dans la cabine d'à côté.

00H35 :

On s'endort avec de la musique de notre petit poste branché aux frais du train. Une coche de bonne femme vient d'arracher le fil de notre poste. Nous l'avons immédiatement remis.

Samedi 06 février 99 :

06H10 :

On se réveille, on vient de passer Alberville.

16H00 :

Nous avons attendu toute la journée pour que notre appartement se libère ; il est pas mal surtout pour six.
Nous avons pu skier, nous sommes crevés, mais heureux.
Mélanie semble être la meilleure au ski ; Sophie est moi sommes les plus nuls. Julien n'a pas voulu faire comme les autres, il s'est loué une planche de surf, il est d'ailleurs en train d'en faire tout seul pendant qu'on se repose. Il est fou!
Mélanie bricole. On a un balcon avec vue sur les pistes. La Savoie, c'est beau mais il y a trop de brume quoique ca donne à nos descentes quelque chose de mystérieux. Sophie vient de prendre julien en photo à poils dans la salle de bain!

18H40 :

C'est l'heure de l'apéro, on s'amuse bien.

Dimanche 07 février 99 :

13H15 :

C'est le midi me dit Vincent, on attend Sophie et Emilie pour manger. Vincent dit aussi que je suis maniaque ; on parle de ski.
Vincent, Mélanie et julien jouent aux cartes. Cet après-midi, ils annoncent une tempête. On va peut-être ne pas pouvoir skier.

On rigole en regardant les gens qui tombent par notre fenêtre.
Pour une fois Julien se rend utile pour faire à manger ce midi, enfin quatorze heure... ; il a aidé Sophie à sortir la pizza et l'a mise sur la table.
Emilie ne parle pas beaucoup, elle est bien sage!

18H00 :

J'ai failli faire une hypothermie. J'ai décroché en tire-fesses, le plus long de la station. J'ai dû remonter la pente sans échappatoire possible à cause des sapins.
Heureusement, des jeunes m'ont crié de leur confier mon matériel pour me facilité la tâche. Quand je suis parvenu en haut, mes battons et mes skis m'attendaient plantés. J'ai pu prendre une piste plus facile et rentrer au châlet. Apparemment il est arrivé quelque chose de similaire à Julien.
A ma grande surprise, Sophie ne roule pas. La théorie du "roulé-boulé" ne marche pas dans ce phénomène si j'ose dire!!
Julien à des problèmes avec son surf.

19H00 :

Apéro!
On a un gros problème de lave vaisselle, il ne s'arrête pas de fuir et fait sauter le compteur. Le réparateur, après plainte de notre part n'est toujours pas là ; tant pis pour leur appartement!
Sophie a acheté un gros paquet de cartes postales. Maintenant elle s'amuse à les remplir.

Lundi 08 février 99 :

Premier jours de soleil. Il ne neige plus. C'est plus reposant pour skier. Enfin pour moi, ça reste une lutte. Je m'entête à ne pas prendre de leçon.
Il y a une équipe de feignants ; Sophie, Emilie et Vincent ; ils se lèvent à midi puis vont skier. Une équipe de fous ; Julien et Mélanie ; ils partent le plus tôt possible et vont le plus haut qu'ils le peuvent pour avoir le plus de descentes toutes couleurs confondues. Et il y a moi, équipe à moi tout seul, prudent et peureux.
Mélanie veut voir ce que j'écris. A plus tard.
Julien a changé son surf, il est content. Sophie et Emilie reviennent sans Vincent. Apparemment il se serait engagé sur une piste noire.
D'après Sophie, Emilie ski mieux qu'elle.

14H30 :

Vincent est revenu vivant. Il reneige. Ce midi, j'ai acheté une brioche cinquante francs... je sais, je sais!
On s'amuse à découvrir des pistes avec notre carte. Cet après-midi, Julien et moi avons fait du ski ensemble. J'ai un petit peu progressé.
Emilie est malade, elle ne parle plus. Si elle vient de dire "ca crève trop le ski"!

Vincent est bizarre. Sophie va encore faire notre dîner.

23H00 :

Nous venons de nous faire un goûté.

Mardi 09 février 99 :

10H30 :

Il neige beaucoup. Mélanie, Vincent, Julien et moi partons à l'aventure. Sophie et Emilie dorment toujours. On est en route.

13H00 :

Nous venons de manger, on fait les comptes de ce que chacun doit à chacun.

15H45 :

Vincent et Julien échangent leur matériel. Vincent va donc faire du surf et Julien du ski ; je crois qu'on va se marrer. Mélanie reste à l'appart, elle est fatiguée. Vincent et moi nous accoutumons à prendre un petit apéro au bar avant l'autre, tous ensemble dans l'appart. Je refume la cigarette momentanément et je fais des maths.

Mercredi 10 février 99 :

10H30 :

Il fait soleil. Mélanie, Vincent, Julien et moi partons skier ensemble. Sophie et Emilie dorment toujours.

13H30 :

On s'active pour partir tous ensemble manger un sandwich et reskier.

17H30 :

Nous devenons des bêtes du ski, dommage que les pistes ferment à cinq heure. Ils ne nous restent que deux jours.
Sophie et Emilie jouent aux cartes, Vincent et Mélanie sont parti faire les courses, Julien est dans son bain.

Jeudi 11 février 99 :

10H00 :

Julien et moi partons skier.

19H00 :

Tout va bien, on a réservé le bus du retour.
Nous sommes tous dégoûtés d'être déjà en fin de semaine. Sophie a eut le malheur d'acheter une main collante gadget à Julien. Maintenant il est décidé à nous emmerder.
Sophie, Julien et Vincent boivent des bols de wisky-coca comme apéro!

Vendredi 12 février 99 :

10H00 :

Julien et moi sommes encore debout les premiers. Nous allons acheter les forfaits de la dernière journée pour tout le monde.

12H30 :

Julien et moi revenons de la piste noire la plus haute. Julien a descendu sans trop de problèmes, moi j'ai crû mourir une dizaine de fois! J'ai perdu mes skis en pleine piste! Cet après-midi, Julien y retourne avec Mélanie et Vincent. La boulangère est amoureuse de moi. Vincent s'en est sorti comme un chef. Il est dix-huit heure trente ; c'est fini, nous partons demain.

ETE 99

JUILLET

Jeudi 1er juillet 99 :

11H40 :

Louviers : j'ai fais le plein _ 67853 km _ Je pars avec ma 2 C.V.

12H50 :

Le Havre : J'ai parcouru quatre vingt dix sept kilomètres. J'ai dépensé cinquante huit francs dans les péages, plus un sandwich à quinze francs. J'attends le bateau, enfin son départ. Il me reste une bonne heure avant d'embarquer. Il n'est pas possible de se promener. Il faut attendre dans la voiture, dans la file d'attente. Je suis sixième de ma file. Il n'y a que des anglais.

20H45 _ heure locale :

Arrivée à Porsthmouth. Direction Eastleigh _ Swindon
J'ai dépensé environ trois cent francs sur le bateau et j'ai changé trois mille francs en deux cent soixante quinze livres sterling.

21H25 :

J'ai le plein _ 67966 km
Je cherche un endroit où dormir.

Vendredi 02 juillet 99 :

09H15 :

J'ai dormi dans un bed and breakfast à vingt deux livres. mon conteur est a soixante huit mile onze kilomètres.

12H35 :

Soixante huit mile cent cinquante deux km.
Je fais une pause.

17H15 :

Soixante huit mile deux cent soixante dix km. J'ai dépensé dix livres d'essence et quinze livres dans des courses.

J'ai planté la tente entre porthmouth et Bredon, dans un terrain privé au hasard. J'ai mis de la musique un peu fort et fait un gros tas de bois, et là un type est arrivé ; il m'a demandé si j'avais la permission de lady quelque chose et il m'a indiqué où était son château.
Je m'y suis donc rendu, la porte d'entrée était grande ouverte mais il n'y avait personne, alors j'ai piqué un peu d'argenterie et je suis vite parti ! Non, je rigole. J'y retournerai plus tard peut-être. Parce qu'après tout, si c'est pour qu'elle refuse, il vaut mieux attendre de se faire virer. Tout est génial pour l'instant. Je vais me faire rôtir des cuisses de poulet et des brochettes...

Samedi 03 juillet 99 :

10H00 :

Je repars. J'ai dépensé cinq livres dans des sandwichs et douze livres dans le carburant.

13H20 :

J'ai le plein. Je suis à soixante huit mile quatre cent vingt six km.

17H40 :

Nouveau plein ; soixante huit mile six cent vingt huit km.
Je me sens très seul. C'est ma troisième soirée en grande Bretagne. Ce soir pas de feu ; il n'y a pas de bois! Pourtant, ca aurait été super. J'ai pris quelqu'un en stop qui m'a remis sur la bonne route, j'étais un petit peu paumé. Je rencontre beaucoup de gens sympa au pays de Galle. Bientôt l'Irlande...
Ma 2 C.V. tient le choc et rouler à gauche c'est bien marrant et pas si dure. J'ai quand même évité de justesse un face à face alors que je me croyais en France!
Ce qu'il y a de bien quand on campe, c'est que l'on peut orienter la tente vers la vue qui nous plaît. Ce soir c'est vue sur la mère avec un joli petit bateau.
Je suis paisiblement installé, j'écoute de la bonne musique avec mon gros poste que je ne regrette pas d'avoir emporter.
C'est con parfois ce que j'écris. Mais peut-être que je suis con après tout! Enfin je ne peux pas me juger ; moi je même bien. Enfin je ne me dérange pas!
Aujourd'hui, j'ai fait du cerf-volant et j'ai pêché ; enfin je devrais dire : j'ai trempé mon hameçon...!
Un type vient de me parler. Tout le monde est sympa. Mais il m'a dit de me méfier du vol. Enfin, si on me tire la 2 C.V., je l'entendrai!
Deux gosses curieux sont venus me voir à mon bivouaque. Je n'ai pas trop bien compris ce qu'ils m'ont raconté mais ils avaient l'air content de passer un moment avec moi.
Je suis tellement bien dans ma tente, qu'il ne faudrait vraiment qu'un con

aigris pour me déranger!...

Dimanche 04 juillet 99 :

12H15 :

J'ai réussi à avancer mon bateau pour l'Irlande, je le prends à quatorze heure. J'ai discuté avec un couple de Français. Il est artiste peintre et elle est institutrice. Je sais, on s'en fout!
Bon, je pars pour l'Irlande. J'attends de nouveau le départ d'un bateau.
Me voilà arrivé. Je suis dans un B and B que j'ai négocié à vingt livres au lieu de vingt quatre.
La dame m'a préparé des sandwichs et j'ai beaucoup discuté avec le mari.
Je sais, je sais...! Dans ma chambre, il y a une lampe de chevet qu'on allume en la touchant, je n'avais jamais vu ca.

Lundi 05 juillet 99 :

10H00 :

Soixante huit mile sept cent trente cinq km

12H25 :

Plein ; dix livres ; soixante huit mile huit cent quatre vingt treize km.
Je me suis posé dans un camping à quatre livres la nuit. J'ai pu y faire de la lessive, mais comme il est tard, je ne sais pas si cela va avoir le temps de sécher. La dame m'a proposé son fil à linge mais je n'ai pas assez de pinces.
Je vais préparer mon circuit avec la carte.
Ca devrait me faire traverser plus de cent villes en un mois.
J'ai remis de l'huile dans le moteur, ma pauvre petite mère écarquille grand ses phares en entendant ce chiffre!!
C'est ma cinquième soirée tout seul. J'ai failli casser ma 2cv aujourd'hui ; dans un petit chemin, un virage serré, je n'avais qu'une main sur le volant, j'ai pilé et évité le pire à deux doigts du talus.
Je rentre mon linge, encore un peu humide.

Mardi 06 juillet 99 :

12H15 :

Soixante neuf mile soixante dix neuf km. J'ai le plein : huit livres trente.
Ma jauge d'essence est cassée.
Rien ne va plus ; aujourd'hui, énervé par le soleil, j'ai failli tuer la voiture au moins dix fois. Finalement, je l'ai un peu vrillé en me prenant une crevasse. Bilan : l'amortisseur avant gauche est foutu. A chaque bosse, le dessous de la voiture touche la route. Ma jauge d'essence remarche.
Je n'avais pas mangé de la journée, quand à quatorze heure je me suis

arrêté dans un espèce de kebab. Ils mon servit du poulet trempé dans du ketchup dans du pain mou. Je ne sais pas si c'est ca ou la voiture, mais j'ai soudain eut l'appétit coupé net. Il m'a fallut jeter ce sandwich à cinq livres après l'avoir proposé sans qu'on l'accepte.
Je suis dans un camping à six livres, je suis malade : diarrhée, mal au coeur, j'ai chaud, j'ai froid. Ca ira mieux demain. Je ne mange rien.
Je pense que si l'homme est le seul animal qui se détruise la santé c'est qu'il y a une raison : c'est bon pour son moral ; le tabac, l'alcool, la drogue sont des antidépresseurs.
Par exemple, aujourd'hui, je sens qu'il faut que je jeûne. C'est que sa doit être bon pour moi. La preuve en est que je ne vomis pas, alors que depuis que je suis arrivé en Grande Bretagne, je vomis tous les jours à cause de la route. Au début, j'adorais les bosses avec la 2cv ; ca faisait un balancement de haut en bas pendant plusieurs secondes, mais depuis aujourd'hui j'en suis écoeuré.
Un mot quand même sur les Irlandaises : grosses!
Depuis que je fais les campings j'ai des vues pourries. Ca me manque de faire des petits feus, de me laver dans les rivières...
Ce soir je vais allé me promener en ville. Je bois beaucoup de coca, quand ce n'est pas la bière. Allé, à tard!

Mercredi 07 juillet 99 :

Il est midi et j'ai déjà bien roulé. Je fais une pause pour me dégourdir les jambes, et la cervelle.

14H25 :

Plein_soixante neuf mille trois cent quatre vingt km.

Plus tard

Soixante neuf mile quatre cent soixante dix sept km. J'ai fait donc environ deux mille cinq cent kilomètres déjà. Pas mal pour une vieille 2cv!
J'ai trouvé un camping à trois livres la nuit avec douches gratuites.
Je me fait toujours quelques frayeurs au volant.
Le soir je fout rien, je suis raisonnable, je dors à dix heure. Cela me permet de faire surtout de la route le matin, quand le soleil ne tape pas encore trop fort. Je n'arrive pas à écrire, pourtant c'est pas l'inspiration qui manque ; rien que moi, ce que je fais tout seul, à mon âge, c'est inspirant non ?

Jeudi 08 juillet 99 :

Ma jauge ne remarche plus, ni les essuie-glaces. Il vient de m'arriver un truc hallucinant. Je me gare, j'entends un drôle de bruit, ca me freine, j'arrête la voiture, et là, plus de point mort, plus de première, plus de marche arrière. Je part en seconde, je vais dans un garage et là le gars s'assoie dedans le moteur arrêté, il débraye et passe les vitesses une à

une, puis me dit de faire un essaie ; ca remarchait!
Je n'ai donc plus d'amortisseur et bientôt plus de boîte de vitesse, mais l'aventure continue telle quelle.
Soixante neuf mile six cent km, j'ai le plein.
J'ai trouvé un camping à neuf livres! Pourquoi neuf livres? parce que ma tente est à vingt cinq mètres d'une crique. Il y a donc une petite plage, demain au réveil j'irai piquer une tête...
Comme je dois retrouver mes parents en Ecosse, je les appellerais bien pour qu'ils m'amène celle que j'ai en rabe à la maison (de boîte de vittesse) mais ca risque de prendre trop de place. Encore une semaine avant les résultats du bac de Français. Plus ca va et moins j'y crois. Je sens que je vais avoir treize à l'oral et cinq à l'écrit ; coef. 2,
il me manquera donc quatre points. On verra.
Pour neuf livres, j'ai estimé avoir le droit de faire un petit feu.

Vendredi 09 juillet 99 :

Je suis à Galway. J'ai dormi dans un Bed and Breakfast. Je ne note plus ce que je dépense.
Ma direction de la voiture est cassé. La voiture est au garage pour quatre jours. Je l'attends dans un camping. La plupart de mes affaires sont dedans. Je n'ai plus de musique alors je chante tout seul.

A partir de là, je n'ai plus noté ni date, ni heure

J'ai déjà pas mal écrit. Je commence à me faire à la solitude. Je fais les casinos et les machines à sous en bon touriste. Je gagne pas mal.
Qui a dit qu'il ne faisait pas beau en Irlande ? Je bronze à vu d'oeil. Où plutôt, je rougie à vue d'oeil, le bronzage viendra après!
Je commence une deuxième nouvelle. Il s'agirait d'un amnésique ne voulant pas qu'on remarque sa défaillance subite et qui continuerai de fréquenter ses amis qu'il ne connaît donc pas et sa famille qu'il redécouvre.
J'ai fait la rencontre d'une fille étrange dans la rue ; je lui ai demandé où se trouvait le fast-food, elle ma répondu : "c'est par là, mais si tu va dans l'autre sens, tu finira bien par trouver un fast-food un jour"! Je lui ai demandé si c'était loin, elle m'a dit : "tu sais, rien n'est jamais très loin"! Je pense souvent à cette chose qui ne m'arrivera pas, elle est belle et innée, impromptue et à pic. Elle n'arrive qu'à moi.
Une autre fille, punk, le même jour, m'a caressé le torse sur mes coups de soleil, elle m'a dit : "il faut te mettre du yaourt nature"! Et c'est tout.
Je vais donc me reposer quatre jours. L'allemand dans sa canadienne à côté de ma tente est devenu mon ami. On rigole bien. Je me moque de sa canadienne qui me fait penser à un cercueil! Moi, je ne pourrais pas dormir là dedans, j'aurais l'impression d'être mort mais pas vraiment et qu'on m'aurait enterré et oublié! Bref, j'en ferais des cauchemars et j'étoufferais. L'allemand à une pompe filtreuse avec laquelle on peu boire l'eau des rivières mais pas celle de la mer (sel de mer!). C'est bête parce

qu'on est entouré de mer. J'aimerai bien fumer avec sa pompe mais il ne va pas vouloir.
J'ai failli me battre avec un vieux ; peut-être que la police me recherche. J'étais dans un casino, entrain d'essayer de grappiller des pièces oubliées pour manger parce que les banques sont fermées, et là je vois deux pièces de deux pences aux pied d'une vieille dame ; je les ramasse sans la gêner pendant qu'elle jouait au Jack pot. Là dessus, son mari revient vers nous avec un gros gobelet rempli de pièces et m'arrive dessus, il me pousse et m'insulte ; je le repousse et me met dans une colère terrible. Il revient vers moi en remontant ses manches après avoir laissé son gobelet de pièces sur une machine, je fais un écart, l'évite, sa femme se met à hurler, les gorilles de surveillance arrive, j'attrape le pot du vieux et pars en courant tandis que les videurs me poursuivent dans la rue, semant les pièces sur mon passage j'arrive pourtant à les larguer. Arrivé devant le fast-food, je compte mes pièces ; j'avais juste de quoi me prendre un petit menu, sauvé. Je tremblais encore et j'avais les larmes aux yeux en mangeant. En retournant au camping, j'étais obligé de repasser devant le casino, je me suis fais discret et suis passé, fier de moi.
Mon ami Allemand est parti, le petit groupe d'Irlande du nord aussi.
Dès jeudi, je remonterai vers le nord, pour doucement appréhender l'écosse et retrouver mes parents qui sont encore en France pour le moment.
Une jeune fille viens de me réveiller dans ma tente, je m'habille, sorts, nous parlons, elle me paye une bière, je la remercie, lui dit aurevoir en lui tendant la main, elle me la retient, me caresse pendant un long moment, je me rassoie près d'elle, on se regarde dans les yeux, puis elle rapproche sa tête, sa bouche et on se bégote pendant dix minutes. Là elle dit aller prendre une douche ; on prévoit de partir avec ses amis en ville tout de suite après. Je crois rêver, dire que c'est mon anniversaire en plus, c'est un beau cadeau, surtout qu'il ne m'arrive de la volonté de personne si ce n'est de Carline.
Ne la voyant pas revenir des douches, je suis allé à son devant ; les douches étaient fermées et Carline partie. Alors je suis allé me recoucher en espérant qu'elle revienne me voir après, mais rien.
Maintenant c'est le matin, il est presque dix heure et Carline dort sous sa tente. Je lui ai laissé un mot, j'hésite à la réveiller. Je sais juste qu'elle part aujourd'hui et que je ne la reverrai jamais. Qu'est ce que la vie peut être triste par moment. Pourquoi ne l'ai-je pas rencontré deux jours plus tôt ? Je trouve enfin une copine, une belle Irlandaise de vingt cinq ans et c'est pour dix minutes!
Je n'oublierai jamais cette fille qui est venu me réveillé dans ma tente, qui m'a pris par la main, qui m'a offert une bière puis embrassé si tendrement...
Je voudrait l'embrasser encore une fois avant qu'elle ne parte. Pourquoi faut-il toujours que je trouve des filles à des miles de moi ?!
Je ne pourrais pas décrire Carline ; elle n'est pas trop belle, pas trop môche, pas trop grande, pas trop petite... Elle est consommable! Je ne

connais ni la couleur de ses cheveux, ni la couleur de ses yeux parce qu'il faisait nuit.
Je viens de la réveiller. Elle m'a donné son numéro à Belfast. Elle est châtain foncée avec des grands yeux marrons, comme je les aime parce que comme moi. On ne s'est pas embrassé. J'adore son accent quand elle parle en Français. Parce qu'elle parle très bien le Français ; elle a vécu un an à Aix-en-Provence. Elle est charmante. Elle m'a expliqué que ses amis hier étaient pressés et qu'elle n'avait pas eut le temps de me prendre en voiture. Je voulais une écossaise, je me retrouve avec une Irlandaise...!
Le type du camping vient de passer et il dit sans me voir puisque dans ma tente :
"Car registration"! Alors je sorts la tête et il dit : "Ah it's you"! Et il regarde dans son calepin ; simple contrôle de routine.
Carline est malade, elle a bu trop de vodka hier soir! C'est d'ailleurs sûrement la raison pour laquelle elle est sortie avec moi hier soir. Ca me fait drôle de la voir en plein jours, elle fait vraiment femme!
J'espère qu'elle m'a refilé son vrai numéro, sinon c'est que j'ai juste était le produit d'un pari ou d'un délire. Elle ne pourra me voir que le week-end. Comme je récupère la voiture que jeudi, ca me fait deux jours pour aller à Belfast. Il parait qu'il y a cinq heures de route, mais en 2cv ca fait huit! Quand je vais en ville, du camping ca me fait une demie heure de marche et pareil au retour. Je dois être à deux kilomètres et demi de Galway. Je craint une mauvaise surprise avec ma voiture. J'ai voulu joué au golf mais c'était trop chèr.
Je vais devoir m'acheter un autre cahier, n'empêche que c'est vraiment l'aventure avec tout ce qui m'arrive ; la 2cv, les filles bizarres que je rencontre, la bagarre avec le vieux, Carline etc... Sans parler de tous les gens sympas ou intéressants que j'ai rencontré, et ca n'est pas fini. Qu'est ce qui va encore m'arriver ?
C'est normalement mon dernier jour à Galway. Je suis pressé de revoir Carline. Les bisous me manquent... Elle était douce et sans prétention. Avant de s'embrasser avec Carline, au moment où on se tenait la main et que je me suis assis à côté d'elle, il a bien fallu que je dise quelque chose ; alors je l'ai regardé dans les yeux et j'ai sorti : "Je t'aime bien tu sais!"
Aujourd'hui j'ai voulu aller à la piscine mais sur le chemin, je me suis aperçu que je n'avais pas de maillot, alors c'était à l'eau. Il commence à y avoir trop de Français dans le camping. Je suis pressé de reprendre ma route avec la 2cv réparée. Je risque de devoir couper mon tour de l'Irlande dans la longueur, à cause de Carline.
J'ai été pris en stop par un type sympa qui fumait un join ; en me déposant en ville, il m'a filé une petite boulette...
Encore une super journée : j'ai cherché le garage toute la journée sans le trouver! Ma voiture est perdu. Je ré essaierai demain.
Deux filles mon aidé à monter ma tente parce que je me plaît à changer de vue. Elles sont suisses. Je m'attache très vite aux gens que je rencontre. J'accorde trop facilement confiance aux autres. Je ne savais pas qu'il y avait un dialecte suisse.

Je suis bien dans ma tente. Sans l'histoire de ma bagnole, tout irait à merveille.
J'ai retrouvé le garage, mais la voiture n'est pas prête. Il faut que j'appelle Carline et que je lui annonce la mauvaise nouvelle. Je suis triste, elle m'a bien donné un mauvais numéro... Dans la vie on ne peut pas tout avoir, il faut se contenter du peu et être patient pour le reste ; ainsi les arbre bourgeonnent au printemps, nous offrent des fruits l'été, des couleurs et des marrons en automne et nous plantent un décore chaotique en hiver.
Si on veut des cerises en hiver, des marrons au printemps, des couleur en été et bronzer en automne ; on sera éternellement malheureux.
J'entends des français qui parlent à côté. Je déteste ça quand je suis à l'étranger. J'aimerai ne plus jamais entendre parler français! J'ai envie que mes vacances bougent un peu plus. J'en ai marre de Galway. J'ai planté ma tente dans une troisième position, maintenant je paye quatre livres la nuit au lieu de cinq. Je deviens un bon client! Demain, grâce mat.
Je suis allé à la piscine au fait. Ca ma bien détendu. Je vais relire tout ce que j'ai écris depuis le début. C'est long quand même.
Je me sens comme quand je viens de voir un bon film au cinéma et qu'en sortant je manque alors d'oxygène, tellement le film m'a fait rêver. J'ai alors l'impression de ne pas être à ma place, l'impression de louper quelque chose qui se passerait ailleurs... Cet état m'arrive souvent. C'est en tout cas très nostalgique. Je m'ennuie d'oxygène. Carline fut comme un film et m'a laissé à la critique... Je ne peux même pas avoir les résultats du bac de Français, mes parents ne trouvent pas ma convocation! Je ne les connaîtrai qu'en septembre!
Il y a un tel gros trou dans mon tapis de sol que ca me fait un cendrier!...
J'ai eu mes parents au téléphone.
Cette nuit, j'ai été réveillé par l'eau! de l'eau dans ma tente ; je baignais dans l'eau parce que le double toit touchait le tissus intérieur. J'ai tout mis à sécher dehors et je suis sorti en caleçon sous la pluie pour tout retendre, puis j'ai organisé dans la tente retapée, un coin affaires sèches (du coté duquel je finirai ma nuit) et un coin affaires mouillées à relaver.
Je fume beaucoup. Un type m'a proposer du shit qui était emballé dans de l'aluminium, je crois qu'il en voulait surtout à mon argent alors je l'ai laissé.
Je n'ai pas encore pris de photos, je vais me prendre dans la tente. Ca y est. Je ne peux pas sortir de la tente, je suis trop gros! Non c'est pas ca, il pleut! Je me suis parfumé. Je n'arrive pas à croire que j'ai écrit tout ca.
J'ai roté sans en faire exprès et deux filles cannons mon regardé avec dégoût.
Ce soir, il y a un grand feu d'artifice. Ma voiture est dans un nouveau garage. Je change de camping avec Adrien, un nouvel ami Français, il travaille dans le spectacle à Paris.
Ma voiture n'est pas réparable, j'ai dû la vendre au garagiste : cinquante livres sterling, environ quatre cent francs. Je suis très triste.
Je suis rapatrié demain par avion. C'est la fin des vacances, elles furent à la fois appauvrissantes et enrichissantes...

AOÛT

01/08/99 :

13H00 :

Je suis dans le train gare du nord ; prêt à partir pour Cologne en Allemagne. Il faut que j'apprennes un temps soit peu l'allemand pour le bac. Je pars donc un peu contre mon gré ; peut-être que je considère que de toute façon voyager est intéressant. Je n'ai strictement rien pour me divertir à par des feuilles blanches et un stylo. Rien à lire.
On vient de me dégager d'une place réservée. Si ca continu, je vais aller en première! Le train part. Il est plein d'allemands évidement. Au revoir Paris! Il y a un bar dans le train _ bien vu! J'adore quand le tain avance sans faire de bruit.
Cela dois faire une heure qu'on roule, je commence à me lacer de lire mon dictionnaire...! J'espère que de Cologne je pourrai voir l'éclipse prévue.

02/08/99 :

Je suis en classe, au centre. J'ai rencontré une suisse française ; Cindy. Elle est à côté de moi en cours.
J'aurais cinq heures le matin du lundi au vendredi et mes après midi de libres. Demain je vais à la piscine avec Cindy. Il fait beau.
Nous ne sommes que quatre garçons pour une classe de quatorze élèves. Notre prof est géniale. Elle est belle est parle lentement. Il y a six japonais, des suisses, des anglais, des guadeloupéens, des polonais, des turcs etc...

04/08/99 :

Je n'ai pas écrit hier. Je ne sais pas pourquoi, je ne sorts toujours pas avec Cindy. Je la vois ce soir. Quand elle m'aura mis un râteau, j'enchaînerai une japonaise de la classe! La piscine c'était cool. Je ne trouve pas de timbres pour écrire en France.

05/08/99 :

J'ai fais la connaissance de deux suisses italiens. Encore quarante cinq minutes de cours. Quelle galère!
Je n'apprends strictement rien. Je ne sais que dire oui et non : Ja und nein!
J'attends les poses avec impatience. Il n'y a que ça de bien. Cologne, c'est

pas génial.

07/08/99 :

Je suis en week-end, il pleut. Heureusement, je suis bien à l'hôtel. Cindy est toujours aussi conne! Et toujours aussi blonde... Je n'aime pas trop les allemands pour l'instant.
Je viens de découvrir que tout ce qu'on ose pas faire tout de suite, on ne le fera pas plus tard. Alors pourquoi se priver?
Ainsi que tout ce qu'on fait par obligation ne nous enrichi pas mais au contraire nous humilie. Ce n'est pas une fois qu'on est mort que l'on se rattrape.
Le temps perdu est irrécupérable. Je propose de faire tout ce qui nous passe par la tête et de ne plus faire ce qui nous embête.
Combien de fois, marchant dans la rue j'ai été tenté de mettre ma main au cul d'une fille et de me prendre une baffe s'il le fallait. Mais je ne l'ai jamais fais. Pourquoi? Une baffe, c'est plutôt marrant! Je jure de le faire...

Vendredi 13 Août 1999 :

Aujourd'hui un type s'est jeté sous le train juste devant mes yeux. Je n'arrive pas à m'en remettre. Je me sens coupable de n'avoir rien pu faire. C'est affreux, le train arrêté, on le voyait sous un wagon, gisant, le crâne éclaté. Tout le monde est descendu du train. Comment penser à autre chose qu'à ce drame. Le train n'allait pas vite puisqu'il s'arrêtait à la gare ; ce qui a rajouté du suspense et de l'horreur. Le type a sauté au meilleur moment, avec assurance, sûre de ne pas se rater... J'ai du mal à l'admettre ; on se sent si impuissant dans un tel cas. On ne peut que se cacher les yeux et retenir son souffle ; espérer avoir rêvé, mais le type est bien là, il gis... Il était plutôt clodo. Un vendredi treize ; "un jours de trop" devait-il se dire! J'aurais voulu le retenir, l'aider. Mais cela s'est passé si vite. J'espère que s'était mieux pour lui qu'il meurt.
C'est drôle comme on change en voyageant. On s'ouvre à tout. On devient adaptable et sociable, même si l'envie de bouger nous gagne en s'accroissant ; on fini par ne plus tenir en place. Il ne faut pas partir pour trop longtemps ou alors revenir souvent à son point d'origine. Sinon on déstabilise sa sensibilité, en recréant autour de soit le besoin d'amour ou d'amitié qu'on a laissé chez soit, et il est à nouveau dure de quitter le lieu-dit pour ces mêmes raisons.
Voyagé est pour moi toujours aussi agréable, prendre des notes aussi ; malheureusement mon journal de ce séjours à Cologne s'arrête là, preuve de mon assiduité à apprendre ou plutôt avoir appris deux nouveaux mots : Köln ist schön!

HIVER 2000 :

Vendredi 11 février 2000 :

23H30 :

P., Sophie, Jean-François et moi partons pour le ski.

00H30 :

Pose café. C'est Jean-François qui nous conduit. J'espère ne pas avoir à leur tenir la chandelle à ces deux polissons...

01H45 :

Pose sandwichs.

Samedi 12 février 2000 :

08H40 :

Lyon _ encombrements

La vitesse aggrave tout
La vie est-ce grave ou tout?
La twingo rouge
Epuise ses roues
La twingo roule
Et puis c'est tout
Vallée du Guier
Vont les fous gais
Qu'est-ce que l'inquiet
Quand on va skier

voyage : Jf pette, Sophie vomi, ca sent la fête, vive le ski!

09H45 :

Chambéry ; "pas super", dit Jf

10H15 :

Pose essence.

12H00 :

Arrivée à St-Jean d'Arves.
Le chalet est cool. Nous partons déjà louer l'équipement.
On va en courses maintenant.
Nous avons rigolé avec manu, le propriétaire du chalet. Ses parents tiennent une auberge juste en bas.
Il est vingt heure dix, on dort debout en attendant Manu. Nous avons des problèmes de gaz et de chasse d'eau. On a de l'eau pour se laver et du chauffage. Nous avons plein de courses. On a fait du caddie, Sophie et moi. Les locataires d'en dessous n'ont pas l'air de nous apprécier.

20H30 :

Sophie et JF jouent à des jeux vidéo tandis que moi, je songe à moi...
Il y a peu de neige en bas des pistes.
Manu à l'air d'être un pro du ski, nous, nous sommes des rigolos!

01H15 :

Nous venons de regarder un film d'horreur à la télé, maintenant Sophie se bat avec la chasse d'eau (elle fait caca trop gros!). Bonne nuit.

Dimanche 13 février 2000 :

10H00 :

On se lève courageusement! Manu, lui est parti à sept heure. Nous sommes concentrés.

20H20 :

Sacrée journée première. On s'est bien défoulé, on a bien déjeuné, on a trouvé du gaz. Ce soir on va draguer la savoyarde dans un pub.
C'est mon tour de faire la vaisselle.
Que de conversations ce soir ; pour en finir à la fatal assurance que nous faisons de notre mieux, comme toujours. Continuons donc, comme si tout allait pour le mieux et rions, rions aux éclats d'être les plus azimuts des vivants!

Lundi 14 février 2000 :

10H00 :

Petit dèj.
Je fouts des miettes partout. C'est la saint-valentin. Sophie et JF prennent des photos n'importe comment.
Ca y est, l'appareil est cassé!
Nous allons préparer des sandwichs pour ce midi.
J'aime pas les oeufs et puis c'est tout. Je suis excité à l'idée de draguer Anne-Marie, une percheuse-pisteuse, c'est une savoyarde. Nous partons.

18H20 :

Sophie et JF sont dans la douche, j'imagine que ca doit être plus facile d'être deux pour se laver le dos...!
Nous sommes tous les trois tombé en même temps sur une piste rouge ; nous avons déchaussé, glissé, roulé... Les gens par pitié nous secouraient! Finalement, nous avons bu du vin chaud. Sophie et moi avons fait un carton parce que j'allais trop vite et elle pas assez. Elle est comme Vincent, son idiot de frère ; elle ne va pas vite mais à vite fais de vous percuter. Toujours est-il qu'elle s'est fait mal et qu'elle a failli me planter son bâton.
Il nous reste de quoi picoler, à manger et des forces. Moi je n'ai pas assuré une cacahouète avec Anne-Marie... De toute façon elle est trop vieille!
Sophie s'affaire un peu. Il y a quelques accidents sur les pistes, mais c'est pas toujours nous.
Moi je suis de plus en plus obsédé, alors j'en parle aux autres pour me soigner. Les autres, ils me disent des choses rassurantes, mais moi je sais bien que je n'ai pas de chance. Pour une st-valentin, c'est la routine, personne à qui dire un petit mot gentil, j'en pathie!
Je suis doucement en train de me rendre compte que je ne suis ni mieux ni plus enviable qu'un autre. J'ai ma fierté et mes envies. J'attends des autres et engrène des plus faibles quand je peux.
Je cherche à plaire pour mon propre compte et si ca échoue j'approuve ma singularité subtilement futile... Mais si mon incompétence me pénalise, elle ne pénalise que moi et laisse aux autres l'idée qu'ils sont à la bassesse de la situation.

Mardi 15 février 2000 :

11H30 :

Hier soir nous ne sommes pas sortis. JF et moi étions malades. Moi j'ai déliré cette nuit et j'ai fais des cauchemars. Je ne vais pas aller skier. Manu est crevé de son boulot. Il dit qu'il est pressé d'être dimanche pour dormir. Il pleut un petit peu. A partir de demain il neigera. JF va acheter des eferalgans.

16H00 :

Sophie est restée avec moi. Nous nous promenames dans le village. Jf n'est pas encore rentré, manu est parti.
On bois de la Georges Killian's, nous philosophons beaucoup. Sophie décide de faire des sandwichs au thon. C'est vrai qu'il est temps qu'on mange!
Il faudrait quand même que nous achetons des cartes postales.
Maintenant les WC sont bouchées.

17H00 :

JF est revenu. On écoute de la musique.

19H00 :

On écoute de tout, on s'amuse. Nous allons aller manger une fondue dans l'auberge de la mère de Manu. Ensuite nous retrouverons Manu au pub. L'appareil de photo remarche mais à l'envers! Le jeux vidéo détend Sophie et JF. Moi je vais mieux.
Il faudra que je pense à mon père en mangeant la fondue. Sophie enchaîne eferalgant, vitamine C, après plusieurs bières et un whisky. Elle dit :"ce soir je fais la fête"!
JF et Sophie font des étirements et prennent des photos à l'envers et sans flash. Bon, sous mes ordres, nous partons manger notre fondue, en pensant à mon père! JF fait le con.
00H15 :

Super cette fondue. Le pub est pas mal mais la savoyarde est rare et rarement libre... Toujours est-il que PSG/Marseille ca fait un à quatre!
Manu est couché. Les autres aiment mes pets mais ne veulent pas l'admettre!
Jeudi soir, il y a un bal. Manu me dit de ne pas lâcher prise avec Anne-Marie, elle n'a que vingt deux ans et elle est très agréable. On verra.

Mercredi 16 février 2000 :

10H50 :

Nous flânons. Moi je fais des cauchemars à dormir debout. Renaud m'égaye. Le cahier se termine. Je vais le prendre à l'envers. Il va falloir qu'on y aille. Tout à l'heure, je me suis presque assommé contre une poutre du plafond en pente du châlet et maintenant je me sens anormalement bien. Je crois que l'on est pas pressé de skier aujourd'hui. Si nous arrivons à partir dans une demie heure, nous aurons cinq heure de ski.
A plus tard dans l'autre sens!

18H00 :

C'est la deuxième partie du séjours qui commence. JF et moi avons eu un accrochage. Sophie ne s'est pas senti trop bien aujourd'hui, mais là ca va mieux.

22H30

Jean-François fait à mangé, Sophie se réveille, Manu est avec nous.

Jeudi 17 février 2000 :

11H11 et 11 s :

Nous rigolons en nous préparant ; on fait un peu trop la fête le soir.

19H00 :

Nous revenons du ski. On a acheté des cartes postales et du saucisson. Jf et Sophie s'affairent. Ce soir nous allons au bal avec manu.

21H45 :

On rempli les cartes postales. Moi j'ai écris à Axelle, Marie-Astrid, et mes parents.

Vendredi 18 février 2000 :

11H30 :

Nous essayons de faire un petit déj avec ce qui nous reste. Ce soir, on va se coucher tôt, demain nous repartons après le ski. JF joue à la console, on écoute Thièfaine. Hier soir, on a bien rigolé ; nous avons zappé le bal qui était nul, on s'est retrouvé au pub puis on s'est promené.
Toujours rien de cassé, pourtant il faut nous voir.

18H35 :

JF fait de la muscul, Sophie se lave. Les gens d'en dessous font du bruit.
JF dit : "j'arrête de fumer", une clope à la main!
Sophie fait : "Atchoum" avec sa bouche et maintenant : "pfronpfronpfron" avec son nez, j'espère qu'elle va s'arrêter là.
La télé essaie de nous parler, elle a du chemin à faire la pauvre...

Samedi 19 février 2000 :

10H00 :

Très bon petit déj pour une fois. On va en profiter aujourd'hui.

18H45 :

On a rendu le matériel et sauvé une pellicule. Sophie se lave, JF compte les mouches. Nous avons fais une légendaire bataille de neige à trois contre dix en bas des pistes avec des jeunes cas sos. en car.

Sophie nous ordonne de ranger et vite.
Vâchement impressionnante la gonzesse ; n'empêche que j'en fout pas une! hihihi.
Bon moi ca me gave d'écrire, je vais plutôt me mettre à ... à quoi ?!

JUILLET_AOUT 2005 ETATS-UNIS

25/07/05 :

Mes chèrs amis, me voilà à New-york depuis le 18 juillet 2005.
Mais d'abbord, je vous dois un petit résumé de ma vie...
Après avoir arrêté la fac, je suis parti vivre six mois au Pays de Galle où j'étais serveur. A mon retour j'ai été barman foubourg st honoré à PARIS ; J'ai travaillé dans une menuiserie d'alluminium à Acquigny où j'ai monté des chassis de fenêtres industrielles, j'ai effectué des livraisons (catastrophiques!) et j'ai participé à la pose... Ainsi que Casablanca, l'été dernier, dans la lithographie, sur P.A.O., seulement un mois, j'aurais pu réussir ma vie, là-bas mais ça ne m'interressait pas!
J'ai essayé l'usine, l'intérim, sans grands intérêts!
J'ai changé de psychiatre, et surtout depuis quelques temps j'ai rencontré Cécilia, une Parisienne (d'origine Taîwanaise), avec qui je suis très bien... Elle est très douce et m'apporte tout à coup un grand réconfort. Mais elle est partie pour trois mois à Taîwan afin d'améliorer son chinois (elle parle cinq langues).
Depuis quelques semaines, une dame à la Mairie de Courbevoie me soutient dans ma recherche d'emploi. On a essayé plein de possibilités

ensemble pour mon avenir professionnel... et j'ai envisagé de partir travailler au Canada pendant un an mais comme Cécilia revient le 15 septembre, je préférais ne pas m'absenter ; je suis si bien avec elle...
J'ai donc simplement décidé de partir un mois aux Etats-Unis, en vacances!
Et me voilà donc à New-York!
D'abbord problème à l'aéroport de Roissy ; j'ai oublié mon passeport à Courbevoie! Ma mère à donc fait la route de H. à Courbevoie (parce que de toute façon les clés de l'appartement étaient à H.) puis me l'a apporté à l'aéroport ; j'ai donc raté mon vol mais j'ai été repporté au vol suivant.
Je suis donc arrivé à New-York à 21H. J'ai rencontré Francis dans l'avion, un français de soixante cinq ans environ qui a vécu 23 ans aux States. Il m'a beaucoup parlé des U.S. et m'a proposé de me conduire hors de l'aéroport dans une Pontiac rouge de loccation jusqu'à mon YMCA. 135 West Harlem. J'avais peur que ce soit un psychopathe! Mais non, il est libraire à Paris Montmartre...
Le premier jour, je suis allé me promené sur la baie de New-York, superbes plages à pertes de vue, mais personne! La plage n'est pas exploitée à N.Y., peut être trop de pollution, ou la mer trop dangeureuse, ou des requins... ou les trois!
Je me suis aventuré dans Manathan, et j'ai vu la cathédrale d'Harlem.
Le lendemain, Francis est passé me prendre et on a fait un tour de la ville, il m'a laissé son adresse à Paris.
Les autres jours je me suis promené seul, même dans Queens, même dans le Bronx, j'ai vaguement vu le New-Jersey...
Je me suis fait faire un massage par une indonésienne dans Chinatown...
Je prends quelques photos avec mon téléphone portable. Je consulte internet dans les restaurants. Dans ma chambre, j'ai la télé, un frigo et la clim. Mais les WC, douches sont dans le couloir. Je me suis acheté une carte de métro. Mais il n'y a pas de camping à New-York!

En bas de mon YMCA, j'ai la piscine, sauna, salle de muscul, gym, terrains de sport... gratuits. (moi je n'utilise que la piscine et le sauna, il y a des séche-mayos électriques). Dans les fast-food, c'est soda à volonté et internet (mais le coca est dégueulasse içi, c'est moi qui dit ça!). J'ai une carte de téléphone aussi pour appeler Cécilia ou mes parents. J'ai six heure de décallage horaire avec Paris et douze heure avec Taîwan, Cécilia.

J'ai rencontré Pascale, dans le métro, une top modèle de 24 ans, d'origine Camrounaise, dont la mère est Française et le père Américain.
J'ai passé deux jours avec et je la revois demain. Je suis allé chez elle tout à l'heure regarder « Friends ».
Tout à l'heure j'ai rencontré un black du 78, qui était étonné que je viennes aux U.S. tout seul! Lui passe son temps içi dans une sorte de Kebap!
Il fait super beau et très lourd. J'ai posté dix cartes postales (1$ le timbre!), 20 cents la carte (pourries soit). A Rod, Nico, Jonas, Charles,

Jacquy, Flavie, Nadia, Parents, Charlotte, Sandrine et leurs familles.
La clim est à la place de la fenêtre! Mais je peux voir dehors quand même, mais sans pouvoir ouvrir!
Hier soir, j'ai été voir un film d'horreur : DARK WATER avec Pascale, avant nous avons dîné dans un superbe restaurant sur la 42 ème rue.
Nous avons fais une promenade dans HYDE PARK, c'étaient des moments inoubliables.
En rentrant je projète de faire une école de relations internationnales, j'ai un concours à préparer...
Je pars le 28 pour la Californie : San-Francisco, puis Los Angeles, je compte aussi voir Hollywood.

26/07/05 :

J'ai revu Pascale pour la dernière fois, car elle part dans Huston, pour une semaine demain, puis elle va à Paris huit jours mais pas moi!
Ils ont lancé une fusée aujourd'hui.
J'ai acheté deux cadeaux pour Louis et pour Marie (mes neuveu et nièce).
Je suis aussi monté en haut de l'Empire S.B., j'ai pris plusieurs photos.
Demain c'est mon dernier jour. J'ai écris deux poèmes et j'envisage d'écrire une nouvelle : BAMBINO. Je suis content d'avoir repris mon journal, même s'il semble moins drôle que ceux que j'écrivais avant! Peut-être que c'est parce que je vais mieux...(je me comprends)
J'avais ralenti le tabac, mais de nouveau, c'est un paquet par jour. Je trouve même, les CAMEL plus assez fortes pour moi.
Il faut pourtant que j'arrête avant le 15 septembre parce que ça ne plait pas beaucoup à Cécilia... ah les filles!

05/08/05 :

Je suis à San Francisco depuis le 28 juillet, dans ma chambre d'hôtel, tout va bien. J'ai passé deux nuits dans un YMCA, içi, puis comme je n'avais pas réservé suffisament à l'avance de nuits (à cause de ma facheuse manie de vouloir trouver plutôt des campings!), ils me mettaient à la porte pour une nuit puis me proposaient de me placer dans une chambre à quatre (à tarif imbattable soit), mais comme mon hotel de remplacement proposait des prix plus attractifs pour les chambres seules, j'ai joué au plus con, et j'ai changé de crèmerie.
J'ai rencontré Kundra, une africaine de 48 ans, j'ai passé une soirée avec elle seulement... Elle prenait du Krack.
J'ai quitté New-York sans trop de regrets, 5 H d'avion, pendant l'heure du déjeuner, et ils n'ont même pas distribué de repas!
J'ai déjà acheté mon billet de bus pour Los Angeles, je pars après demain!
J'ai adoré San Francisco, c'est un peu comme Amsterdam, sans les cannaux...
J'ai acheté des cadeaux pour Alice et Antoine, mes deux autres neveu et nièce, puis pour mon père, Rodolphe, Cécilia, moi. Il ne reste plus que ma mère, il faut bien en gader pour L.A.!

Je vais peut-être louer une voiture à L.A., pour aller à Hollywood.
Voilà tout!

10/08/05 :

Me voiçi à Los Angeles depuis le 7. J'ai fais 14 heures de bus. Route merveilleuse à travers la Californie... Une vieille dame dans le bus m'a tenu compagnie ; très cultivée et très intélligente, elle a voyagé toute sa vie. Nous avons parlé politique, etc. Elle me disait que les Etats Unis et l'Europe avaient toujours été des amis de l'Iran et de l'Irak... Elle disait aussi que les anglais étaient en train de perdre leur langue à cause de l'américain contrairement aux français... Et que Lady Diana avait été liquidé par la reine... (je lui ai répondu que j'appréciais son point de vue) Elle m'a laissé les coordonnées de son jeune frère qui travaille dans un cirque.
On me dit sans arrêt de faire attention, partout, que c'est dangeureux... Mais moi je ne vois rien de dangeureux! Il ne m'arrive rien... Au contraire!
Hier j'ai vu le QUEEN MARY, qui est accosté à L.A. (j'ai tout de suite pensé à Koldo, ce fameux Basque, rencontré au Pays de Galle, serveur qui partageait ma chambre, ami anarchiste ; il m'avait parlé de partir sur le QUEEN MARY après..) J'aimerai bien essayer d'aller le demander à bord.
En rentrant j'ai rencontré un Mexicain électricien, qui avait peur des asiatiques, je lui ai dit que ma copine était taiwanaise et il a répondu que les taiwanais, eux sont gentils...
Je prends des photos, je fais les boutiques, j'ai trouvé à San Francisco une sorte de robe pour Cécilia et à Los Angeles une bague en or blanc (14karas) avec un diament que j'ai bien marchandé. Mais je suis quand même déçu parce qu'après j'en ai vu des mieux! N'empêche que je n'ai jamais vu autant de si belles bagues de ma vie!
Je suis hors forfait maintenant sur mon téléphone.
Mes parents sont rentré de leur voyage dans les Pays Baltes et Russie.
J'ai plus ou moins l'intention d'acheter un coffre fort pour ma mère, elle a toujours rêvé d'en avoir un à elle! Mais le problème c'est que c'est lourd pour l'avion!
Ca risque de me coûter cher en surplus de baggages mais au point où j'en suis...
Ici les gens communiquent facilement entre eux, ils sont complices... Par exemple quand quelqu'un n'a plus besoin de sa carte de bus/métro il l'a tend à quelqu'un d'autre dans la rue qui attend.
Les filles se retournent sur moi dans la rue! Je n'avais jamais connu ça avant!
A la T.V. Ils passent souvent « Friends », et « Les Simpsons », il y a une chaine : playboy ; que du X 24h/24, c'est très thérapeutique!
Au infos, quand quelque chose ne leur plait pas, il n'en parle pas. Comme pour Mickael Jakson, c'est variant.
Où l'avion Air France qui a raté son décollage et qui n'a pas fait de victime au Canada!

J'ai des cadeaux pour Rodolphe et mon père et mes quatre neuveux. Il faudrait que je trouve une bricole pour Charles.
Ce matin, j'ai appellé Zezette, un jeune intellectuel de mes amis, qui en revenait pas que j'étais à L.A.! Il m'a dit, « toi quand tu pars en vacances, tu pars en vacances! »
Je revois ma chérie dans un mois et cinq jours... Je fume toujours beaucoup trop!
(un paquet par jour) Le tabac est moins cher içi. Les CAMEL sont fabriquées en U.S. et non en Allemagne. J'ai l'impression qu'un paquet de cigarettes içi est beaucoup plus léger en poids qu'en France.
Je prends le bus, le métro, le taxi, mais j'ai l'impression d'avoir déjà fait le tour de L.A., il faut que j'aille à Hollywood!
Le soir où je suis arrivé, ils tournaient un film en pleine nuit dans la rue, avec une voiture française Peugeot 607, rouge, garée sur un trottoir en travers, c'est la seule voiture française que j'aurai vu aux States...
A N.Y. J 'avais aussi vu un film (une scène) se tourner dans la rue un soir ainsi que des speakers et speakrines parler devant la caméra prêt d'un camion et une grosse antenne comme dans les films... c'est comme les plaques d'égout qui fument, les escaliers de secours le long des immeubles, les ruelles à poubelles dérière, les cabines téléphoniques avec des téléphones rectangles en allu plus petits que les notres, les taxis jaunes, oranges en californie, ou d'un jaune plus clair qu'à N.Y., les grosses voitures V8...
Je suis dans un hotel à 50 $ la nuit. J'ai découvers le meilleur fast-food : Karl's JR. J'ai trouvé un livre de Haïkus américains pour mon père : Richard Wright, qui à vécu 40 ans en France.
Je me parle beaucoup à moi même, intérieurement et même à voix haute... Je me saoûle moi-même avec mes raisonnements ; Ici, les voitures sont sensationnelles... On voit des gens du monde entier, de toutes les couleurs, toutes les cultures, mais moins de juifs qu'à N.Y.
Je n'ai pas encore rencontrer de nana içi! (à part la vieille!)
Il paraît que L.A. ou la Californie (?) est la septième puissance mondiale. 24 ou 34 millions d'habitants... Il fait un peu plus beau qu'à San Francisco mais toujours beaucoup moins qu'à N.Y.!
Il ne pleut jamais en Californie... A N.Y. Il avait plu un jour...
J'ai assisté à deux arrestations, pour l'instant, c'est pas l'enfer! Mais il y a énormémént de clochards dans les rues et qui fument du Krack...
Mais moins de drogués qu'à S.F.....
Je commence à avoir envie de rentrer, c'est bien qu'il ne me reste que sept jours... je vais revoir ma Normandie!

12/08/05 :

Je commence à vraiment adorer L.A. contrairement à ce que je pouvais dire il y deux jours! (que j'en avais fais le tour)
Apparament il y a encore un endroit que je n'avais pas vu, plein de boutiques, comme à San Francisco.
Hier je suis allé à Hollywood, mais je n'ai pas vu les studios qu'on peut

visiter, mais j'ai vu les villas, les pavillons, comme à Santa Barbara, Melrose Place, Beverly Hills, Santa Cruise, Passadena, et la grande pancarte HOLLYWOOD comme à SAN FRANCISCO. En revenant il y avait un fou et un homo dans le fond du bus qui s'entendaient comme deux larons en foire, c'était tordant.
J'ai eu mes parents au téléphone, ça allait, ma mère m'a dit que sur mon compte, il me restait 900 euro, et que je dépensais en moyenne 100 $ par jour ce qui est bien.
Ici il y a deux méthodes pour payer par carte : par débit, il faut taper le code et par crédit, il faut glisser la carte et signer le ticket.
Mon père pense que c'est peut-être pas une bonne idée de ramener un coffre fort pour ma mère par avion!
Il dit qu'une bague serait mieux!
En tout cas j'ai maintenant le numéro d'Américan Air Lines pour leur demander.
Je commence à adorer la chanteuse Jeane Cherral.
J'aimerai retourner sur Long Beach (le bord de l'océan). D'ailleurs, j'ai demandé à trois jeunes filles si le bus allait bien au bord de la mer, elles m'ont répondu : la mer ? Tu veux dire l'océan!
Je suis vraiment content d'avoir repris mon journal, c'est peut-être rien, mais c'est déjà cà même si c'est pas quotidien et trop shématique. Parce que j'oublie d'écrire tout ce que j'analyse içi : les gens, la culture, l'argent, la politique, le décor, la nourriture, la T.V., l'architecture, le matériel, les objets , les meubles... Je pourrai presque, du moins je peux comprendre pourquoi les gens reviennent emballés des Etats Unis. Je pense même sincèrement que les américains ne mérrittent pas la haine qu'on a pour eux. J'ai même rencontré un américain à N.Y. Dans un pub irlandais, qui m'a dit : « Ah c'est vous les français qui nous détestaient, et bien nous on vous aime bien! » J'ai eu honte sur le moment d'être français et je me suis défendu en expliquant que tout ça était politique... Et c'est vrai que la France pour eux c'est comme l'Italie, c'est la culture, la mode, un petit bout de charme...
Mais apparement ils ne savent pas trop qu'on mange mieux qu'eux aussi!
Bref, c'est vrai que ce que j'avais déjà pensé à propos du fait que l'on est pas responsable de sa nationnalité du fait de sa naissance s'avère juste...
Le peuple américain est naïf, ils sont persuadés d'être les meilleurs, d'être les gentils, les plus importants, d'avoir raison, que Dieu les soutient et ça on ne peut pas leur retirer...
Ils croient en Dieu et en dégagent de l'innocence. La plupart sont contre la guèrre en Irak, contre Georges W. BUSH, qui seul aussi à le charisme d'être président car élire John Kerry à la place de Bush serait revenu à élire Jospin à la place de Chirac ; les intellectuels ne sont pas des leaders...
J'ai 15 heures de décallages maintenant avec Cécilia et 9 heures avec la France.

14/08/05 :

Voilà, je croule sous les cadeaux! J'ai revu Hollywood, le boulevard principale, avec les étoiles, le cinéma, les boutiques de souvenirs... Je rapporte un calendrier 2006 de Maria CARREY pour Charles... J'ai d'autres cartes postales...
Plus que quatre jours... C'est chiant que Cécilia ne rentre que le 15 septembre!
Hier, j'ai rencontré une écrivain black dans le métro, en allant à Long Beach. Elle était plutot crado, genre clodo. Mais elle avait un tat de feuilles qu'elle gribouillait. Elle s'est assise à côté de moi, et je lui ai demandé : « c'est un journal intime? »
Elle me regarde et me répond : « je suis auteur! »
Puis elle m'a demandé si j'écrivais... Du coup, elle m'a donné une liste de démarches à suivre pour faire protéger un livre, les droits d'auteur, etc...
Finalement elle est sortie avant moi et je n'ai même pas eu le temps de lui demander son nom!

15/08/05 :

J'ai rencontré GIGI, une petite black qui m'a forcé le pas pour rentrer dans ma chambre fumer du crack...
C'est la troisième en un mois, N.Y, S.F., et maintenant L.A.! Contre trois en 26 ans en France, je me lâche! Je me venge!

16/08/05 :

GIGI vient me voir de temps en temps...
Je suis vraiment pressé de rentrer en France maintenant. C'est après demain!
Ils devaient me livrer le coffre fort pour maman cet après midi, mais ils viennent d'appeler pour dire que ce sera demain matin.
Si ils viennent à 10 H, j'en profite pour essayer d'attrapper le vol de 11H32 avec un jour d'avance... je n'ai plus de sous, même pour manger, il ne me reste que des friandises.

RETOUR EN FRANCE

31/07/05 :

J'ai eu un retour épouvantable, chargé de trois baggages beaucoup trop lourds, mon tramway à foncé dans une voiture, puis sans argent j'ai gagné l'aéroport, où j'ai patienté douze heures sans argent, obligé de taxer des dollars aux gens!
Impossible de faire débloquer ma carte... Ensuite mon avion qui rate la correspondance à Chicago... je suis dérouté par Londres! En tout 60 heures d'aéroports et d'avion pour rentrer sans presque manger.
De retour, ca va très mal quand j'ai Cécilia au téléphone ou sur internet, elle est partagée entre moi et un animateur là-bas, avec qui elle ne sort pas, mais qui l'attire à elle patiement, elle m'a avoué que je ne lui manquais pas, ni la France, pourtant j'ai reçu d'elle chez moi à Courbevoie, la plus belle carte d'anniversaire que je n'ai jamais reçu et que peut-être aucun homme n'a jamais reçu. D'une rédaction époustouflante de créativité et de philosophie, une intélligence débordante en plus de son poème... datant du 13 juillet. Bref je ne sais pas quoi penser... pour l'instant nous sommes toujours ensemble. (elle fait comme moi après tout!)
Voilà moi je révise pour mon concours du 7 septembre 2005; j'arrête de vous ennuyer!

Samedi 11 septembre 2005 :

J'attends que Cécilia rentre pour la quitter...
Sinon mon concours s'est très bien passé ; en tout cas l'oral, j'ai triomphé selon moi, et je n'étais pas pris au dépourvu à l'écrit grâce aux révisions (pas de copie blanche comme je le craignais!)
J'attends que Philippe (le restaurateur en U.K.) m'appelle pour me prévenir quand il y aura une bonne occasion de moto pour moi... Mais il y aura des difficultés pour la faire homologuer en FR...
En ce qui concerne Cécilia, je ne peux pas accepté qu'elle se vante sur internet à tout le monde (moi y compris) de sa relation (même platonique!) avec l'autre enfoiré!
Je ne mérrite vraiment pas une telle cruauté...
Je lui dirai tout ça d'un trait et que je ne suis désormais plus qu'un ami, si elle le veut...